

ÉTUDE SUR LA GENÈSE DES PATOIS

ET EN PARTICULIER

DU ROMAN OU PATOIS LYONNAIS



ÉTUDE

SUR LA GENÈSE DES PATOIS

ET EN PARTICULIER

DU ROMAN OU PATOIS LYONNAIS

SUIVIE D'UN

ESSAI COMPARATIF DE PROSE ET PROSODIE ROMANES

PAR

LE Dr F. MONIN

Almæ nutricis blanda et infracta loquela.
Lucr.



PARIS
DUMOULIN, QUAI DES AUGUSTINS, 13
LYON
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
—
1873

Ces recherches, entreprises pour la *Revue du Lyonnais*, dans un simple but de curiosité locale, ayant pris peu à peu l'importance et les proportions d'un livre, mon éditeur à Paris, dépositaire de la *Revue*, a pensé qu'elles pourraient intéresser cette classe de curieux qui s'est donné pour mission le raccordement des choses présentes avec les rudiments du passé. Je me rends à son désir, non sans supplier le lecteur de vouloir bien suppléer aux imperfections inhérentes à la hâtiveté d'une publication périodique ; le temps ou l'opportunité faisant souvent défaut pour revoir les épreuves.

A MONSIEUR AIMÉ VINGTRINIER

IMPRIMEUR, LITTÉRATEUR, POÈTE.

L'AUTEUR.

Quand je ne serai plus que poussière et que cendre,
Avant le dernier jour de ce siècle écoulé,
Pour la postérité dédaigneuse d'attendre,
Dans le fleuve d'oubli mon livre aura coulé.

Mais peut-être qu'un jour un curieux antiquaire
Attiré par l'aspect de son jaune vélin,
Sans s'inquiéter du texte et de son commentaire,
Le cataloguera comme un rare bouquin.

Je veux alors qu'il lise à la première page
Le nom de Vingtrinier associé au mien :
Qu'il apprenne de moi, qui ne te flatte en rien,

Que poète inspiré, modeste autant que sage,
Tu n'as, l'Aimé de tous, signalé ton passage,
Qu'en prêchant le devoir et pratiquant le bien.

AVANT-PROPOS

Vous tous qui ce livre lirez,
J'ai failli, veuillez m'excuser;
Le grain de la paille eslirez
Et le prendrez pour votre user.

Poésies de Ch. d'Orléans.

De toutes les aimables choses auxquelles se rattache notre cœur, et qui constituent pour nous la patrie, rien n'émeut, rien ne chatouille agréablement l'oreille comme le doux parler avec lequel fut bercée notre heureuse enfance. On y retrouve ce je ne sais quoi de mignon et de caressant, bégayé à l'oreille d'une mère par le cher petit être qui s'essaie à la vie en cherchant à transmettre par des sons ses impressions nouvelles. Joies ineffables de famille; plus tard, innocentes amours, si chères au cœur, hélas! et si tôt perdues; écho lointain de la patrie céleste, que nous entrevoyons confusément dans nos rêves, et que nous comptons bien retrouver un jour.

Qui pourrait s'étonner après cela que le ressouvenir de cette première langue parlée se perpétue si vivace dans la mémoire de l'homme! il n'est conquête ni persécution qui fasse; la langue en usage au hameau continue, malgré tout, à se transmettre du père à l'enfant, sans se laisser influencer, que de loin, par la nouveauté du langage qui tente vainement de s'établir sur ses ruines. On dirait d'un vaisseau échoué sur un écueil, et se défendant vaillamment contre les flots qui, de toutes parts, viennent l'assaillir. Mais, en dépit de sa résistance, chaque jour, comme une grande marée, bat en brèche ses flancs meurtris, et en détache quelques débris, que la mer emporte et engloutit dans ses profondeurs. Déjà les villes n'entendent plus le langage qu'y parlaient autrefois nos pères, et le patois-même de nos campagnes, altéré par les rapports journaliers de leurs habitants avec ceux des villes, a perdu en grande partie son originalité, au point de n'être plus aujourd'hui, en bien des lieux, qu'une altération du langage, ayant retenu tout au plus, de son origine,

l'intonation et la désinence ; ainsi qu'il adviendrait d'une paysanne qui aurait pris de la mode, jupe longue ou crinoline, et n'aurait retenu de son costume primitif que la coiffure et les sabots.

C'est pourquoi j'ai voulu, avant que vinssent à disparaître les derniers vestiges de notre roman Lyonnais, donner mon coup d'épaule pour sauver, s'il était possible, des flots de l'oubli, ces vénérables épaves de notre vieux dialecte national. Patois, soit-il, du moment qu'il fut la langue de nos pères, il a droit, ce me semble, à toute notre sympathie. Et n'eussé-je réussi qu'à en conserver quelques bribes, pour la plus grande joie de ces collectionneurs naïfs qui s'en vont fouillant à droite et à gauche le sentier de la science archéologique, que je croirais n'avoir pas été tout à fait un serviteur inutile. « Aux hommes de loisir stu« dieux, de recherches et de labeurs patients, a dit l'un de nos « plus éminents ministres, (1) il appartient d'entretenir le senti« ment national en ravivant l'esprit du foyer natal, et de « contribuer, en servant avec sollicitude la petite patrie, à rele« ver la grande.

— « Heureux ceux qui sont d'un pays, d'une province, qui en « ont le cachet, qui en gardent l'accent, qui font partie de son « caractère, de son histoire ! ils ont chance d'y retrouver une « famille, d'y obtenir une chapelle domestique après des « siècles. » (2) *o utinam*! et puissent, en attendant, ces simples études philologiques, capricieuses arabesques burinées sur une page d'histoire, être accueillies favorablement par ceux pour qui elles furent écrites ! Content après cela de leurs seuls suffrages, je me consolerai aisément des dédains de l'heure présente, absorbée, hélas ! par des considérations d'un ordre bien différent.

Mornant-Lyon, décembre 1872.

(1) Duruy, discours aux délégués des Sociétés savantes, réunis à la Sorbonne, en 1870.

(2) Saint-Beuve.

ÉTUDE SUR LA GENÈSE DES PATOIS

ET SPÉCIALEMENT

DU ROMAN OU PATOIS LYONNAIS

SUIVIE D'UN

ESSAI COMPARATIF DE PROSE ET PROSODIE ROMANES

Il est dans l'étude de la grammaire, comme dans celle du corps humain, une espèce d'anatomie comparée, qui peut éclairer le philosophe sur les règles, les usages, et les bizarreries mêmes de la langue qu'il se propose d'étudier.

D'ALEMBERT *Eloge de l'abbé Danjeau.*

I.

RELÉGUÉ dans un canton reculé du département du Rhône, au centre même de cette antique province lyonnaise (*Lugdunensis prima*) qui a été comme le berceau de la langue romane, communément parlée dans cette partie de la Gaule vers la fin de la domination romaine, et assez éloignée du celte, du tudesque et du latin, pour avoir conservé une sorte d'autonomie, encore reconnaissable au milieu des trois langues principales dont se compose le français, il m'a paru que, s'il restait quelque part vestige de la vieille langue paysannesque (*paësana*), c'était là surtout, au milieu de ces montagnes, formant une barrière naturelle qui la défendait des

importations modernes, qu'on pouvait avoir chance de la rencontrer. C'est là, du moins, que je l'ai cherchée. Non que j'affiche la prétention d'avoir découvert de nouvelles richesses linguistiques. Après les patientes recherches auxquelles se sont livrés dans ces derniers temps un si grand nombre de savants et d'habiles philologues, j'ai voulu seulement, ainsi que l'on a coutume de le dire, apporter, moi aussi, ma pierre à l'œuvre commune. Heureux si ce que je glane aujourd'hui dans le vaste champ moissonné par d'autres avant moi, peut contribuer pour quelque chose à l'achèvement de l'œuvre nationale, (1) entreprise à la fois et comme d'une commune entente, dans les localités les plus diverses de la France. J'ose espérer, en tout cas, qu'à défaut d'autre mérite, on voudra bien me tenir compte de mon zèle. Ainsi dans ce monde, les humbles, les petits préparent les matériaux que d'habiles architectes se chargent de mettre en œuvre ; de même que, du miel amassé par chaque abeille sur diverses fleurs, d'habiles ouvrières construisent ces beaux rayons dorés qui font les délices et l'ornement de nos tables.

Les langues dans leur filiation, comme l'homme dont elles sont l'expression, ont un mouvement de croissance et de décroissance. Ainsi la langue grecque, souple, sonore, légèrement emphatique, rappelle admirablement une nation polie, délicate, enthousiaste, en même temps qu'elle se plie avec une facilité incomparable à toutes les exigences. Le latin, concis, nerveux, procédant d'une langue déjà très-perfectionnée, a hérité en grande partie de ces qualités (2).

(1) La langue d'un peuple, prise dans son dialecte ou jargon, est le monument fondamental de toute histoire ancienne vraie.

Pelloutier, *Histoire des Celtes.*

(2) Romani, sermone, nec prorsùs barbaro, nec absolutè græco, utuntur, sed ex utroque mixto, accedente in plerisque ad proprietatem linguæ Eoliœ. Dyon. Halicarn. *Antiq. Rom. L. I.*

Mais plus amoureux de la véhémence et de la précision que de la forme, il a en quelque sorte surenchéri sur la propriété des mots; et, en supprimant l'article du substantif et les pronoms des verbes; en évoluant, en matérialisant, en quelque sorte, les cas, il a rendu faciles et naturelles les inversions, qui donnent tant de force et de grâce au discours. En permettant de varier l'expression de la pensée, il a permis de placer en première ligne le mot qui appelle l'attention et tient en suspens l'intérêt, jusqu'à ce qu'arrive, à la fin de la période, le verbe, qui en précise l'action. Que serait la période Cicéronnienne, dépouillée de ces effets euphoniques, de ces sortes de tours de force oratoires qui plaisaient tant aux oreilles romaines; de ces oppositions de figures, de mots, de ces quasi-pléonasmes, synonymes accumulés comme à plaisir, que distingue à peine une nuance croissante ou décroissante? Ceux-là mêmes, esprits sévères, qui condamnent cette verbosité; qui sourient à cette subtilité d'avocat indigne de la majesté du peuple-roi, prêtent complaisamment l'oreille à ce doux écho et seraient les premiers à se récrier, si l'on s'avisait d'en retrancher un mot. Que vous lisiez la poésie tantôt abrupte, tantôt cadencée d'Horace; les vers élyséens de Virgile, où l'harmonie coule à pleins bords, comme les ondes d'un fleuve majestueux, il vous semble éprouver quelque chose de ce doux bercement qui tient entre le sommeil et le rêve, de la cavatine italienne, fouillis brillant de notes, avant-goût des concerts célestes, voix de l'âme exilée s'arrachant aux soucis d'ici-bas, pour ne plus vivre que des souvenirs de la patrie absente.

Ainsi vibre à notre oreille le langage italien « ce doux « latin bâtard, suave comme les baisers d'une bouche de « femme, qui résonne comme s'il était écrit sur du satin « avec des syllabes où le doux Midi respire (1). »

(1) Lord Byron. *Beppo XLIV*. Méry, que j'aime comme un frère et que je

Cependant, faut-il le dire? malgré ce luxe de voyelles, en dépit, ou plutôt en raison peut-être de son luxe d'intonation, cette langue toute musicale, reflet de celle de la molle Ionie, avec ses articles traînards, sa mignardise affectée, ses inversions prétentieusees, ses *hiatus* sans fin, qui lui donnent quelque chose du prestidigitateur exécutant de perpétuels escamotages, ne m'a jamais fait l'effet d'une langue propre à faire retentir d'éclats nerveux la tribune aux harangues. Ce n'est plus l'ampleur du grec, encore moins *l'os magna sonaturum* des Latins. Ce n'est plus le jour, hélas! mais c'est le réveil et comme le chant de la diane, qui va nous arracher au sommeil de cette longue et sombre nuit que répandit sur le monde le moyen âge. On voit qu'elle a été créée et mise au monde par les troubadours, s'en allant, de château en château, chantant des ballades et des lais d'amour.

Quant à l'allemand, n'en déplaise à ses prétentions orientalistes, qui lui donnent pour père le sanscrit; en dépit de sa formation savante et de ses doublements de mots à la grecque, je ne pense pas qu'il soit de nature à nous consoler de la perte, comme langue usuelle, du latin; pas plus que nos langues néo-latines, filles émancipées d'une mère qu'elles n'ont pu faire oublier, n'ont la prétention de se poser, à leur tour, en langue-mère. Ce n'est pas à elles, du moins qu'on pourrait appliquer ce vers du régulateur du Parnasse :

O matre pulchrâ filia pulchrior!

Ce qui distingue une langue de premier ordre, c'est sa perfection, qui lui donne en quelque sorte une origine divine (1);

révère comme Lamartine, a bien osé dire que la langue italienne, malgré son charme, sa grâce et sa mélodie, (Dieu lui pardonne, lui si italien!) n'était que du latin en putréfaction.

(1) Formatis igitur Dominus Deus cunctis animantibus, adduxit eos

or la perfection d'une langue consiste surtout dans la concision, la netteté, la précision, la régularité. Pas plus qu'on ne retrouve dans l'enfant boudeur et espiègle, la mère ravissante de grâce allaitant son nourrisson, il faut bien se garder de confondre une langue-mère avec une langue primitive. Celle-ci est restée, en quelque sorte, à l'état d'enfance, bornée qu'elle est aux choses tangibles et usuelles. Simple, beaucoup trop simple, elle manque de mots pour exprimer sa pensée ; et ce qui la distingue par dessus tout, c'est l'absence des mots métaphysiques. Elle se traîne en longues périphrases ; elle est obligée de recourir à tout un échafaudage de mots pour figurer certaines idées, certains temps ou modes d'action. Elle abonde en verbes auxiliaires, neutres ou impersonnels, pour suppléer au mécanisme des verbes passifs. Les comparatifs, les superlatifs, lui font également défaut ; il faut recourir, pour y suppléer, à une répétition intentionnellement figurative. Ainsi lorsque les Taïtiens, par exemple, veulent exprimer une chose sacrée, ils disent qu'elle est tabou ; veulent-ils dire qu'elle est plus sacrée ? elle est tabou, tabou.. Au superlatif ils disent qu'elle est tabou, tabou, tabou ; ainsi disons-nous, dans un sentiment d'admiration, que c'est beau, beau, beau, très-beau (très ou traï) c'est-à-dire trois fois beau.

Dans nos langues modernes, dans le français par exemple, cette locution, j'ai été vu, emprunte quatre formes, le pronom personnel, les verbes auxiliaires *Avoir* et *Être*, et le participe passé du verbe *Voir*. En latin deux mots : visus sum ; au présent, un seul mot, un simple changement dans la désinence, videor : le participe passé du verbe *Voir*, et le présent du verbe, *Être* deux rapports indispensables de l'action, celui qui en est l'occasion, et celui qui en est le sujet.

ad Adam ut videret quid vocaret ea. Omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus (Gen. II, 19.)

Voulez-vous faire une inversion? peindre en quelques mots, par exemple, un héros tombé sur le champ de bataille : HEROEM HUMI JACENTEM VIDI; la figure est complète, et le premier mot HEROEM, et, comme contraste, HUMI, par terre, JACENTEM, gisant, deux accusatifs accolés à un ablatif, régis par un même verbe, VIDI, indiquent qu'il s'est passé une action, HUMI. Essayez de cette concision en français : CE HÉROS GISANT A TERRE, JE L'AI VU. Encore cela suppose-t-il qu'il en a été question auparavant; sans cela, l'inversion ne serait plus possible. L'italien lui-même, tout proche parent qu'il est du latin, n'offre pas plus de concision que le français : L'EROE GIACENTE A TERRA, L'HO VEDUTO. Quelle phrase traînante, dite surtout avec l'emphase italienne! ne dirait-on pas le sabre du capitaine Fracasse, traînant dans l'antichambre d'un salon?

Formée en grande partie du latin; pour le reste d'une part notable du celte que parlaient nos pères, et du langage des peuples envahisseurs venus de la Germanie, la langue aujourd'hui parlée chez nous n'existait encore sous la domination romaine, qu'à l'état d'embryon. Nous n'avons guère de monument certain de notre histoire avant César. Il nous dépeint, dans ses Commentaires, la Gaule habitée par les Celtes (1); au nord, les Belges; à l'est, les Allemands ou Germains qui leur disputent sans cesse le Rhin, le traversent souvent et se répandent comme des inondations périodiques sur le territoire habité par les Celtes ou Gaulois. Repoussés avec perte par ceux-ci, tant qu'ils sont restés unis aux Romains, ils se hâtent de prendre leur

(1) Les anciens confondaient sous le nom de Scythes tous les peuples du nord de l'Europe. Ils distinguaient seulement les Gaulois qui leur étaient plus connus sous le nom de Celto-Scythes. *Veteres Græcorum scriptores universas gentes septentrionales Scythas et Celto (Kelto) Scythas appelaverunt*. Strabon.

revanche à la chute du grand empire; et, tandis que les Goths et les Visigoths, les Huns, les Vandales, semblables à des vautours affamés, se ruent sur le territoire de la cité oppressive des nationalités, et s'en disputent avec acharnement les lambeaux, les Francs, plus disciplinés et mieux organisés pour la conquête, s'adjugent, pour part de prise, la Gaule, notre belle et chérie patrie. Vainqueurs et vaincus, frères déjà par l'origine (1), ne tardent pas à se fondre ensemble; et bientôt il ne reste plus trace de l'invasion. Bien différents en cela des Turcs, des Tartares, qui, conservant leur religion, leur esprit de caste et leur hiérarchie toute militaire, sont restés campés au milieu du peuple conquis, ils adoptent les coutumes, les mœurs, jusqu'à la religion des aborigènes; et, joignant à leur inclinaticn guerrière, la vivacité, l'intelligence et les goûts artistiques d'un peuple relativement plus avancé, ils vont prendre désormais la tête de la civilisation. Les chefs des aborigènes, les Leudes, les Ducs, les roitelets, les grands feudataires établis par les Romains, refoulés par les envahisseurs dans l'Armorique ou Bretagne, sont acculés à la mer, qu'ils traversent pour se réfugier chez les Angles, auxquels ils ont donné leur nom de Gallois ou habitants du pays des Galles (2), et où l'on retrouve, vivante encore dans son intégrité quasi-originelle, la langue, et jusqu'aux vieilles traditions de la patrie éteinte (3).

(1) Germani tùm formà, tùm moribus et victu, Celtis seu Gallis sunt similes.

Strabo, *Geograph. LXI.*

(2) Gall ou Gaël signifie jaune ou roux. *Quod ut tradit Strabo essent flavis ant fulvis capillis, undè vox Celtæ, quasi Gaeltæ.* Les Ecossais montagnards se donnent encore le nom de Gaëls, les blonds ou les roux. *Galli sic dicti a lacteo candore. Gal id est lac,* lait. (Isidor)

(3) Les Bretons des campagnes forment une classe d'hommes à part, qui

C'est donc chez les Bretons de l'Armorique et du pays de Galles que nous devons chercher les traces de ce vieux langage celte, aujourd'hui parqué dans de bien étroites limites, si on les compare à l'immensité du pays qu'il occupa jadis. C'est du mélange de ce celte, déjà en partie altéré, avec le roman ou langage vulgaire parlé par les aborigènes de la Gaule celtique ou transalpine, et de la province Cisalpine, mêlé de quelques locutions tudesques, que se sont formés le roman et l'italien dont les origines subsistent de nos jours dans ce qu'on appelle le patois, PATRUA (LINGUA), c'est-à-dire la langue de la patrie, langue toujours chère — SINON VIVANTE — au cœur de ses enfants.

César parlant de nos ancêtres, les Gaulois, dit qu'ils se nommaient dans leur langue les Celtes, *Galli, ipsorum linguâ Celtœ.* Y a-t-il vraiment une grande différence dans ces deux mots ? Pour moi la différence ne me paraît résider que dans le mode de prononciation; la racine est évidemment la même. Pour les Latins, qui ont été longtemps sans avoir de G (1), le son de cette lettre se confondait avec le K. Gall

ne change pas : nous reviendrions au monde dans deux mille ans, que nous les trouverions encore tels qu'ils sont aujourd'hui, et tels qu'ils étaient il y a vingt siècles, alors qu'ils luttaient contre les Romains.

Latour d'Auvergne. (*Origines bretonnes*).

La blouse de nos paysans d'aujourd'hui est le *sagum* ou saie de nos ancêtres, les Gaulois; la chaussure est encore la même, une sorte de bottine montant au dessus de la cheville (Mezeray). L'empereur Caligula tirait son nom de cette chaussure qu'il avait adoptée : Calli ou Galli (ju) gula, chaussure lacée à la gauloise.

(1) La lettre G, selon Fabius, était inconnue aux anciens Romains ; ils la remplaçaient par le C, ou le K, *ut in Caius*, *à Groeco*, GAIOS, *amurca*, *à grœco* AMORGE. Le général des mécontents Espagnols était un nommé Galbus ou Chalpus (*Histoire de Rome* par le P. Rotrou.) Cette confusion se retrouve jusque dans Marot... *Jean le maire*, *le Belgeois*, *qui eut l'esprit d'Homère*

prononcé à la celte Guêll (*a ê* ou *ai* à l'anglaise) était KÊLL KÊLT, KELTAE. César, plus habitué à leur langage, traduit Gall ou Gaël par Galli (2) ; mais au fond il est évident que Gaël Gall, Kell, Kelt, ou Celte, est bien le même mot prononcé différemment, suivant le génie des diverses langues. Le Gh, le W, le K, comme nous le verrons, se confondent et se substituent souvent l'un à l'autre dans le celte, le breton ou l'anglais, qui sont des dérivés du premier. Ainsi Guillaume est indifféremment Guilhem et Williams ou Wilhem ; Gall, Gaël, Val ou Vaël, Wallon ou Valois, nom patronymique d'une race de nos rois. Nous retrouvons cette substitution dans de vieux manuscrits du xe siècle : ÉCOUTE ET TE PRENDS VARDE (pour garde) *discute et revarde* (pour regarde) (*Manuscrit des discours de saint Bernard*).

Les Italiens désignent encore sous le nom de Guelfes ou Velches, les Gaulois cisalpins dont la domination se fit sentir à Florence, par opposition aux Gibellins, *Ghibelli* (Ghi ou Withe, blanc), les hommes blancs ou hommes du Nord, fondateurs de l'empire allemand, les DEUTSCH ou Teutons, *tedeschi*.

Que le roman ait été anciennement la langue de notre

le gregeois. (Gregeois pour grecquois ou grec...) On disait de même feu grégeois (pour grecquois) importé des Grecs au retour des croisades.

(2) Qu'ils prononçaient probablement gòloï, gòlouai, de même que nous avons Bodoy (bodoï) comme de *bial* on a fait biau (*bial font sembiante à d'autres...*) SI FONT BIELLE CHIÈRE (manuscrit du XIe siècle ; Mezeray dans ses origines, dit que ce nom leur venait du mot Gal, gallier ou gaulier qui, dans le langage du temps signifiait forêt. Sous ce rapport ils seraient en communauté de nom et d'origine avec les Allemands ; all, hall ou gall, prononcé gh'all, avec aspiration gutturale, présente la même signification. Ce mot avec cette phonation, subsiste encore dans nos montagnes, où l'on retrouve plusieurs localités portant ce nom : (le gaut, le moulin du gaut), près de Saint-Martin-en-haut, dans une localité boisée et très-pittoresque.

pays, cela est bien prouvé par ce qui nous a été conservé de la langue parlée par les populations urbaines du temps. Ainsi dans le livre du LOYAL SERVITEUR, le langage des dames de Lyon disant de Bayard : *Veide vo c'tu malotru? al a mieux fa que to los autros*; et celui des Dames de Saint-Pierre répondant avec colère au collecteur de l'archevêque : *te lé-z-arais celle foliette* (Bréghot du Lut, *Mélanges*), est positivement notre patois des campagnes, conservé intact à trois siècles de distance... *Jamais plus en peschiers ne cherra... si nos poon* (nous disons *si nos poïons*) *de tote icelle chose* (chouse) *de tote soldure* (*soillure*) *lavò. Li Die de tos solais sorjent*, Dieu source de toute consolation (Manuscrit du xe siècle.

On retrouve des traces de ce roman à une époque bien plus reculée : au vie siècle, un soldat de l'empereur Maurice criant à son frère dans son langage : *torna fratre, retorna.* Au viiie siècle *corre* pour *currere*, d'où nous avons fait *codre*,*ora* pour *ore.*

Mais la plus ancienne épave qui nous ait été transmise, à travers les siècles, de ce langage roman, est la Charte, serment ou traité d'alliance conclu par les deux fils de Louis le Débonnaire, Charles dit le Chauve, et Ludvig ou Louis, avant la bataille de Fontenay, livrée par eux, vers l'an 830, contre leur frère Lothaire. On y retrouve une alliance barbare de mots celtes et latins. Ce n'est déjà plus la langue du peuple roi; ce n'est pas encore tout à fait le roman, et encore moins le français.

En voici mot pour mot la traduction en patois de nos campagnes : Il me semble difficile d'établir mieux la parenté de celui-ci avec le roman à plus de mille ans de distance.

Roman du ixe siècle : Por Deo amur, et poc christian poblo,
Patois du xixe siècle : ***Par de Dieu amour, par de la chretientò lo poplo***

Et nostro commun salvament, d'ist in avant,
Et noutra communa sauvation, d'ore en avant,

In quant Deus savir et podir me dunat,
In tant que Dieu de savi et pochi me donnat,

Si salvarai-eo (1) cist meon fradre Karlo, et in ajuda
Si sauvarai-jo ceïans mon fròre Chorle, et in aïda

Ed in cadhuna cosa, tot coma per dreit son fradre
Et in chócuna chousa, tot coma in dret son fròre

Salvar dist, in oiquo (2) il mi altresi fazct,
Sauvô (secorri) det, in tot ce qu'à me autro a farit,

Et ab Luther nul plaid nunquam prindrai, qui
Et avoï Lothatre nulla pachi jamais ne prindrai, què

Meon volt à meon fradre Karle in damno sit.
De ma volontó à mon fròre Chorle in dammageo siet.

Un peu plus tard, vers le onzième siècle, le français ou *romancier* du Nord commence à s'accentuer et à incliner vers sa forme actuelle; et tandis que le roman du Midi, *ou romancero*, combiné avec le catalan, prenait son allure

(1) *Eo* contract de EGO, d'où l'on a fait *io*, jo et je.
(2) *In hoc*, en quoi.

toute méridionale, le roman lyonnais, lui, restait immobile et fidèle à sa primitive et commune origine.

ROMAN DU Xe SIÈCLE : LI SECUNDS LIVRES DES REIS :
PATOIS DU XIXe SIÈCLE : *Lo second livro dous Rais :*

Sathanas se eslevad encuntre Israel, ê entichad David,
Satan se levit à l'incontro d'Israel et fit que s'intichit David,

Que il feist anumbrer ces de Israel ê ces de Iuda.
à denombrò cellos (le gints) d'Israel et cellos de Judò :

E li reis cumandad a Ioab ki esteit maistre cunestable
Et lo rai commandit a Joab qu'êquiet maitro connetòblo

De la chevalerie le rei, que il en alast par tutes les lignées
De la cavalaria dou rai, qu'a s'en allit par tote le famille

De Israel, dès Dan jesque Bersabée, ê anumbrast
D'Israel, in depu Dan jusqu'à Barsabée, et dénombrit

Le pople, ê reportat ê mustrast el rei le numbre de tuz.
Lo poplo, et rapportit et montrit ou rai lo nombro de tous.

Respundi Ioab : Damne Deu aiusted a sun pople tanz cume
Gli repondit Joab : Que lo Seigneur Dieu ajotaise a son poplo outant coma

Ore i ad ; è s'il multiplit que cent itanz i ait avant,
Ore y a ; etlo multipliuise que cent outant y eie qu'avant,

Que metiers est de entremettre de tel oure?
Qu'un meti (besoin) d'entrepreindre parill'oura?

Mais li reis volt que fust faite sa volonté.
Mais lo rai voglit que fut faiti sa volontò.

La différence devient encore plus tranchée vers le XIIe siècle. A cette époque, le français a pris sa forme. Intermédiaire toutefois au latin jadis parlé et au français d'au-

jourd'hui, il est assez difficile à comprendre sans le secours d'un glossaire :

XI[e] SIÈCLE :

Uns vers fu ja en l'antif pople Deu et out num Helcana...
Unus vir fuit (jadis) in antiquo populo Dei et (hab) ouit nomen Helcana..,
Iceste est à certes la commune fei que uns Deu en Trinited et
Hæc est à certo communa fides quod unus Deus in Trinitate et
La Trinited en unitet aorums.
Trinitas in unitate adoremns.

(Symbole de saint Athanase).

Tout ceci est du latin à peine altéré.

XII[e] SIÈCLE.

COMMENT LI BIAS JESUS FUST PRINS ET BATTUS.

« Assamblé sunt les Juis, li grant et li menus, dont fu vilteusement mesnés et traités, et non portant sachiez, un sel (*solus*) mot ne disait; car nostre savement si fortement desiroit, que sa char et son sang por il delivreroit. Lui meisme Jhesum fisses porter sa croix. Ce fus un grans mairiens (merrin, pièce de bois, *maïri*) qui estois si pesans qu'il avoit le fais de deux homes poissans (puissants)... A l'hore de midi fut li grand cris criés. Quand il aproisma (aproximavit) nuene (nones), que Jhesus veult morir, de son précieux cors s'arme (*sua anima*) veut départir, il a dit a son père en getant un soupir : Doux pères en tes mains jou commant mon enspir ; puis releves sa voix, un grand cris a jetet. Apriès son benoist chief sour son brache (*brachium*) inclinet. Li cris fu Eloy, *Eloy lama sabactani* ; çou est : mes Dieus, mes Dieus qui m'avez relinqui... A l'hore de complie fu le corps embaumes et sepulcres poses, un biaus sarkeus (cercueil) novias appareillés,.. *et en marge* : *J'ou ai nom* N... qui le dittier(*dictatum*, dictée) a fait; dittes (priez) Dieus me pardoinst de quanque jou ai mesfait. »

LA PATER NOSTRE:

« En trestotes les paroles et proières qui onques furent



dictes ou commandées en terre, si est la plus saincte et la plus digne, et la plus haute la PATER NOSTRE :

« Sire père, qui es ès ciaus, sanctifiez soit li tuens nom, avigne li tuens regnes, soit faicte ta volenté; si come elle est faicte el ciel, si soit faicte en terre. Nostre pain de chascun jor nos done hui, et pardone nos nos meffaicts, si come nos pardonnons à ços qui meffait nos ont, Sire ne soffre que nos soions tempté par mauvesse temptation; mes Sire delivre nos de mal. »

LE SIGNE OU SYMBOLE DE CRÉANCE ET OBÉDIANCE :

« Nos créons la saincteTrinited, que ne sunt treis Deus, ains que li Pere, li Fiz et li sainz Esperiz est uns Dex tot poissant et perdurable, que li Fiz prist char en la Vierge Marie, et qu'il soffri Passion et liens Pilate, et qu'il morut en croix por home traire de la poeste au Deable, et qu'il fut mis ou sepulcre, et au tiers jor ressuscita de mort à vie, et qu'il monta el ciel, et qu'il sied à la destre de son Père, et qu'il vendra au jor do joisse (justice) jugier les vif et les mors, et rendra a chascun ce qu'il aura déservi. Nos créons que li sains Esperis est aorez et glorifiez avec le Père et o (aussi) le Fis, nos créons que la resurection do cors ou jor do joisse, et la bonne créance si est amer son proisme (son prochain, *proximus*) veraiment. Ce est la creance por quoi la saincte Iglise croit et conoit Deu. Qui ceste créance a et fait bone huevre, si peut estre segurs (*securus*) qu'il en aura bon guerredons (récompense) el regne celestial o (avec) les, beneois amis Deu. »

(Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque Saint-Victor, intitulé : LES SEPT HEURES DE LA PASSION; ENSEMBLE LES PSAUMES ET AUTRES PROIÈRES).

Le morceau qui suit, extrait d'un manuscrit de la bibliothèque de la Sorbonne, écrit sur beau papier velin et relatant les DICTS ET GESTES DES SAINCTS, reflète une couleur locale qui semble indiquer la tradition d'un dialecte auvergnat :

ANNO D[i]. M[o] CC[o].

« Quand Trajanus le veist, si li dist : les tu *chou* maus deales (l'es-tu ce mauvais diable?) que mes commande-

mens trespasses, et fais as gens nostre loi déguerpir? Sains Ignaces li respondit : Nus (*nullus*) devroit apeller bon crestien Dyale, car li deale sont molt loing des sergans (servants) Dieu. Mais por*che* que j'ai fait os deales maint ennui et qu'il me héent (haïssent), m'as tu apelé diale. Je ne suis mie diale, ains croi et aoure Jhesu Crist, roi del ciel et de le terre. Car il n'est que uns seus (*unus solus*) Dex. C'est cil qui fit le *chiel* et le terre et le mer, et quanques i a, et Jhesu Crist est ses Fix, cui (auquel) ames j'ai conquise. Trajanus dist : Dis tu celui Jhesu qui fu crucefiés ou tans de Pilate le prevost? Sains Ignaces li respondit : *Chelui* di-je que le pechié crucefia et *chelui* avec qui tu as pechié. Trajanus dist : Portes tu donc celui Jhesu Crist en ton cuer? Sains Ignaces li respondi : Oui, car li meisme dit en l'Escripture : Je manrroi (demeurerai, *manere*) en ciax qui en moi créront, et qui me serviront et irai avec iaus (*illos*) là où il iront. Lors regarda Trajanus ses chevaliers et si lor dist : Prenes moi Ignaces, si me le faites mener à Rome tout loié (lié) de fer. Car *parche* qu'il dist qu'il porte Jhesum qui fu crucefiés, le ferai je mengier as bestes sauvaiges devant tot le peuple. Quant sains Ignaces oï ce, si eust molt grant joie et dist à haute voix : Sire Jhesu Crist je te rends graces de *che* que tu m'apeles entierement à t' amor, (ton amour) et de *chiou* que je sui dignes que je soie loiés de fer pour ti. »

J'emprunterai ma dernière citation au treizième siècle, vers la fin du règne de Philippe le Bel, le premier roi qui ait appelé le Parlement à tenir ses séances à Paris et donné *congié* au français, qui jusque-là était resté la langue du peuple, le patois, *patrua* ; les traités, les livres de science, les cours publics, les assemblées synodales, les actes notariés même, ayant été toujours, jusqu'à cette époque, reproduits en latin de haute ou basse extraction, et souvent, ces derniers surtout, en véritable latin *de cuisinâ*.

Come plus porte len donneur (comment l'on porte plus d'honneur) aus belles vesteures, que aus vertus, et plus a beauté que a honnesteté :

« Il avint jadis que uns philosophes vestus et atournés de

laid habit et de vil, volt entrer en uns palais à uns hault prince, et appella a l'uis et bouta lunguement à plusieurs fois ; ne oncques tant ni saut (ne sut) appeler que len (l'on) li laissat entrer. Mais toutes celles fois qu'il se pena de l'entrer, tantes fois en fut en sus boutés. A donc mua (*mutavit*) son habit et prist plus riche, et tantost à la première voix ot congié de ens (*in, intùs*) entrer ; et quant il fut dedans, si prist moult souvent à baisier le riche mantel qu'il avoit au col moult honorablement, et li princes moult de grant manière merveillans (s'émerveillant) de ce qu'il faisoit, li demanda pourquoy il faisoit ce, et li philosophes dist : Je honore ce qui me ha honoré ; car ce que ma vertu ne pout (*potuit*) faire, a doncques ce fait ma bielle robe. »

C'est donc du patois, ou du mélange du latin altéré, parlé par le peuple (*bassa latinitas*), et du celte, que s'est formé le parler vulgaire des provinces gallo-romaines ; mélangé, il est vrai, de locutions allemandes (1), pour les peuplades de l'est ; mais retenant un bien plus grand nombre de locutions celtiques, pour les peuples de l'ouest et du nord de la Gaule.

Rien de plus intéressant que de suivre, pour ainsi dire, à la piste, cette formation des langues ; de les voir se fondre et s'harmonier de proche en proche, suivant la proximité ou la distance de la langue mère primitive. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple à la portée de tout le monde, le mot AIMER, dont le radical latin est AM, AM O, AM AS, AM AT ; en italien *io am* o, *tu am* i, *egli am* a ; roman, *j'amo, t'ame, al ame,* retient en français la prononciation

(1) La formation allemande perce daus une foule de mots italiannisés ou francisés. Ainsi Armand vient de *Hartmann* ; dont les Latins avaient fait ARMINIUS. Hermann, ou, en aspirant, Gh'ermann, a fait Germain (GERMANI), de *Herr* forêt, et *mann*, homme (homme des forêts). Allemand, de *Hall*, bois taillis, haillier, et *mann* (même signification). Charles était primitivement *Karl*, en prononçant avec aspiration *K'harl*, d'où les modernes ont fait *Tcharl*, *Carlo*, Charlot, et Charles.

celte, *ê* pour *a*, ou *ai*, comme le prononcent encore les Anglais : j'*ai*me, tu *ai*mes, il *ai*me.

On suit facilement ces nuances croissantes ou décroissantes selon la prédominance du peuple envahisseur ou celle des races primitives. Mais pour agir avec une précision qui puisse porter la conviction dans l'esprit du lecteur, il faut y procéder avec ordre et méthode.

Commençons par les voyelles, base essentielle de toute phonation. Avec elles malheureusement rien de bien déterminé. Nous voyons leur prononciation varier suivant les peuples et les races. Ainsi l'*a* des Latins devient l'*o* du dialecte roman et l'*ê* des Celtes (1) : PATER, *padre* des Italiens, *pòre* en patois lyonnais, est *père* en français. Il en est de même pour les mots, mère, frère. Nous retrouvons cette forme, dans l'anglais ; ils disent *mothers*, *grand mothers*, pour MATER, mère, grand-mère.

E, n'est pas moins invariable. Nous avons d'abord l'*e* muet terminal, comme dans, *homme*, *femme* ; en patois comme en italien, il se change en *o* ou en *a*, suivant le genre : *l'omo*, *la fenna*, et dans ce cas l'*o* final, sonne à peu près comme l'*e* muet.

L'*e* fermé, *donné*, *présenté;* il représente dans les participes l'ATUS, ATA des Latins, *ato* des italiens, *donato*, *donata*, *presentato*, *presentata*. Le roman, qui a hérité de la concision du latin, ne retient que la dernière voyelle, *donnò*, *presentò* (contract de *ato*).

L'*e* ouvert, *è* comme dans *père*, *mère*, qui remplace pour le celte et l'anglais, comme nous l'avons dit, l'*a* des Romains et des Italiens (PATER, *padre* ; MATER, *madre*), et dans

(1) *Mâs*, *masure*, prononcé à la celte *méz*, a fait le mot français *maison*. Un *mât*, arbre de haute futaie, a fait pareillement *un mai ;* en patois *mairi*.

le roman ou patois lyonnais se traduit par *ò* : père, *pòre*; mère, *mòre*.

Enfin l'*e* long *ê*, *être*, *prêtre*, représente ordinairement une consonne absente, *es*tre, pre*s*tre, dont l'origine est *essere*, PRESBYTER.

I, l'*aï* des Anglais, *i* long ou y; invariable dans les dialectes romans, *raï*, rayer, faire des raies; du latin *rigare*, prononcé dur, à l'anglaise, *raïgare*; *draïti* (*la man*); de l'italien *diritta* (*drita* prononcé *draïta*) LO *raï* (1).

L'O a trois phonations; L'*o* bref, qui se rapproche, ainsi que nous l'avons dit, de l'*e* muet, qu'il remplace dans le dialecte roman : le peuple, *lo poplo*; (italien *il popolo*); l'homme, *l'omo*; italien *uomo*.

L'*o* ouvert, comme dans *or*, *orpiment*; il est long dans le patois, l'*ôr*; de son origine latine, *aurum*.

Enfin l'*o* long, *ô*, comme dans le verbe *ôter* : en patois il se traduit généralement par *ou*, *ôter*, *outò*; oser, *ousò*; osier, *ouzi*.

L'U, l'*eu* des Anglais, *ou* des Latins : le bœuf (prononcez, *beu*) *bue* des Italiens; en patois *bou*. Deux, *duo*; en patois *dou*, pluriel *dué*; du latin DUO (*douo*). Parfois se change en *i*, ruban, *riban* (en anglais *ribbon*); la nue, *la nibbe*; (italien *la nubbe*).

MUTATION DES CONSONNES.

Si nous examinons maintenant les consonnes, nous n'y retrouverons guère plus de fixité. Ainsi B se change indifféremment en P et en V : Latin *apis*, abeille; italien *ape*;

(1) *Rix*, pour *rex*; *ï* prononcé, *dur*, aï, avait fait *raï*, comme dans les mots, *Ambiorix*, *Dumnorix;* que les indigènes prononçaient à la Celte *Dumnoray*, ou, à la franque, *Dumnoritz*, et que César a traduit par DUMNORIX, AMBIORIX

patois *avigli*. On disait *avettes* et *aveilles* dans le vieux langage : *comme aveilles chassent les frélons* (Rabelais). *Ainsi qu'on voit les avettes* (Saint François-de-Sales.) *Bômi*, patois; pour vomir, VOMITARE ; *govarnò*, gouverner ; italien *gubernare*. B, se change aussi quelquefois en *g*, *segrolò*, secouer ; italien *sebrolare* ; *avortò*, pour ABORTERE, avorter.

C, a tantôt le son de l's, tantôt celui du k du ch ou du tch ; vice, vicaire, *vicio*, *vicairo*. *Cicero* ; que les Italiens prononcent *tchitchero*, et que les Romains prononçaient à la grecque, *kikéro*. CAPELLUM, chapeau, avec l'accent dur du k, *capello* (en florentin *k'hapello*). *Carita*, du grec *Karitè* , *c'haritè* a fait *charitò*, charité. Du mot *caro*, prononcé à la gauloise *Kèro*, on a fait *tchero* et cher. Karl, *Karlo* a fait *tchiarlo*, Charlot et Charles. *Kimbéri*, (Kimris) *Tchimbri* et Cimbres (1).

D, affecte dans certaines localités le son de *dj*, Saint-Didier, *san Dedji*. Je l'ai dit, *j'ou ai djit*

F, prend souvent la place du v, et réciproquement : une fois, *ina vaï*. Quelquefois celle de l's, *sarcina* (prononcez *sartchina*); patois, *fardgina* ; ou du v, navrer ; de l'italien *nafrare* ; en patois *nòfra*, blessure.

G, est tantôt j, dj, tch et ch ou k : Gall, *Galli*, *Kell* ou *Keltœ ; greppia*, en italien, la crèche ; patois *la crépi*. On le trouve également confondu avec le v ou le w : Guillaume, *Wilhem* ; Guy ou *With*. *Girare*, tourner ; en patois, *viri* ;

(1) Le ch, tch, est de formation moderne ; il se prononçait antérieurement k, *quant nos oons* (entendons) *la cloke* (pour cloche) *de prime retentir* (manuscrit de la Passion du X[e] siècle). Broke pour broche, *grandes brokes de fier*, *un fèvre fissent faire* (ibid). On a dit d'abord *lo can*, *lo tchin*, *lo chin* ; puis le chien ; *lo cat*, *lo tchat* ; le chanvre, en latin CANABIS ; italien *canebbo*, roman *chanévo* ; et maint autre exemple qu'il me serait facile de citer.

vieux français virer, un virement. G remplace souvent encore le *qu*, le *ch* des Italiens, *segre* pour SEQUERE ; SEQUI ; *un segret*, pour secret et, réciproquement; *gifló*, pour *schiaffare*, souffleter.

H marque l'aspiration; mais aussi souvent ne l'accentuons-nous pas, l'homme l'*ommo*. En italien, et de même en patois, *h* n'existe pas, l'*achi*, *in'achi*, une hache; *in'ardit* (*ardito*) un homme hardi.

K a la prononciation du *ch* italien, *che*, *chi*; français *que qui;* patois *quet*, *qui*.

L, invariable.

M et N, de même.

P, confondu souvent avec *b* : cabane, de l'italien *cappana*; en patois, *cabana*. Un pichet (mesure normande); d'où le mot lyonnais, un *bichet*. *Pulsare*, pousser; patois *bussò*. Double, italien, *doppio* ; patois *doblo*.

S, comme z, lorsqu'il est entre deux voyelles, *casa*, *casaqua*, patois *còza*, *cazaqua*.

Le T, est tantôt *s* ou *tch*, *nationalitò*, *lo tchian*; *je n'aï pò lo tchian*, ou lo tian; *je n'ou aï pò avartchi*, *ou avarti*.

V, W, *f* ou *g*, même remarque que pour le G.

X, *cz* ou *gz*, exemple, *egzemplo* ; Xavier *Gzavi*; Bruxelles, *Bruksella*.

Z, en patois et en français, *ze*; zèle, *zelo*, zéphir, *zephiro ;* italien, *dzelo*, *dzefiro*.

DIPHTHONGUES.

AI, se prononce comme l'*i* long anglais, *aï*; je le voudrai, *j'ou voudraï*; je le dirai, *j'ou diraï* ; *j'aï aïtò*, j'ai été,

AIN comme dans le français, *craindre*.

AU, *eau*, idem.

EU, ŒU, *o*, *u*, *uet* ou *ouer* : l'œuvre, l'*oura*; une heure,

in'ura, ou *in'ora* ; ma sœur, *ma suer* ; le jeu, *lo juet* ; ou seur, *cueur*, comme dans les mots français *heure*.

In, a deux phonations, le son simple comme dans *indifférence*, *indignation*; le son NAZAL, *ïgn*. Exemple : la pensée, *la pinsia* ; une pincée, *ina pïncia* (*pïgncia*) ; *molin*, *tacassïn* ; *ïn*, un ; (ign) *ïn pou*, un peu.

Ou, (l'*u* des Latins et des Italiens) se change ordinairement en *o*, se moucher, *se mochi* ; la soupe, *la soppa* ; double, *doblo*; douze, *dozze*.

Ui, fait *oï*, la cuisse, la *coïssi* ; cuire *coïre* ; ou bien *u*, conduire, *condure* (contract du latin CONDUCERE.)

Quant au genre, il s'exprime comme dans l'italien, par l'article tout à la fois et la voyelle finale, *a* ou *o* : *l'ommo*, *la fenna*, *lo tian* (c'est le neutre *tempus*) ; *l'annò*, *la bonto*, *la verito*, *la vartù* (l'*o* remplace l'*à* des Italiens, l'*é* du français).

Le nombre, l'*omo*, *los omos*; (le pluriel est formé du catalan, au masculin; et de l'italien, au féminin, *los omos*, *le fenne* ; *la vindaïma*, *le vindaïmè* ; *ina filli* (contract de *filia*) et *le fillìè* ; (c'est le pluriel latin *filiæ*.)

Quant aux cas, on ne trouve dans les déclinaisons, ni accusatif, ni vocatif, ni ablatif. Les trois cas seuls exprimés, le nominatif, le génitif et le datif se déclinent comme en italien, *l'omo*, *del omo*, *a l'omo* ; *la fenna*, *della fenna*, *alla fenna ; le fenne*, *delle fenne*, *alle fenne* ; *los omos*, *dellos*, *ou dous omos ; allos*, *ou ous omos* (catalan au pluriel masculin ; et italien au féminin).

DE L'ACCENT.

Le patois, mieux doté sous ce rapport que le français, a retenu de l'italien l'accent prosodique ; à ce point, que plus

d'une fois, quand je me livrais à l'étude de celui-ci, il m'est arrivé en prononçant l'italien comme je l'aurais fait s'il eût été du patois, avoir trouvé, sans m'en douter, l'intonation. Tombant le plus ordinairement sur la penultième syllabe, l'accent s'exprime, on le sait, en prolongeant le son sur cette syllabe, laissant à peine sentir la voyelle terminale, l'*ommo,* la *fénna*; la *credénsa*, la *sciénsa, ina quellìri,* la *revìri,* la *passànda, ina batàgli* (contract de l'italien *battaglia*).

Comme celui-ci, il fait longue la dernière syllabe dans les noms qui correspondent à ceux français terminés en *é* ou en *u*, *la vérità, la vérito, la virtù, la vartù, la sanità la sando* ou *santo.*

Voilà pour les substantifs ; passons maintenant au verbe, l'un des éléments constitutifs indispensables d'une langue, et qui a dû, par ce fait, conserver beaucoup plus de son originalité. Afin de mieux démontrer ce degré de parenté de notre patois lyonnais avec la langue italo-romaine, je conjuguerai simultanément les trois dialectes. Mais auparavant, et afin de mieux démontrer encore leur commune origine, je vais mettre sous les yeux du lecteur une série de verbes choisis parmi les mots les plus usuels du langage rustique, comme étant ceux qui ont dû tout naturellement se transmettre avec le moins d'altération.

Borlò, de l'italien *borlare,* se moquer. En patois il est pris avec l'acception de pleurer, faire la grimace (en pleurant).

Brure, du latin, bruire, gronder, faire du fruit.

Barbotò, *barbottare,* marmotter,

Semondre, *semonere,* gronder, sermoner.

Agassi, *agazzare,* exciter, irriter.

Contrassi, contract de contra ire ; italien, *constrastare,* contrarier.

Se démenò, *dismenare,* s'agiter, remuer.

Rennò, *rignare,* hennir, grogner.

Tribolò, *tribolare*, contrarier.

Barreï, barcelò, *barrelare*, tirer en tous sens, harceler, travailler avec peine.

Groppò, *gruppare*, saisir.

Impugni, de l'italien *pugna*, le poing, empoigner.

Graffinò, *graffiare*, *sgraffiare*, égratigner.

Chaplò, *Calpestare*, fouler aux pieds.

Oclò, *asclare*, refendre, mettre en morceaux.

Depessi, de l'italien, *pezzi*, pièces, morceaux, mettre en morceaux.

Petassi même étymologie ; mettre des pièces, raccommoder.

Addure, contract de adducere, latin, amener.

Avindre ; latin, advenire, atteindre.

Quaire ; latin, quærere, chercher ; d'où quaitò, faire la quête.

Chaïre, de cadere, tomber. (a-ê).

Sègre; du latin, sequere, sequi, suivre.

Trimò ; latin, rimare, traîner (le rateau ou la herse),

ergo terram rastris rimantur (Virg.).

Essartò, *sterpare*, fouïr la terre pour enterrer les mauvaises plantes, piocher.

Retroblò, emblaver, enterrer le chaume, les *étroublons* ; de l'italien, *stoppio*, touffe, gazon.

Appleï, atteler, mettre au joug; du latin, applicare (*boves jugo.*)

Palleï, *pallegiare*, remuer avec la pelle.

Ajustò, *ajustare*, ajuster.

Traforò, *traforare*, traverser, percer.

Incastrò, *incastrare*, emboîter.

Mondò ; latin, Mundare, éplucher, nettoyer.

Cimò ; latin, Cimare, remplir.

Ougli, ouiller; de l'italien, *oglio*, huile (1).

Arpéï, herser ; de *arpa*, harpe; de ce que la herse est faite comme une harpe; ou plutôt la harpe comme une herse; car celle-ci a dû précéder l'autre.

Semò, contract du latin, SEMINARE ,semer.

Seï, UN SEITRE ; du latin SECARE, SECATOR, couper, faucher, faucheur.

Maissonnò, moissonner; du latin, MESSIS, moisson.

Ecoure, battre le blé; latin, EXCUTERE, (*escoutéré*), secouer.

Billaudò, vendanger; de *billèria*, risée, plaisanterie; de ce qu'on a coutume de rire et plaisanter en vendangeant.

Vindaïmi, *vindémiare*, vendanger.

Trogli; de l'italien *toroglio*, pressoir; *torogliere*, TOROGLI, presser, pressurer le vin.

Pouò, tailler la vigne; contract du latin AMPUTARE, couper, (POUTARE, POUARE, POUÒ.)

Applanò, *appianare*, applanir (les sillons de la vigne), niveler.

Rusticò, (du latin, RUSTICARE), jeter du mortier grossier, UN RUSTICO,un russo ; au figuré un homme grossier, bourru.

Butò, étamper; italien, *butare*. BUSSÒ, PULSARE, pousser.

Parverò, polir, (le crépissage); de *parvenza*, (donner belle apparence.)

Bròtò, remuer; italien, *barattare*; d'où le mot baratte, vase à battre le beurre.

Intremò, faire la litière; de l'italien, *strema*, litière.

Simpilli, secouer; du grec *sin*, ensemble, et de l'italien, *pigliare*, prendre, se secouer par les habits; d'où le français *houspiller*, *housse*, vêtement, et *pigliare*.

Avarti; du latin, AVERTERE, avoir coutume.

(1) Les Latins oillaient, huilaient leurs vins; c'est-à-dire mettaient une couche d'huile sur leurs jarres de vin pour isoler celui-ci du contact de l'air; d'où le mot *ouiller*, cimer une pièce de vin.

REGALÒ (*se*) ; du latin REGALIA (*facere*), faire un festin de roi.

S'AJASSI ; latin, ADJACERE, s'accroupir (1).

AFFARMÒ, *fermare*, arrêter (un marché, un domestique.)

AMMOLÒ, aiguiser; de *mola*, une meule, *molarino*, aiguiseur ; d'où le mot patois, FARAMOLAIRE, *que fa*, ou travaille sur la meule.

SYNTAXE DU VERBE.

On peut rapporter les verbes latins et italiens à trois conjugaisons principales, celles en *are*, en *ere* et *ire* : *am are*, *cred ere*, *sent ire*. Les verbes romans retiennent également ces trois divisions ; on trouve :

1° Les verbes en ò ; pour *a*, contract de *are*, (a prononcé ò, à la Celte.)

2° Ceux en *re*, (contract de ERE) CRAÏRE, pour CREDERE ; VINDRE, pour VENDERE ; PARUTRE, de APPARERE ; CONDURE de CONDUCERE.

3° Ceux en *i* (*ire* des latins et des italiens, *ir* du français) SENTI, *sentire* ; VENI, *venire;* BAILLI, donner ; vieux mot celte italianisé, dont nous avons conservé la racine dans bail. (on dit encore en style de palais, *bailler*, donner à bail.)

A cette dernière classe se rapportent beaucoup de mots français en *er* et *ir*, qui ne sont eux-mêmes que des contracts de la troisième conjugaison, *er*, ir, pour *ier* ou IRE.

Afin d'en faire mieux saisir les similitudes et les dissemblances, je mets en regard les trois dialectes. Quant

(1) *Magnificat, que lève le fenne d'ajat* ; littéralement : *Magnificat* qui fait lever les femmes de dessus leurs talons. *Gloria patri que le torne ajassi, Gloria patri*, qui les fait remettre à croupton, (position assise des femmes dans quelques pauvres églises de campagne).

au français, je ne l'y ait fait figurer qu'accidentellement, comme point de comparaison ; chacun pouvant y suppléer à sa guise.

1re CONJUGAISON EN ò ; *ARE* DU LATIN ET DE L'ITALIEN.

INDICATIF PRÉSENT.

Latin.			*Italien.*			*Roman ou patois.*		
Ego	am	o (1).	Io	am	o.	J'	am	o.
Tu	am	as.	Tu	am	i.	T'	am	e.
Ille	am	at.	Egli	am	a.	Al	àm	e.
Nos	am	amus.	Noi	am	iamo.	Nos	am	ons.
Vos	am	ate.	Voi	am	àte.	Vos	am	ôs.
Illi	am	ant.	Eglino	àm	ano.	Is	am	ont.

IMPARFAIT.

Changement euphonique du B en V.

Am	abam.	Am	àva.	J'	am	òve.
Am	abas.	Am	avi.	T'	am	òve.
Am	abat.	Am	àva.	Al	am	òve.
Am	abamus.	Am	avàmo.	Nos	am	òvions.
Am	abatis.	Am	avàte.	Vos	am	òviòs.
Am	abant.	Am	àvano.	Is	am	òviont.

PARFAIT.

Am	avi.	Am	ai.	J'	amì.	
Am	avisti.	Am	asti.	T'	amìs.	
Am	avit.	Am	ò.	Al	am	ìt.
Am	avimus.	Am	àmmo.	Nos	am	ìmo.
Am	avistis.	Am	àste.	Vos	am	ìte.
Am	averunt.	Am	àrono.	Is	am	ìront (2).

(1) Dans l'italien, comme dans le latin, l'adjonction du pronom *ego*, *io*, est facultative et ne s'emploie que quand la clarté du discours l'exige. Il n'en est pas de même pour les dialectes qui en dérivent ; la désinence ne distinguant pas assez nettement les personnes. Si je le fais figurer avec le latin dans ce temps, c'est afin d'en mieux démontrer la filiation et les nuances décroissantes. La première personne EGO, *io* de l'italien, se trouve réduite dans le patois et le français à la simple consonne *j* ; la seconde est mieux conservée, ainsi que la troisième. Celles du pluriel n'ont presque subi aucun changement.

(2) Le français, *j'aimai*, *tu aimas*, *il aima*, est calqué sur l'italien. Le patois est un contract du latin, *ami* pour *amavi*.

FUTUR.

Am abo.	Am erò (1).	J' am araï.
Am abis.	Am eraï.	T' am arais.
Am abit.	Am erà.	Al am arà.
Am abimus.	Am erèmo.	Nos am arons.
Am abitis.	Am erète.	Vos am aris.
Am abunt.	Am erànno.	Is am aront.

IMPÉRATIF.

Am a!	Am a!	Am a!
Am ato.	Am i.	Qu' al am e.
Am emus.	Am iamo.	àm ons.
Am ate.	Am àte.	am òs.
Am ent.	Am ino.	Qu' is am ant.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Am em.	Che ami.	Que j' àma.
Am es.	Che tu ami.	Que t' àme.
Am et.	Che egli àme.	Qu' al àme.
Am emus.	Che noi amiàmo.	Que j' amions.
Am etis.	Che voi am iàte.	Que vos amiòs.
Am ent.	Che am ìno.	Qu'is am ant.

IMPARFAIT OU CONDITIONNEL.

Am arem.	Am ereì.	J'am arïns.
Am ares.	Am erésti.	T'am ariòs.
Am aret.	Am erèbbe.	Al am arìt.
Am aremus.	Am erèmmo.	Nos am arions.
Am aretis.	Am eréste.	Vos am ariòs.
Am arent.	Am erèbbero.	Is am arriant.

PARFAIT ET PLUS QUE PARFAIT : temps composés.

Que j'eia, j'ussia amò.

INFINITIF PRÉSENT.

Am are (2).	Am are.	Am ò.

(1) *J'aimerai*, la lettre *r*, remplaçant ici le *b*, pour le futur, en patois et en italien, paraît retenir cette désinence d'un dialecte antérieur.

(2) L'infinitif français montre bien la prononciation de l'*a* latin *à* la celte, *amare*, *émère*. (Même remarque pour les temps suivants).

PARTICIPE PRÉSENT.

Am ans.	Am ante.	Am ant.

PARTICIPE PASSÉ.

Amatus, a. um.	Am ato, ata.	Amò. am òsa.

2me CONJUGAISON.

Perd o.	Io perd o.	Je perd o.
Perd is.	Tu perd i.	Te perds.
Perd it.	Egli perd e.	A perd (1).
Perd imus.	Noi perd iamo.	No pàrd ons.
Perd itis.	Voi perd ete.	Vo pard is.
Perd unt.	Eglino perd ono.	I perd ont (2).

IMPARFAIT.

Perd ebam.	Perd eva.	Je pard ïns. (3)
Perd ebas.	Perd evi.	Te pard iòs.
Perd ebat.	Perd eva.	A pard iet.
Perd ebamus.	Perd evamno.	No pard ions.
Perd ebatis.	Perd evate.	Vo pard iòs.
Perd ebant.	Perd èvano.	I pard iant.

PARFAIT.

Perd idi.	Perd ei, perd etti ou persi.	Je pardi.
Perd idisti.	Perd esti.	Te pardis.
Perd idit.	Perd i, perd ette ou perse.	A pardit.
Perd idimus.	Perd emo.	No pardimmo.
Perd iditis.	Perd este.	Vo pardîte.
Perd iderunt.	Perd erono, ettero ou persèro.	I pard iront (4).

(1) *A* pour *al*: l'*l* s'élide devant une consonne : *al ame*, *a perd*.

(2) Voici un verbe qui montre bien avec quelle facilité l'*a* et l'*é* se confondaient. On verra également dans les temps suivants cette confusion.

(3) (*ïn*, *ign*, son nazal). Le roman a retenu la désinence ancienne que nous avons remarquée plus haut pour le conditionnel du subjonctif.

(4) Le roman, simple contract du latin.

FUTUR.

Perd am.	Perd erò.	Je pad raï (1).
Perd es.	Perd erei.	Te pad rais.
Perd et.	Perd era.	A pad rà.
Perd emus.	Perd erèmo.	Nos pad rons.
Perd etis.	Perd erete.	Vo pad ri.
Perd ent.	Perd eranno	I pad ront.

IMPÉRATIF.

Perd e.	Perd i.	Perds !
Perd eto.	Perd e.	Qu'a perde !
Perd amus.	Perd amo.	Pard ons !
Perd ete.	Perd ate.	Pard i.
Perd ant.	Perd àno.	Qui perd ant.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Perd am.	Che perd a.	Que je pérda.
Perd as.	Che perd i.	Que te pèrdas.
Perd at.	Che perd a.	Qu'a perde.
Perd amus.	Che perd iamo.	Que je pardions.
Perd ete.	Che perd iate.	Que vo pard iòs.
Perd ant.	Che perd àno.	Qu' i pard ant.

IMPARFAIT CONDITIONNEL.

Perd erem.	Perd erei.	Je padrïns (2).
Perd eres.	Perd erésti.	Te padriôs.
Perd eret.	Perd erèbbe.	A padrit.
Perd eremus.	Perd erèmo	Je padrions.
Perd eretis.	Perd ereste.	Vo padriòs.
Perd erent.	Perd erèbbero.	I padriant.

PRÉTÉRIT.

Perd iderim.	Che perd essi.	Que je pard issia.
Perd ideris.	Che perd essi.	Que te pard ìssiòs.
Perd iderit.	Che perd esse.	Qu' a pard ìssia.
Perd iderimus.	Che perd essimo.	Que no pard ìssions
Perd ideritis.	Che perd este.	Que vo pard ìssiòs.
Perd iderunt.	Che perd èssero.	Qu' i pard ìssiant.

(1) L'italien et le roman conservent la forme antérieure signalée dans le temps correspondant de la première et de la seconde conjugaison.

(2) Même remarque que plus haut.

PARFAIT ET PLUS QUE PARFAIT ; temps composés :

que j'eia, que j'ussia pardu.

INFINITIF.

Perd ere.	Perd ére.	Pêdre (contract de perdere.)
Perd ens.	Perd ente.	Pard ant.
Perd itus.	Perd uto uta.	Pard u ua.

3me CONJUGAISON.

Sent o (pour sentio).	Io sénto.	Je sient o (siinto).
Sent is.	Tu sent i.	Te siens.
Sent it.	Egli sent e.	A sient.
Sent imus.	sentiamo.	No sient ons.
Sent itis.	sent ite.	Vo sientis.
Sent iunt.	sent òno.	I sient ont.

IMPARFAIT.

Sent iébam.	Sent ìva.	Je siëntieins. (1).
Sent iebas.	Sent ìvi.	Te sient tiò.
Sent iebat.	Sent ìva.	A sient iét.
Sent iebamus.	Sent ivàmo.	Nos sient ions.
Sent iebatis.	Sent ivàte.	Vos sient iòs.
Sent iebant.	Sent ìvano.	Is sient iant

PARFAIT.

Sent ii, î (pour sentivi).	Sent ìvi.	Je sient ti.
Sent ïvisti ou îsti.	Sent ìsti.	Te sient tis.
Sent ivit ou sent iit,ît	Sent ït.	A sient it.
Sent ivimus.	Sent ìmmo.	No sient ìmo.
Sent iistis ou ivistis.	Sent ìste.	Vo sient ìte.
Sent ierunt, iverunt.	Sent ìrono.	I sient iront.

FUTUR.

Sent iero ivero.	Sent iro.	Je sient raï.
Sent ieris.	Sent irei.	Te siént rais.
Sent ierit.	Sent irà.	A sient ra.
Sent ierimus.	Sent iremo.	No sient rons.
Sent ieritis.	Sent irete.	Vo sient ris.
Sent ierunt.	Sent iranno.	Is sient ront.

(1) Même remarque que pour les temps correspondants des deux premières conjugaisons.

IMPÉRATIF.

Sent i!	Sent i!	Siens!
Sent ito.	Sent a.	Qu'a siente.
Sent iamus.	Sent iamo.	Sientons!
Sent ite.	Sent ite.	Sienti!
Sent iant.	Sent ano.	Qu'i sientant.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Sent iam.	Che senta.	Que je siint a.
Sent ias.	Che senti.	Que te sient e.
Sent iat.	Che senta.	Qu'a sient e.
Sent iamus.	Che sentiamo.	Que no sientions.
Sent iatis.	Che sentiate.	Que vo sientiòs.
Sent iant.	Che sentano.	Qu'i siéntiant.

CONDITIONNEL.

Sent irem.	Sent irei.	Je sientrïns.
Sent ires.	Sent iresti.	Te sientriò.
Sent iret.	Sent irebbe.	A sintriet.
Sent iremus.	Sent irèmmo.	No siéntrions.
Sent iretis.	Sent ireste.	Vo sientriòs.
Sent irent.	Sent irèbbero.	I siéntriant.

PRÉTÉRIT.

Sentierim.	Che sentissia.	Que je sientissia.

PARFAIT ET PLUS QUE PARFAIT.

Sentiissem. Que j'aïa ou j'eussia sienti ou siintu.

INFINITIF.

Sintire.	Sent ire.	Sientre ou sienti.
Sent iens.	Sint endo.	Siéntant.
Sent itus, a, um.	Sint ito ita.	Siéntu, ua.

Nous allons donner actuellement, comme complément, les deux verbes auxiliaires *Être* et *Avoir*, auxquels ont si souvent recours les langues modernes pour former certains temps qui leur font défaut. Ceux-ci ont retenu, dans le roman aussi bien que dans l'italien, plus d'éléments de



leur forme primitive ; ce qui s'explique facilement, en ce sens qu'étant d'un usage aussi familier pour rendre les expressions correspondantes d'un langage nouveau, ils ont dû retenir par ce fait beaucoup plus de leur commune acception. Voici d'abord le verbe *être*.

INDICATIF PRÉSENT.

Ego sum.	Io sono.	Je su.
Tu es.	Tu sei.	T' esse.
Ille est.	Egli è.	Al est.
Nos sumus.	Noi siamo.	No sons.
Vos estis.	Voi siate.	Vos êtes.
Illi sunt.	Eglino sono.	I sont.

Ce temps est pour les deux langues néo-latines, entièrement calqué sur le latin.

IMPARFAIT.

Eram.	Io era.	J' êquïns.
Eras.	eri.	T' êqui os
Erat.	era.	Al êqu iet.
Eramus.	eravamo.	Nos êquions.
Eratis.	eravate.	Vos êqui ôs.
Erant.	eravanno.	Is êqu iant.

PARFAIT.

Fui.	Fui.	Je fu.
Fuisti.	Fosti.	Te fus.
Fuit.	Fû.	A fut.
Fuimus.	Fummo.	No fummo,
Fuistis.	Foste.	Vo fute.
Fuerunt.	Fùrono.	I furont.

FUTUR.

Ero.	Sarò.	Je seraï.
Eris.	Sarai.	Te serais.
Erit.	Sarà.	A sera.
Erımus.	Saremmo.	No serons.
Eritis.	Sarete.	Vo seris.
Erunt.	Saranno.	I seront.

IMPÉRATIF.

Sii.	Sii.	Seï !
Esto.	Sia.	Qu'a seïe !
Siamus.	Siamo.	Seïons !
Este ou estote.	Siate.	Seïs !
Sunto.	Sieno.	Qu'i séiant.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Sim, sis, sit.	Che sia.	Que je seïa. Que te seia. Qu'a seie.

CONDITIONNEL.

Erim, eris, erit.	Io sareï.	Je sarïns. Te sariòs. A seriet (1).

PARFAIT et PLUS QUE PARFAIT, du verbe *Avoir*, avec le substantif, *fuerim*, *fuissem*: *que j'eïa*, *que je fussia aïto*.

INFIFITIF.

Esse. Essens ou essendo. Status, a um.	Essere. Essendo. Stato, ata.	Être (estre). Aïtant. Aïtò,

VERBE AUXILLAIRE *AVOIR*.

PRÉSENT.

Hab eo.	Ho.	J'aï.
Hab es.	Haï.	T'òs.
Hab et.	Ha.	Al a.
Hab emus.	Abbiamo.	Nos ons ou j'ons.
Hab etis.	Avète.	Vos aide ou vos eï.
Hab ent.	Hanno.	Is ant (2).

IMPARFAIT.

Hab ebam.	Io av eva.	J' eïns.
Hab ebas.	Tu av evi.	T e iòs.
Hab ebat.	Egli av eva.	Al eïet.
Hab ebamus.	Noi av evamno.	Nos eions ou j'eïons.
Hab ebatis.	Voi av evate.	Vos eiòs.
Hab ebant.	Eglino av evanno.	Is eiant (3).

(1) Italien ou roman, forme préexistente.

(2) L'italien est un contract du latin. Le patois surenchérit encore celui-ci.

(3) L'italien change les *b* en *v*; quant au roman, il est à remarquer que les imparfaits, tant au présent qu'au subjonctif, conservent leur forme préexistente (du celte probablement).

PARFAIT.

Hab ui.	Ebbi.	J' us.
Hab uisti.	Av esti.	T' ûs
Hab uit.	Ebbe.	Al ut.
Hab uìmus.	Av emmo.	Nos ùmes.
Hab uistis.	Av esti.	Vos ûtes.
Hab uerunt.	Av èbbero.	Is ûront (1).

FUTUR.

Hab ebo.	Avr ò.	J' araï.
Hab ebis.	Avr aì.	T' arais.
Hab ebit.	Avr à.	Al arà.
Hab ebimus.	Avr èmno.	Nos arons ou j'arons.
Hab ebitìs.	Avr ète.	Vos aris.
Hab ebunt.	Avr ànno.	Is arant (2).

IMPÉRATIF.

Habe.	Abbi.	Eï !
Habeto.	Abbia.	Qu'al eïe.
Habeamus	Abbiamo.	Eïons !
Habetote ou habete.	Abbiate.	Eïs !
Habant.	Abbianno.	Qu'is eïant (3).

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Habeam, as, at.	Che abbia.	Que j'eia.

CONDITIONNEL.

Haberem.	Avreï.	J'arïns.
Haberes.	Avresti.	T'ariòs.
Haberet.	Avrebbe.	Al arìt ou al arriet.
Haberemus	Avremno.	Nos arions.
Haberetis.	Avreste.	Vos ariòs.
Haberent.	Avrèbbero.	Is ariant (4).

(1) L'italien s'est formé du radical en changeant l'*a* et l'*u* en *e*; le roman, de même que le français, n'a retenu que le terminatif du mode.

(2) On remarquera que les trois dialectes, italien, roman et français, quoique divergents en apparence, ont ici la même forme ; l'italien en changeant le *b* en *v*, le français en changeant le *v* de l'italien en *u*, et le roman ou patois, plus abréviatif encore, en les supprimant l'un et l'autre.

(3) Le roman encore, conserve ici sa forme antérieure qui s'est transmise au français.

(4) Même remarque que plus haut.

PARFAIT et PLUS QUE PARFAIT.

Habuerim. Habuissem.	Che ebbi, Che avessi avuto.	Que j'eia, Que j'ussia avu; français, que j'eusse eu.

INFINITIF.

Hab ere. Habens. Habutus, a um.	Avere. Avente. Avuto a.	Avi. Aïant. Avu ou aü.

VERBES IRRÉGULIERS ET IMPERSONNELS.

CRAÏRE, croire, de la seconde conjugaison ; présent, *je creïo, te crets, a cret, nos creions, vo creïs* ou *vo craïde, i creïont*. Parfait, *je creïns, te creïs, a creït, no creïmmo, vo creïte, i creïront.*

ECOURRE, battre le blé. *J'écoïo, t'écous, al ecout, nos ecoions, vos ecoïs, is ecoïont.*

Id. pour *secourre*, secouer.

BAILLI, donner ; futur *je baillirai* ou *je borraï.*

BAÏRE, boire, je *bevvo, te bets* ; futur, *je beraï* ; impératif, *bets* !

PARAÏTRE ou *parutre, paraitre* ; présent, *je paraïsso* ou *je parusso.*

BRURE, gronder ; je *brüio* ; impératif, *bru!* au pluriel *bruï !*

ADDURE pour *adducere*, apporter. *J'adduio.*

QUAIRE, chercher ; ne se dit qu'à l'infinitif : *viens ou quaire*, viens le chercher. La même chose pour *coïti*, se hâter ; à l'impératif, *coïti te* !

SE FOLETÒ, s'amuser ; au parfait, *je no sons foleto.*

SE DESSIÒ, se désaltérer ; à l'impératif; *dessia-te.*

SIBLÒ. oublier ; BINÒ, biner ; ARPEÏ, herser ; POUÒ, tailler la vigne ; RUSTICÒ, PARVERÒ, rustiquer, polir (une muraille) ;

EGREÏ, aiguiser (une faux, une serpette, avec le grès) ne se disent également qu'à l'infinitif.

O MOILLE, O VA MOILLI, il pleut, il va pleuvoir; du latin *mollire*, qui ramollit (la terre).

O PICASSE, de l'italien *pichiare*, heurter, frapper; grosses gouttes de pluie (qui font du bruit en tombant).

O JÒLE, O VARGLIASSE, il gêle, il verglace; en italien, *giallo*, *giaccio*, gelée.

FROMOGÌ, nettoyer (une étable); au figuré, *se fromogi*, commettre une incongruité, vieux mot conservé de la langue celtique, dont nous trouvons le radical dans l'anglais, *broom*, balai, et le verbe *to move*, mouvoir, agiter, faire agir le balai, balayer. (Se rappeler ce que j'ai dit en commençant sur les changements de consonnes.) Nous retrouvons la même étymologie, plus accentuée encore, dans le mot français *fromage*, qui n'a d'analogue dans aucune autre langue ; et qui exprime l'action d'agiter du lait avec une sorte de petit balai pour en séparer la partie caséeuse; commme nous disons encore aujourd'hui de la *crême fouettée*.

PRÉPOSITIONS, CONJONCTIONS, ADVERBES.

Après avoir démontré la commune origine de nos verbes romans avec le latin et l'italien, je vais continuer cette analogie par les autres parties du discours, prépositions, conjonctions, adverbes. Comme elles ont cours à chaque instant pour exprimer la pensée, elles ont dû, moins qu'aucune autre, subir des altérations : aussi allons-nous les retrouver avec des marques non moins évidentes de cette communauté d'origine.

è, ET des Latins, prononcé comme les Italiens *e*, *los omos-è le fenne*.

O, *cela*; latin, HOC : HOC EST; *o v'est*, cela est; (le *v* est ici une addition euphonique).

ETOT, aussi; l'*item* ou le *quoque* des Latins (*le fleurs et le follie-z-etot ; flores, folii quoque*).

IQUIN, HIC, ceci. cela (*laissi me iquin*, laisse-moi cela).

IQUI, HIC, ici, là; *betta-z-ou iqui*, mets-le là.

D'INQUI, COM'IQUIN, HÌNC, de cette manière, comme cela.

CELIQUI, CELAÏQUI, *hic, hæc*, celui-ci, celle-là.

CHÒCUN, CHÒCUNA; *ciascuno, ciascuna*.

LO QUN, LA QUNA, lequel, laquelle. QUIS, QUÆ.

ADONC, AD HUNC (*momentum*), maintenant.

ONTE, D'ONTE, où, d'où; *onte allo-vo? d'onte veni-vo?* où allez-vous? d'où venez-vous? UNDÈ.

CÒR, du grec γαρ, car (*k* pour *g*, et *a* prononcé *o*).

DIJA, JAM (*djam*) déja.

BETOUT, peut-être, *betto*, mettez! (que celà soit).

INSIAN, *insieme*, ensemble.

CERTA, *certè*. certes!

BIEN QUÉ, AFÏN QUÉ; *benchè, affinehè*, bien que, afin que.

POU, PARUM (*paroum, paoùm, paou, pou*); *peu*.

MAI, du latin MAGIS (*a* prononce *ai, maigis*; puis, par abréviation, *mai*), davantage, plus.

PROT, latin PRÒ, assez.

BEIN, latin BENÈ, *j'ou ai bein dit;* mais je l'ai dit!

SÏN, latin SINE, sans.

SU, SUR, du latin SUPER, *su la branchi*.

SO, SUB (l'*o* pour l'*u*), *so la man*, sous la main.

QUÒSI, *quasi* (*a* prononcé *o*), presque.

QUANT, QUANTUM, *quant de vai?* combien de fois? — QUAND, QUANDÒ. (*quant à me, parce qu'o v'est de me*).

MOÏNS, MINUS, moins.

DEDIN, INTUS, dedans.

DEFOURS, FORAS, dehors.

OUTOR, A L'INTOR; *intorno*, autour, à l'entour.

OUTRO, ULTRA (*oultra*), en outre.

VAI, VERSUS, vers, *vai chi no, vai la maison*, chez nous, vers la maison.

CHI (*cy*, prononcé *tchi*) CY EL REY (vieux langage), chez le roi.

IN Ô, IN ÒMONT, EN HAUT, en amont, en montant; de *ovo*, hauteur, petite élévation; d'où *ovation*.

IN AVAR, ou IN DEVALLANT, en bas, en descendant (la vallée); *var* pour *val*, VALLIS, vallon, vallée.

GALLICISMES, IDIOTISMES

I diont, DICUNT, on dit.

In omo de craindre (*uomo da temere*), *in omo de pou* (*da pocco*).

BONNIGINTS! exclamation de pitié; alias, *beauseigne* (beau seigneur), bon Dieu!

Al a de quet, il a de quoi (se servir), il est riche.

Être sospect; italien *in sospizione*, être sur le point, ou dans le doute, de faire quelque chose,

Puia (*faire son*) *pumigiare*; latin, BLANDIRI, faire son câlin, se faire caresser.

Donnò lo dinadi (*donare il dinaro a Dio*), donner le denier à Dieu, arrher quelqu'un, conclure un marché.

Allò plan (*andare pian, piano*), aller tout doucement.

TRAÏNÒ L'ERSI, faire un travail pénible. *Qu'a trainò l'ersi din çu mondo, la trainara din l'autro*; celui qui a été malheureux dans ce monde le sera dans l'autre. Les paysans, qui ont hérité du vieux préjugé des anciens contre la stérilité, disent plaisamment que *los vieux garçons trainaront l'ersi din l'autro mondo, et que lé villé fillé seront darrì, que los côrgiront* (les presseront du fouet).

SE GARÒ DOU FARAMOLLAIRE, se dit en plaisantant au mari qui laisse sa femme seule au logis, exposée aux entreprises des coureurs d'aventures. (*Mollarino*, gagne-petit, aiguiseur qui court la campagne.)

FAIRE SON GROU, faire son homme d'importance; *à s'est fa grou*, il s'est enrichi. Les paysans ont le respect du Chinois pour ce qui fait du volume; ils disent d'une femme qui a pris de l'embonpoint: *l'a praï un quarti*; *v'est ina fenna pesanta.*

S'IN FAIRE PETÒ LA GUEULA, s'en faire gorge-joie; exercer sa langue aux dépens de quelqu'un.

SE FAIRE TOT PASSÒ PAR LE GOLEÏON, se dit d'un goinfre, qui mange son bien en faisant bonne chère.

SE FICHI INA TRIMPÒ, SE SAOULÒ, s'enivrer. — INA ROULÒ, INA SABOULÒ, SE PIGNÌ, s'arracher les cheveux, se rouler par terre; en italien *sabbiono*, le sable, se rouler sur le sable.

CODRE LO GUILLERI, courir la pretentaine (du celte *guill* ou *guillou*, le diable); aller à la diable.

ALLÒ A PICCOPET, aller à cloche-pied, *picchiare il piede*, frapper du pied en sautant.

ÊTRE *ou dari ranquet*, être au plus mal; *ranquet*, râle (de la mort), du latin RANCARE, râler.

RICH'IN GUEULA; J'ABONDA, un grand parleur, une bavarde.

A VOS OBÉI, A VOS COMMANDS, c'est moi; à vous servir; à vos ordres, votre serviteur; lorsqu'on demande à quelqu'un s'il est bien un tel, ou pour le saluer.

SO VOUTRON RESPECT; OU RESPECT QUE JE VO DEVO; SIN VOS OFFINSÒ, lorsqu'on fait usage d'une locution *Shoking* : *J'ons achitò, sin vos offinsò, una vachi, un cayon. J'ons menò, so voutron respect*, ou *parlant par respect, ina charetò de fian.*

Mon pouro pòre, devant Dieu seïe t'aï! ou *Dieu gli fassi gròci!* précaution oratoire, lorsqu'on parle d'un parent défunt.

IN HABILLÌ DE SOIES, un cochon.

LA CHOUCHIVILLI, le cauchemar; le diable sous les traits d'une vieille femme qui vous *chouche*, ou presse l'estomac.

AVI LA POLLA NAÏRI, sorcier qui a la poule noire; se dit

d'un homme qui s'est enrichi subitement, par des moyens présumés peu licites.

MAÏSON QU'A LO FOLLET, une maison hantée (par le diable), qui bouleverse tout au logis, frise la crinière des chevaux pendant la nuit et fait entendre un bruit diabolique.

MARIÒ LA MISÈRI AVOÏ LA FAN, se dit d'un mariage fait entre pauvres gens. Le Breton, plus expressif, dit:

Frites lave pauvrentez
Vor a billig a garantez.

littéralement : frire les poux de la pauvreté sur la poële de l'amour. Notre patois dit aussi :

Que se fa avoï los grous,
N'y amòsse que de pioux.

c'est-à-dire perd son temps et s'y ruine.

O ne fa pò l'oura, se dit du temps qu'on perd à babiller. *Oura*, de OPUS; pluriel OPOURA et OPÉRA, ouvrage.

PINDRE LA FARGINA ET LO BÒTON, être réduit à prendre la besace et le bâton (insignes du voyageur et du mendiant).

ZOU ! DECAMPA ! italien *su*, *su!* vite! allons ! et du grec *kampè*, jambe (en italien *gamba*, *g* pour *k*.) Joue des jambes ! décampe !

ALLÒ TOT DEBITORIBUS, aller tout de travers, du latin (*bassa*), *ibus* qui va, et *bistortus*, deux fois, ou tout tordu.

Mon intention n'est point assurément de donner un glossaire complet du dialecte roman-lyonnais; mais voulant principalement étudier ce sujet au point de vue étymologique, et afin de mieux mettre le lecteur en mesure d'élucider par lui-même la question, je vais tout simplement grouper ici par familles les noms les plus usités dans le langage ordinaire de la vie, comme étant ceux qui ont dû le moins s'écarter de leur primitive acception. Un petit nombre d'entre eux a conservé la physionomie celte ; d'autres, moins nombreux encore, sont évidemment de forma-

tion allemande ; l'immense majorité , toutefois, on pourra s'en convaincre , est restée presque entièrement italienne ou latine.

MOTS SE RAPPORTANT A L'HABITATION, AU MOBILIER, AUX VÊTEMENTS OU A L'ALIMENTATION.

Villa, villajo ; borg, borgia ; borgada, borgata ; allemand, celte, burg. L'italien prend le mot *villa* pour maison des champs , le roman et le français pour une agrégation de maisons, la ville par excellence.

Maison, du celte *maz* (*a* prononcé *ê* ou *aï*, *mez* ou *mais*, *maison* ; diminutif *maisonnette*, radical primitif conservé dans le mot français *mazure* (1).

Cassina; italien, *casa, casaccia*, cassine, vilaine maison, réduit.

Lógi, *loggia*, comme dans le mot français logis, logette, logement.

Cabana, italien *cappana*, français cabane (*b* pour *p*).

Demora, *demoranci* ; italien *demora*, demeure.

Chambra, *camera, cambera*, la chambre.

Lo liet, *letto* ; la cuchi, *cussia*, lit, couche, couchette.

Linçu, *linzuolo*, drap de lit.

(1) On appelle encore, *mai*, *maïri*, mas ou mât, un arbre de haute futaie. Les maisons dans la Gaule et la Germanie étaient primitivement construites en grosses poutres à peine équarries , comme on en rencontre encore dans les forêts de la Lithuanie et dans quelques contrées du nord de l'Europe.

Les villes elles-mêmes étaient en grande partie composées de maisons en bois. Constantinople, ville én quelque sorte moderne entée sur une ville antique, est encore aujourd'hui une ville faite de jardins et de petites maisons de bois, disséminées sans alignements, et dont de fréquents incendies détruisent des quartiers entiers. C'est ce qui explique ce que dit Sénèque de l'incendie qui détruisit Lyon en une nuit. « Que l'on chercherait vainement aujourd'hui dans les cendres une ville qui hier encore était l'ornement des Gaules. »

Cuerta ; en italien *cuerta*, la couverture du lit.

Lo curipì, la coutrì, couvre-pieds, lit de plume, édredon.

La cor, *corte*, la cour.

Lo poï, *pozzo*; le puits ; lo saï, *secchia*, le seau ; la sillia, *siglia*, une seille, vase de bois à contenir de l'eau.

Berta, et son diminutif *barton*; cruchi, tupin, pot, cruche, marmite.

Bichon, *bicchière*, petit pot à bec. Brosson, biberon.

Paretta ou peretta, chaudron; d'où le mot pererou, chaudronnier.

Cassi, casserola ; italien *casserola*, la poële, la casserole.

Lieta, *licetta*, la cassette.

L'orchi ; latin arca, l'arche, sorte de grand coffre.

Credensa, *credenza*, le dressoir aux assiettes.

Pòtìri, *pasteria*, le pétrin.

Lo ramadì, *il ramadi*, la racloire.

Coïvo, coïvetta, balai, balayette ; de *covo*, *covalo*, chaume ; espèce de folle avoine dont on fait des balais.

Equevillie, *scovigle* ; en latin, esquiliæ, débris, balayures.

Botta, encrier; corruption de *potet* ou petit pot (le *b* remplaçant le *p*.)

Incro, *inchiostro*, l'encre.

Pogni, *pugnia*, sorte de petits pains.

Toffeia, tôt-fait, sorte de mets.

Lo for, lo forni ; latin, fornix, le four et ses dépendances.

Lo fue, *fuocco*, le feu ; la fuma, *fumo*, la fumée.

Pan, panis, *pane*, le pain. Torta ; italien *torta*, pâtisserie.

Paniri, *panaria*, hûche ou corbeille à mettre le pain.

Pani, *panière*, panier.

Ina michi, diminutif *michon*, *miccione*, sorte de pain.

Ròdici, une brioche ; de l'italien *radice* (fait en forme de) rave.

Matafan ; *matta*, qui mate, *qui abat* ; et *fame* la faim.

Omeletta, *uovi mescolati*, œufs mêlés ; œufs battus.

Poppa, *poppa*, bouillie.

Soppa, *suppa*, soupe, et sopiri, la soupière.

Buro, *butiro*, beurre ; bureïa, beurrée, lait de beurre.

Laitia, petit lait.

Sira ; de l'italien *siro*, *sero* ; petit lait, espèce de fromage.

Font, gotta, sorsa, sorjon ; italien, *fonte*, *gotta*, *sorsa*, *sorgente*, une source.

Risa, rigola ; italien, *ricisa*, *rigola*, canal, ruisseau.

Serva, *serbatoïo*, boutasse, prise d'eau.

Paichuri, *pescheria*, pêcherie, vivier.

Gor, gour ; du latin, *gurges*, gouffre, tourbillon (d'une rivière.)

Tòbla, latin tabula ; italien *tavola*, table.

La tiretta, lo tiraï, *tiratojo*, le tiroir.

Lo manti, de l'italien *mantellino*, voile, qui cache (la table), la nappe.

Gobbô, *gobeletto* ; tòssa, *tassa* ; icuella, *scodella* (d'où godet) ; assìta ; plat, *piatto*, verre, tasse, écuelle, assiette, plat.

Queliri ; du latin cochlear (*ea* prononcé *i*, *à* l'anglaise), *quochlir*, *quelir*, une cuillière.

Forchetta ; italien *forchetta*, fourchette.

Cotiau, *coltello*, couteau.

Cabelot, *sgabelotto*, un tabouret.

Martio, *martellino* ; vieux mot gaulois : *avec martias de fer Jhesum enclavèrent* (manuscrit de la Passion, Xe siècle.)

Palla, paletta ; en latin *palla*, une pelle.

Chòr, charetta, *carro*, *caretta*, un char, une charette.

Aròro, la charrue ; du latin *arare*, labourer.

Baretta (de l'italien *barrelar*, remuer la terre) ; une brouette.

PAILLAT, PAILLASSI, PAILLASSON, *paglio*, natte ou corbeille de paille.

VAÏSSIO, *vascello* (*a* prononcé *ai*), un tonneau.

BOTTA, *botto*, grand tonneau ; d'où l'on a fait le diminutif BOTILLI, petit tonnelet de bois propre à mettre le vin, et par extension un vase en verre destiné au même usage (1).

ACHI, ACHON, une hache, en latin *ascia* (*sc* prononcé *ch*). *Sub ascia ;* en patois ce mot ne s'aspire pas ; on dit, *in'achi, in'achon.*

UN GOÏ, INA GOÏ, couperet recourbé pour couper le bois ; d'où GOYETTA, *petite goï*, serpette à tailler la vigne.

PARTERET ; du latin *partiri*, diviser, un couperet de boucher.

DAILLI, DAILLURI ; du celte *doil* ou *dail*, couper; une faux, une doloire à couper la pressée.

ÉTAILLANTS, *tagliare*, couper ; CIZIAUX, *cezaïo*, des ciseaux. FÔRCE, *forbice*, en latin FORCEPS, grosses cisailles.

DU VÊTEMENT.

CHAMISI, *camisia* ; CALEÇONS, *calzoni*.

CHOUSSÈ, culottes, (haut de) chausses; (vieux).

VESTA, ROBA, LO VÊTIMENT ; italien, *sic*, l'habit.

LOS SOLÒRS, souliers ; du celte *sol* (qui foule) le sol.

GALOCHI, souliers à semelle de bois ; celte, *galochems*.

GAMACHE, espèce de grande guêtre ; de l'allemand *gamaschen*.

ESCARPINS, *scarpini*, souliers légers.

ANILLE ; du latin *anus*, vieille femme ; béquilles à l'usage des vieillards, SENILIA.

COTTA, diminutif COTILLON, italien *cotta*, vêtement de femme.

(1) On donne encore ce nom de BOTTA à des outres en cuir ou à des tonnelets allongés, dont se servent les muletiers pour transporter le vin à travers les montagnes.

Coïffi, latin cucuffa, ou *kufà*, grec-latin ; coiffe.

Caban, *gabbano*, espèce de pardessus.

Cornetta, cornette (la corne), coiffure des Normandes.

Besaci, *bisaccia* ; fargina; latin *sarcina*, besace.

Panna, italien *panno*, espèce de draperie grossière ; d'où on a fait, pannò, essuyer ; pannaman, essuie-main, et pannoussi, torchon.

Cimoussa, *cimosa*, lisière.

Fì, *filo*, du fil ; in'ugli, uglion, *uglia*, *aguglia*, dard, aiguillon, aiguille.

Un diò, *dado*, un dé à coudre.

Collina, colinetta, *colonetta*, quenouille.

Chanevo, *cannabe*, chanvre. Rita, italien, *ritta*, chanvre peigné ; étoppa, *stoppa*, étoupe ; matta, *matazza*, un écheveau.

Tillì, *teiller* le chanvre ; d'où on a fait tilliou, Tilliousa ; viande filandreuse, dure, coriace.

ANIMAUX DOMESTIQUES.

OISEAUX ET INSECTES.

Un bou, *bue* ; un viau, *vitello* ; bodon, *bodone*.

Ina vachi, *vacca* ; brava, génisse, ; italien, *brava*, jolie, gentille.

Feïa ; de l'italien *feace*, *ferace*, fertile ; une brebis.

Mouton, *montone*, un mouton.

Agnìo, niella, *agnello*, *agnella*, agneau, agnelle, jeune brebis.

Chura, cabri, *capra*, *capriolo*, chèvre, chevreau ; d'où cabrioler, faire la cabriole.

Gora, vieille vache ; du celte *gawr*, chèvre (qui a la viande teilleuse, dure, comme celle de la chèvre). Gorati, mauvais boucher.

Polla, polailli, *polaglia*, une poule.

UET, IN UET, *de zuets* ; du pluriel celte *ue* ; un œuf, des œufs.

UN PILLOT, *pulcino*, un poussin.

LO COUASSON, (*couò*, couvé), qui a été couvé le dernier.

LO NIAU, crâse de *nidasius*, l'œuf qu'on laisse dans le nid.

GENELLI ou JALLONI, lieu ou l'on ferme les poules; du latin GEHENNA, GEHENELLA, cage, prison.

JABIOLA, *giacchiò*, *giachiolo*, espèce de filet; panier sous lequel on abrite les poussins.

CLOSSI, une poule qui mène les poussins ; onomatopée du cri bien connu, *clò! clò!*

ISIÔ ou UZIÔ, *ucello*, oiseau; du celte *uz*, *uzio*, haut (qui vole haut.)

CHADRILLON (pour *chardrillon*), chardonneret; qui mange la graine du chardon.

QUINSON, pinson, celte *quin*, son ; qui chante agréablement ; d'où QUINCHIA, cri d'oiseau.

PAVON, *pavone*, paon.

TAISSON, *tasso*, blaireau (*a* prononcer *ai*).

TAVON, taon; du latin TABANUS (*v* pour *b*.)

AVIGLI, latin, *apis* ; italien, *ape*, abeille (*v* euphonique.)

BARDOÏRI, hanneton ; *bardo* (qui a l'abdomen terminé en forme de) dard.

BARDANA, punaise ; même étymologie, *bardo* (qui perce de son) dard.

BARDANA, espèce de plante; ainsi nommée, parce qu'elle était réputée avoir la propriété de chasser les punaises.

ARBRES ET PLANTES ALIMENTAIRES

OBRO, *albero*, ARBOR, arbre.

PLANTA, latin *planta*, une plante.

SAUZO, SAULÒ, *salicetto*, *salsaio*, un saule, une sauzaie, ou saulée.

IRE, *edera*, lierre.

Pivo, pepli, *popolo*; celte *pibl*, *pivl*, peuplier.

Noï, ina noï, de noïs ; *noce*, un noyer, des noix.

Mòron, marron, espèce de châtaigne; *mò rond*, mal rond; le marron est plissé et plus irrégulier de forme que la châtaigne.

Pillion ou peillon, enveloppe épineuse de la châtaigne; du celte *pil*, *pilion* (*i* prononcé, *ai*) d'où paille, chaume; velu, épineux.

Angrioulo, le houx, *agriuolo*.

Neppi, de nèpie ; nèflier, nèfles, *nespole*.

Perseï, persi; *persico*, un pêcher, une pêche.

De bronde, feuillage; latin frondosus (*b* pour *f*.)

Fresillia, fressus, *fresso*, brisé; fagot de menu bois.

Riorta, *ristorta*, branche tordue dont on lie les fagots.

Blò, du blé: en breton *bled*.

Trioulo, pour *tri* ou *trai alò*, ailé, *trifoglio*, trèfle, triolet.

Vadru, vadrua ; du celte *drut*, qui pousse vite.

Salita, du latin oxalis, oxalita, oseille.

Porchailli, *porcellina*, pourpier, herbe aux pourceaux, porchet, terme de charcuterie.

Sarmilli, *sarta* et *migliata*, herbe à feuille menue, découpée; cerfeuil.

Pirasaï, persil, *pira*, cassolette, poële, et *sai*, *sò*, *sado* (c'est l'*é* de persil prononcé *aï*), assaisonnement.

Baraban, pour *barbaban* (*barbam habens*), herbe velue, chicorée.

Marva ; malva, mauve; melissa, mentha, angelica, tous noms latins conservés.

Salada, *insalatta*, salade.

Siglia, secale ; ital. *ségale*, du seigle,

Ullo, *oglio*, huile. Lo sò, sal, sel; salinon, salinum, salière.

Reparai, (de) des blettes; *riparo*, remède : herbe à préparer des bouillons et remèdes.

Epinords, spinacia.

Union, latin *unio*, oignon.

Pelossa, pelossi, du celte *poloss*, prunelle, prunellier.

Amandoli, amande, *amandorle*, amandier, amandes.

Peri, peru, italien *péro*, un poirier, une poire.

Pommi, pomma, pomum, pommier, une pomme.

Cachon, noyau, qui est *caché* (dans le fruit.)

Varsi, varchire, *verchière*, verger.

Varnojo, hivernojo, *inverno*, vernalis, qui est tourné au nord, tardif; et son contraire marojo, printanier; fruit précoce.

Verno, aulne; même étymologie, arbre qui aime une exposition froide et humide.

DU CORPS HUMAIN.

L'omo, *uomo*; la fenna, (*femina*, la femelle.)

Los efants, *infantes*; la filli, *filia*; lo garçon, celte *gas* ou *gars*, jeune homme.

L'unclio, *avunculus*, (*avunclo*, *unclio*,)

Cusin, *cuggino*; neveu, latin *nepos*, nepveu, puis neveu.

Nìci, *nipote*, *nipotice*, nièce.

Pòre, mòre, fròre, *padre*, *madre*, *fradre*.

Suer, ou seur, *soror* (prononcez *eu*, comme dans œufs), *soror*.

Magnau, magnard, *magnus*, le grand, l'aîné, le (futur) chef de la famille.

Lo côrps, *corpus*; la têta, *testa*; lo front, *fronte*; le jofle (pour *goffle*), les joues ; de l'italien *goffiato*, gonflé ; conservé dans le mot français *joufflu*.

Ganachi, *ganascia*, la mâchoire; est restée au figuré, *une ganache*.

Le dints, *dente*, les dents; le laure, *labbra*, les lèvres; la bochi; *bocca*, la bouche.

la borra (italien *sic*), le poil, et, par extension, les cheveux ; on dit au figuré *un borru*, *hirsutus*, hérissé, sournois, mécontent.

Lo FLAT, *flatus*, l'haleine.

LA LINGUA, latin *lingua*, langue ; LA GUEULA, *gola* ; LO GO-LEION, l'arrière-bouche ; LO GOSI, LA FONTANA, l'estomac ; de *fonte*, source (de la vie) : *que ne vit ne vaut*, est un proverbe, pour exprimer que celui qui ne mange pas, ne peut travailler et perd de sa valeur.

L'ESTOMAT (1), par complément, la poitrine ; on dit en faisant résonner fortement sa poitrine, qu'on a *un bon estomat*.

LA CORÒ, LO CUEUR, *cor* ; LO MOU, LO PORMON, *polmone*, le cœur, les poumons ; *lo mou et la corò*, termes de boucherie, les poumons et le cœur ; (MOU, *mollis*, de la consistance molle du poumon) : *a n'a pò la corò sana, al a lo pormon, ou lo fejo, attaquò*, se dit d'un homme qu'on suppose être poitrinaire ; (FEJÒ, *fegato*, le foie,)

LE BOILLE (2), du celte *boellers*, boyaux ; BODIN, boudin, *budello*, boyau.

LE TRIPE, italien *trippa*, le ventre, les intestins.

LA GONFLA, la vessie (de ce qu'on la gonfle pour la faire sécher.)

L'AMBOUNI, *umbilicus*, l'ombilic, le nombril.

FESSÈ, siége, italien *fesso*, fente ; d'où le mot *fessella*, le petit vase fendu ou percé, qui sert à couler les fromages.

LA COÏSSI, *coscia*, la cuisse ; LO JANON, *ginocchio*, le genou.

LA JAMBA OU CHAMBA, *gamba* (*chamb* en celte), la jambe ; italien *gambetto*, croc en jambe ; d'où gambit, terme du jeu des échecs.

LO BOTTET, le mollet ; d'où le mot *botta*, botte (qui couvre le bottet).

(1) Les Latins donnaient le nom de *stomachus* à ce que nous nommons *gosier*, et les médecins, *le pharinx*.

(2) Le patois, qui n'a pas la susceptibilité des précieuses, appelle tout crûment une fille, *ina boilli*, (*vaginata*), et un garçon, *un borsat* ; c'est le correspondant du mot français *couillard*.

Lo co-dou-pi, lo non d'ou cor, le cou-de-pied, le nœud du cou. Los artaïs, *artus, artiles*, petits membres, les orteils.

Los ous, *ossa*, les os; la miôlla, *medola*, la moëlle.

La porpa, *porpora*, la chair, les muscles (de leur couleur purpurine.)

L'epalla, *spalla*, l'épaule; la paletta, l'omoplate; (les enfants s'en servent en guise de pelle, *paletta*).

La cliavetta, *chiavetta*, la clavicule (*cliò*, clé; *cliavetta*, petite clé); faite en forme de clé antique.

Lo bras, *bracchium*; la man, *manus*; los daïs, *digitus* (*i* en *ai*.)

Le z'orpe, los arpions; au figuré les mains; harpa, *arpeggio*, les griffes; d'où *harpies*, chez les Latins.

ADJECTIFS QUALIFICATIFS.

Biau, *bello*; laido (italien *sic*), beau, laid.

Vilain, (*villano*, villageois,) laid, grossier.

Jôli, du celte, *jouli*, beau, agréable.

Contrafat, *contrafatto*, mal bâti.

Vigoret, *invigoritto*, qui est vif, entreprenant; son contraire mou, molassi, molasson, incoti, qui ne s'émeut pas facilement (*se coïti*, mener la presse).

Adret, *adresto*, adroit (qui se sert de la main droite), et son contraire gaucho, maladret, intrepraï, gauche, gaucher, maladroit.

Sitiou, *scitiens*, savant, habile. Ennocint, *non nocens*, le contraire de *sitiou*; *que n'est pò fin.*

Essorgli, *essorgliato*, écervelé, étourdi.

Pitiou, *pietoso*, qui s'appitoie, miséricordieux

Serviòblo, officiou, *officioso*, qui aime à rendre service.

Armounì, aumônier; qui fait l'aumône, *la lemosina.*

Vergogniou, honteux; *vergognoso. Qu'est sin vergogna*, qui n'a point de honte, un effronté.

Balord, balordion, *balordo*, nigaud.

Pòtro, paitrò, pâtre, épais, grossier, un rustre.

Mandrin, *mandriano*, mandrin, pillard, maraudeur.

Barboillon, barbelou, bavord, *barboglione*, bredouillon.

Estropiò, *stropiato*: mòfat, *misfatto*. On dit *estropio de sarvella*, ou *tavelò*, étourdi (d'un coup de tavelle, gros bâton qui sert à biller les voitures.)

Richo, *ricco*; pouro, *povero, pouero*, riche et pauvre.

Pingro, *avoro*; et son contraire *prodigo* (italien *sic*.)

Prin, mïncio, mince, fin : *varsò prin, allò plan*, dit-on à quelqu'un qui vous verse à boire trop vite.

Attoféï, étoffé, gros, gras, épais. Cóflo, enflé; *goffiato*, gonflé.

Dissipò, *dissipato*, étourdi, dissipateur.

Sajo, *savio*, sage, rangé.

San, *sano*, sain. Sant, *santo*, saint.

Agï, *agiato*, âgé.

Attifò, *attifatto*, paré. Fantòsco, *fantastico*, fantasque.

Volontou, *volonteroso*, volontaire, capricieux.

Russo, rustico; italien *rustico*, grossier, bourru, brutal.

Malandrou, pouillou, ròchou, rognou (*malandreria*; *rischia, rogna*,) râcheux, teigneux, un homme malpropre, et, au figuré un pauvre homme.

Corrì, corrìri, *corrière*: gorça, garçonniri, coureur, coureuse.

Garagôla, une souillon, femme mal vêtue,; de *gawr*, chèvre, et koula, vêtement étroit, sorte de paletot en peau de chèvre; en latin *caracalla*, sobriquet donné à l'empereur de ce nom, d'une saie gauloise ou pardessus en peau de mouton ou de bique, qu'il avait adoptée ou voulu faire adopter à ses troupes.

Marlan, *merlano*, qui a des merlettes (pour enseigne), barbier.

Batelou, pour *bagatelou*, *bagatelière*, bateleur, charlatan, comédien, diseur de bagatelles.

Coussio ou cossio, percepteur ; *coscito*, qui pousse, qui presse ; cogo, cogis, *cocitum*.

Censi, *censitore*, recenseur, contrôleur, contrarollou.

Messajo, *messagiere*, porteur de message, commissionnaire, domestique.

Paour, *payen*, mécréant; *pò aour*, (*aour* pour adorer ;) *j'aour Diex*, j'adore Dieu (manuscrit du X[e] siècle).

Intichì, intaïtò, *inteschiato*, obstiné, attaché à une idée ; *sathanas entichad David* (ibidem.)

DU TEMPS.

Ore ou vore, inqueu, *in quest'ora* ou *momento*, maintenant, aujourd'hui. Hier, *ieri*. Deman, *dimani*. La vigli, vi-glia, la veille.

Lo jor, *giorno*. La net, *notte*.

Diliun, dimòr, dimècro, dijou, divendro, dissando; c'est le rebours de l'italien *lunedi*, *martedi*, etc., ou, comme on dit par abréviation, lo liun, lo mòr, lo mècro..... Dimingi, le jour de manger, de festiner, *faire ina fêta*. En campagne, fêtes, dimanches, baptêmes, enterrements, tout se termine par des victuailles. Et cela n'est pas d'aujourd'hui; Virgile n'a-t-il pas dit en parlant de l'homme des champs :

Ipse dies agitat festos, fususque per herbam,
Ignis ubi in medio et socii patera coronant,
Te libans Lenœe vocat... (1) Géorg. ii.

La prima, l'auba, *alba*, l'aurore ; d'où *donner l'aubade*, éveiller au son du tambour, la diane.

Miaijor, *dimidia* (a, ai), (*del djiorno*).

(1) Il (le laboureur) passe ses jours de fête étendu sur l'herbe autour d'un grand feu, invoquant Bacchus et faisant circuler la coupe de main en main.

Lo SAÏ, *sero, siro* (i aï); le soir. LA NET, LA MIAÏNET, la nuit, minuit.

PRANIRI, la méridienne *(post)*, *prandium, ire* (*dormitum*).

LE NIOLE, LA NIBLA, *le nibbe, nivoletta, nubes*, brouillards, nuages.

Lo TONNURRO, O TONNE, *tuono*, le tonnerre. TEMPÊTA, *borròsca, tempesta, burrasca,* un orage. ORAJO, ORA, *aura*, le vent.

Lo CHAUD, *caldo*; LO FRAIS, *fresco*; LA FRET, *freddo*; LA JALLÒ *giallo*; lo vìnt, *ventum*; LA PLOÏVI, pluvia.

LA BRUINA, *pruina* (*b* pour *p*), le brouillard.

Le triage que je viens de faire parmi les noms les plus usuels, joint à la syntaxe des verbes, indique surabondamment, ce me semble, l'origine latine du dialecte vulgaire en usage dans notre province lyonnaise. En effet, pour qui le parle avec l'accent ou la prosodie qu'il a retenu du latin ou de l'italien, il offre avec celui-ci des analogies telles, qu'il est arrivé plus d'une fois que des jeunes personnes de nos contrées, menées comme domestiques en Italie, parvenaient à se faire comprendre des *contadine* du marché en parlant, chacune de son côté, leur dialecte. Cette remarque, qui m'a été confirmée par plusieurs personnes de ma connaissance, acquiert un nouveau poids de ce que rapporte un personnage dont le caractère ne permet pas de suspecter la sincérité, l'abbé Guillon de Mauléon, auteur d'une notice sur l'affinité du langage, des coutumes et des mœurs des Lyonnais et des Milanais : « A mesure, dit-il, que j'avançais dans la campagne milanaise, je me sentais ému à l'accent des Cantilènes et aux expressions des campagnards, tant il me semblait entendre et l'accent et les expressions du bon peuple lyonnais. Oui, c'était bien là ce langage franc et naïvement incorrect etc... » (*Archives du Rhône*, T. VIII, p. 277.)

ORIGINES CELTES.

Quelque pression qu'exerce le peuple dominateur sur le peuple conquis, il ne peut faire, toutefois, qu'un grand nombre de mots de la langue primitivement parlée par ce dernier ne continue de subsister dans l'application vulgaire. Ces noms, qu'on ne peut difficilement changer, nous les retrouverons dans les appellations propres à désigner les instruments de travaux, usages et animaux domestiques, les productions de la terre, les noms d'hommes et de lieux, qui tous, ou presque tous, se sont transmis jusqu'à nous sans autre altération qu'un changement dans le mode de les prononcer, et d'autres fois une sorte de crâse ou de concentration, qui tend à simplifier la syntaxe : comme si les serfs de la glèbe, GENTES *rusticœ*, gent peu parolière, tinssent à faire économie de temps et de paroles (1).

Ces mots, nous allons le voir, appartiennent en grande partie à la langue celtique, gaélique ou wallone. Nous en trouverons le radical dans une foule de noms parmi lesquels je me bornerai à citer, pour exemple, les suivants:

AÏDI, *aida*, de *ais*, support, bâton (qui s'aide du), mot conservé dans le français, *ais*, un ais.

AÏSI, qui est à son aise; du celte, *eaz*; *a* prononcé *ê*, *ai*.

BLÒ ; celte, *bled*, le blé.

BREIN (de), du son ; du celte, *bren*, tamis (à passer la farine); d'où le mot patois *brenada*, épithème fréquemment

(1) Qui reconnaitrait, par exemple, *avus* dans le mot moderne *chef*? et pourtant c'est le même mot : *a* prononcé *é*, *òv* (*f* pour *v*), a fait *éf*, *tchèf*, et *chef*. *Ève* a la même étymologie *èva*, pour *ava*, grand-mère (du genre humain). Il en est de même du mot *roi*, *rex* des Latins, *rix* ou *ritz* des Gaulois; qu'ils prononçaient en *i* dur, comme les Anglais, *raix*; d'où le patois *raï* ou *roï* — la *raïna*, *regina*.

mis en usage, fait avec de la farine frite dans de la graisse.

Botta, du breton *botl*, un javelle.

Bougì, remuer ; du celte, *boulg*, mouvement,

Bòt, un bât, celte *batt*, d'où *bâter*, *embâter* (et non pas *embêter*) quelqu'un.

Brayes, braies ou braguettes, d'où les Latins avaient tiré le mot *Gallia braccata* ; pour la distinguer de celle qui était, à leur imitation, gallia togata; et de la *Gallia comata*, qui comprenait plus spécialement la partie conquise par les Francs et leurs rois chevelus.

Grègues, du breton *greag*, *a* prononcé *ê*, à la gaélique, culottes ; encore aujourd'hui en usage en Bretagne ; naguère chez nous ; *tiri te grègues*; 'allons zoù, décampa.

Ocque, du breton *uosc*, espèce de grandes guêtres, ou *bas de chausses* ; par opposition au premier vêtement, qu'on appelait haut-de-chausses.

Garaudes, grosses guêtres de peau de chèvre; du celte, *gora* ou *gawr*, chèvre; en breton *gwett*, d'où le mot français guêtres.

Jardïn, celte *gart*, d'où le mot anglais *garden*.

Cabochi, pour tête; *ina bona cabochi*; en breton *cab*, tête; d'où caban, manteau de marin, de voiturier, pourvu d'un capuchon. *Cabuchi*, se dit d'un chou, d'une salade ; du celte *cab*, tête (former sa).

Claquò, fouetter (avec la main), du breton *strakgla*, faire claquer.

Coffro, breton *cofra*, coffre, espèce de malle.

Côrda ; celte, *cord*, une corde.

Cossi, celte *koss*, cosse de pois.

Dailli, daillure, en breton *doïl*, couper (d'où dolmen, *dol*, et *minn*, pierre ; pierre du sacrifice) une faux, une doloire.

Ecliair ; celte *skloar*, briller, éclairer.

Intannò, entamer ; breton *tamnia*, couper.

De z'écope ; breton *skope*, copeaux.

Ecoure, in'écossou, breton *skourge*, battre (le blé), fléau; d'où *corji, ina corjia,* breton *skorgia*, badine, battre avec une houssine.

Fagot, breton *fagod*.

Ferma, en breton *ferm*, une ferme.

Forêt, breton *foret*, un bois.

Lìquet, loquet; breton, *lock, locket*, serrure, fermeture. (Un paysan riche dit de sa fille que ce n'est pas le premier venu qui pourra venir liquetò à sa porte, faire résonner discrètement le loquet pour demander à être reçu, ou se présenter pour l'épouser.)

Gallò (se), du celte *galleno*, se promener, s'ébaudir, s'amuser. Chevrier prétend que ce mot est la vraie étymologie du nom des *Gaulois*, en raison de leur humeur gaie, inconstante, et de leur goût pour les voyages.

Gòs, gas, garçon, en breton *gaves* (vir, masculus), d'où le mot *gal, gaël, galli*; *id est, quasi viri*, les hommes forts, les guerriers.

Manicle, espèces de manchettes; en celte *manick*.

Mantio, manter, manti; celte *mantl*, un manteau, une nappe.

Mina (*avi bonna* ou *mauvaisi*), du celte *minn*, visage.

Moraille, instrument de travail pour le cheval, celte *morall*.

Paquet, celte *pak*, bagage, ballot; d'où le mot anglais *paket-boat*.

Planchi, celte *plankh*; une planche, un plancher,

Un pot, en breton *pod*.

Brusquo, brusquò; breton, *brusk*; brutal, brusquer.

Bussò, *butò*, celte, *pouta*; en français pousser.

Pressa (menò-la), celte *press*, aller en hâte.

Quittò, laisser; celte, *kuit*.

Rancuna; celte *rancunn* : *sin rancuna*! sans rancune, en se quittant, après une dispute.

RIBOTÒ; en celte *riobott*, festiner; *faire la ribotta*, s'enivrer.

BRISÌ, BRÏQUÒ; celte *brikau*, briser, mettre en pièces; d'où BRIQUA, brique, moellon dont on fait les maisons.

CHAPOTÒ (se), celte *chabons*, débats, se frapper.

RINCÌ, breton *rinsa*, nettoyer.

RÒGNI, *rougn*, malandre; *rognou*, malpropre.

Roulò, breton, *roula*; se roulò, *se barroulò*, se prendre au collet et se traîner par terre.

ROSSI, mauvais cheval; et au figuré un homme de rien, du breton *roucé*, cheval.

RÙCHI, une ruche; du celte *rusken*, écorce, tronc d'arbre.

SOPPA, soupe; en celte *souba* (*p* pour *b*).

TRACASSÍ, en breton *tragaz*, contrarier (un des mille exemples du *g* confondu avec le *k*).

TRAVAR, travail, celte *tréabar* (*v* pour *b*).

TRÌPE, boyaux, *stripen*; d'où tripier, vieux mot resté en français.

TROCCÒ, faire un troc, échanger; en breton *trok*.

TROÏ, pressoir; de *tro*, tourner; d'où *troilli*, pressurer.

TRAÌTRO, TRAITRISÌ; breton *traytourez*, traître, traîtrise, perfidie.

VERNO, espèce d'arbre, l'aune; en breton, *gwern*.

VOUTA, une voûte; en breton, *voout*.

L'idiotisme *doux-vingts*, *six-vingts*, pour dire quarante, cent vingt, est breton; de même que nos mots beau-père, belle-mère; *biau-pòre*, *bella-mòre*.

LE-Z-ARMIRI, ermières, bord d'un taillis, d'un bois; du breton, *armilli*, d'où harmille, charmille, bois de futaie; et les noms de maître ou de hameau, Charmy, Charmion, Charmet; Ducharme (de la charmille).

SAÏTI, faucher; du breton *sêt*, chemin, faire un chemin (en fauchant) dans les prés.

SARRÒ, enfermer; celte *sarra*, d'où SARRAILLI, serrure.

Sabatò, faire du bruit; celte *savat*, d'où *savati*, et les noms français savetier, Sabatier, qui fait du bruit (en battant la semelle).

Ròbòtò, déranger, fureter, du celte *robbot*, follet, qui met tout sens dessus dessous.

Ròbòchì, ròbòchou, même étymologie, qui revient toujours à ses contes.

Gaussò, se moquer; celte *gaudissa*, mensongé, raillerie.

Gôpa, celte *gopotzu*, fille de mœurs légères.

Gouina, même acception du breton *gwen* blanc (qui a le pied blanc); qui court au pied levé.

Saoul, *sawl*, un homme ivre.

Maï (un mois), breton *miz* (*i* prononcé *aï*).

Benna, bennot, breton *benn*, vase de bois à mettre la vendange. On sait que les Gaulois passent pour être inventeurs des tonneaux et autres vaisseaux en bois, composés de duelles assemblées. Duelle, du celte *doil*, couper, bois découpé.

Lanterna, celte *lanthorn*, un fallot, une lanterne.

Nônô (faire son), se dit d'un enfant qui dort dans son berceau; du celte *nô*, se couvrir, se cacher (dans son nid).

A quòre (être), lo quòre, en celte *quare*, l'angle ou le bout d'un champ, *quasi quadratus;* d'où le mot anglais aujourd'hui francisé, *square*.

Rasò, celte *rasa*, raser, peler *;* d'où razions, pelures de raves.

Gènne, marc de raisin; du celte *genni*, pressé, foulé.

Avoì, locution celte, *avec*.

Tretou, celte *trestot* (*tutti quanti*), tous, tant que vous êtes.

Dia! exclamation; celte *dià*! dia pò! *fa pò*! non pas.

Pochor, buveur, ivrogne; en celte *poch*, petite bière, cidre (buveur de).

Le quetiè, pour dire les poules ; en breton *kettl*, grandes jambes grêles.

Bique, chèvre ; en breton *bik* ; grec *biki*.

Blauda, sorte de pardessus, blouse; celte *blod*.

S'incarfornò, se recoquiller, se replier sur soi-même, pour se réchauffer ; du celte *caffurni*, couvre-feu.

Cabossi, celte *cabocéin*, bossué.

Caïon, cochon ; celte *cagnone*, *cagnette*, chien (qui suit comme un) ; quinò, cri du cochon ; celte *swin*, petit cochon.

Dru, drugi, sauter, remuer; celte *dru*, vif, gai, réjoui.

Mòchi, amachi, celte *macha*, brisé, foulé, écrasé.

Gônò, mò gôno, celte *goun*, vêtement de peau, sorte de pardessus.

RECHERCHES ÉTYMOLOGIQUES SUR QUELQUES NOMS D'HOMMES ET DE LIEUX.

Cri, du celte *creiss*; ou du latin, *criterium*, sommet, hauteur.

Ovo, ova, même acception, conservée dans le mot français *ovation* : faire une ovation.

Peu, lo peu; le Puy de Dôme ; du celte *peuch*, qui signifie montagne.

Colorò; *collo*, col, colline; et ròs, plat, ras; colline nue, inculte, déboisée.

Calichet, *cal* ou *callina*, *licetosa*, *litigieuse*, en licitation, dont la vaine pâture était disputée.

Comba, celte *comb* ou *komb*, vallée ; la *Combabut*, la vallée boisée ou la vallée au buis, *buxus* ; *Combalibert*, *libert*, vaste, spacieux; la grande vallée, grand'Val, (Val, Var ou Vau (*Vallis*), Valombreuse, Var de Gi, Vaudragon. Vaucluse, *Vallis clausa*.

Lo Burer, Buert, lieu couvert, humide; d'où le mot français buée, et le patois *buò* et *buia*, lessive.

Barrot, barrotiri, *barrò*, *imbarrò*, barré, lieu fermé, un marais.

L'uet, *huerta*, *heurteria*, *osteria*, ferme; mot catalan, dont nous avons fait hôtellerie et le mot français heurter, (frapper à la huerta.)

Cueur, cuert, lieu couvert, boisé.

Lo folliet, folliato, idem, lieu boisé, abrité.

Chavanne, *chavò* caché. *Pirra chorva* ou *chavò* creusé ou taillé dans le roc. — Paviri, lieu rocheux, pavé.

Le but, *buxus*, *buxetum*, lieu complanté de buis.

Saivò, saiva; pour sitiva (*vallis sitiva*), lieu arrosé par des sources; nom donné à une prairie.

Vora, pour fora, forata (foramen, *v* poup *f*), troué, marécageux; fondrière, marais converti en étang.

Gor ou gour, gurgis, gouffre, fondrière, ravin. Singulière coïncidence, on retrouve ce même mot donné à une sorte de pli de terrain ou fêlure de l'écorce terrestre, qui court tout le long de la côte de la Palestine, le *ghor*, *goor* ou *gour*, encore là un de ces mille traits qui relient le celte au langage sémitique.

Plagni, *la plagni* (*planiola*); *le Platire*, une plaine.

Serpaton, *serbatum*, *servatum*, lieu réservé.

Clos, clôture, closerie; *lo cliou*.

Serva, une réserve d'eau, réservoir, citerne.

Pêchuri, *pescheria*, pêcherie, piscine.

Varsi, varchire (*verzière*), verger.

Lo paret, pèri, perret (*peretto*), lieu complanté en poiriers.

Olagnons, olagnier, *olagne*, noisette, petite noix à faire de l'huile, *oleum*.

Trénay, breton, *trée*, arbre, baliveau, épine, Delahaie.

Trésylian, *trée* et *sylvanus*, Delaforêt.

TRÉBUTIEN, *trée* et *buxus*, Du but, Buis, Buisson.

QUESNAY, chenaie, *quercus*, Duchêne, Delachesnaie, Duquesne.

CHABLONÒ, celte *chabl*, câble, corde, corderie ou chanvrerie. — Alias, SABLONÒ (*sabbiono*), sable, lieu sabloneux.

MARSOLÒ, *mar*, mauvais, et *solatio*, exposition ; exposition découverte à un soleil brûlant et desséchant.

MONTARSIS, *mons arsutus*, sec, brûlé, dévoré.

FIRE, *fioritus*, fleuri, une prairie; ou *firax*, pour *ferax*, fertile. Alias, celte *fire*, feu, lieu brûlé, incendié.

VERNAY, VERNASSIÈRE, lieu planté de vernes ou aulnes. Duvernay, *vernalis*, hivernal ; même étymologie, du reste, l'aune étant ainsi nommé parce qu'il aime une exposition fraîche et humide.

RENFRAY, *rinfresco*, même origine, lieu froid, tourné au nord.

CHARMEY, Charmettes, les Charpennes, lieu planté de charme ou charmilles. FAYET, *Fayeton*, lo fay *ou* fayard.

L'ORME, *ormo*, Delorme, Delormas, Desormeaux.

CHALONIRI; aliàs, CHAROGNIRI, charnier, voirie.

CHATELARD, *arduus*, ardu à gravir; château planté comme une aire d'aigle, sur le sommet d'une montagne.

Chatelux, *lux*, luisant, brillant; au figuré, célèbre; même étymologie que MONTUCLAR, *monte chiaro* (1).

MORNANT, LE Mornantet, du celte *morn*, monticule, et *Nant*, petite ville située sur le ruisseau de ce nom, qui prend sa source non loin de là et achève son cours au mi-

(1) Un manuscrit du XIe siècle, conservé aux archives du Rhône (H. 1184, nº 59) établit qu'il existait sur la colline de ce nom, près Mornant, une abbaye célèbre *ex antiquitate* par sa splendeur et ses priviléges, et qui fut détruite vers l'an 900 par un de ces aventuriers si communs au moyen âge, que l'auteur qualifie de *Dux Austriæ, per guerras* de l'époque carlovingienne.

lieu de collines ardues et sauvages, entre Givors et Chassagny (1).

Jaunant, nom d'un ruisseau qui coule près de Mornant, pléonasme formé des mots celtes *jawn*, qui coule, et *nant*, ruisseau, cours d'eau.

Gard, Garon, Gardon, du mot celte *gard*, *gord* ou *bord* (on sait que le *g* et le *b* se substituent facilement), qui borde un territoire, une province ou un domaine.

Condamine, nom donné à un hameau, *Condamina* ou *Condominium*, fief, domaine ou apanage de la femme du seigneur, *domina*, *damna*, *dama*.

Champdolent, *campus dolens*, le champ du sang, le lieu des exécutions, l'abattoir. Dans certaines localités, à Rennes par exemple, il s'est conservé sous cette acception. On donne encore ce nom à une ancienne localité près du Castel de Riverie, où la tradition rapporte que se firént de nombreuses exécutions, après le sac du château ; représailles qu'exerçaient souvent à tour de rôle les deux partis.

Lo camp, ou le campement ; le lieu qui porte ce nom, à Chaussan, est admirablement choisi pour l'assiette d'un camp, qui commandait la vallée de Mornantet; comme les châteaux de La Bastie et Rochefort commandaient celle de Rontalon et Thurins ; et ceux de Saint-Pierre-de-Pizay, Vaudragon et Riverie, la vallée de la Coise et de Saint-Didier.

Parmi les noms patronymiques, les uns, comme nous venons d'en voir quelques exemples, sont tirés du lieu habité par la personne ; d'autres, les plus constants et les plus nombreux, d'un défaut ou d'une qualité physique ou mo-

(1) Chassagny, Montagny, Font-d'Agny, Saint-Laurent-d'Agny, toutes ces terminaisons en *agny*, fréquentes dans nos pays, *agni*, *agnium*, etc., indiquent originairement des lieux de vaine-pâture, des communaux.

rale. Ils étaient dans le principe le *cognomen* ou surnom; ils sont devenus par la force de l'habitude ou par droit d'héritage, noms patronymiques, lorsque, par l'affranchissement des serfs, les hommes cessèrent d'être la chose de leur seigneur et maître, ou ainsi que l'on disait alors, le Jean de la Roche, le Pierre de la Bastie, etc., pour le Jean du seigneur de la Roche, etc., comme l'on dit encore aujourd'hui; *lo Jean de chi Burer*, *lo Liaudo de chi Forez* etc. Ainsi en était-il chez les Romains, *Coclès*, *Cunctator*, *Flaccus*, *Cicero*, *Nasica*, *Varus*, le borgne, l'endormi, le mou, la verrue, le grand nez, le cagneux, le courbe. D'autres, de quelque affinité de caractère ou de ressemblance avec certains animaux, le bœuf, le loup, le cerf, le renard, le merle, etc...

NOMS TIRÉS D'UNE QUALITÉ OU DIFFORMITÉ PHYSIQUE

Beau, *Bellot*, Béal, Biot, le Bel, Bellin (*bellino*).

Joliot, Joli, Joliet, *jouli*, Jolibois, Joliclerc.

Garbe, Garbet, Garbit, *Garbo*, *Joli*.

Mignard, Mignot, Mignet, Minet, *mignon*.

Gent, Genton, Gentet, gentil, agréable.

Friant, *Frisi*, Frisette, en celte *fria*, frisé.

Crespet, Crespin, Crestin (*cristato*), crépu.

Chavan, chavassu, chavassieux; en patois, *chavassi*, touffe; cheveux touffus, épais, ébouriffés

Parrichon, perrichon, Pérache, Pérachon; patois, *parriqua*, perruque, perruquier.

Le gonne, le gonnidec, gonnet, gonnin, gonnard (*gonno*, *gonnetto*), garçon, garçonnet.

Donnet, donzel (*donneto*, *donzello*), damoisau, varlet.

Gall, gallet, gallot, galline (*gallo*, *gallino*), petit coq, vaniteux.

Gaillard (*gaillardo*), même origine, vif, alerte, gai.

Rigaut, rigolo, rigolet ou rivolet, du celte *rigolo*, se réjouir, même acception.

Méry, breton *merr*, *merry*, le joyeux, le gai.

Garat, garet, garin, celte *gara*, contrariant, querelleur.

Ringart, ringuet, italien *ringhiare*, contrarier; même signification ; on dit en patois *ina ringa*, un contrariant, un vaurien.

Vorord, voron, rivorord (*voratore*), dévorant, gros mangeur.

Boivin, et son contraire boitl'eau, *Belaïga*; donné souvent ironiquement à un buveur.

Brisque, brisquet, *brisk*, vigoureux.

Savet, *savio*, sage, rangé, *wise*, *wiseman*, sage.

Courrier, *corri*, *corriere*, coureur, homme léger.

Rablet, rabelais, roblet, robelet ; celte *rab*, petit courtaud, ramassé.

Minçu, mincieux, *Mottet*, mince, fluet, petit.

Magnard, magnin, *magnus*,' Charlemagne (Le Grand,) Grandet.

Courbet, Le Courbe, *côrbo*, qui marche plié.

gobbet, gobin, *gobbo*, bossu.

Cambe, *Cambet*, *Ghamba*, *Ghambetta*, *Gambetto;* d'où l'italien gambit, *gambetto*, le croc en jambe, qui boite en marchant ou donne le *chambita* ou le croc-en-jambes.

Chauveau, chauvet, chauvin, chauve, *calvo*.

Le roux, roux, rouget, rousseau, rousset, *Rosso*.

Le blond, blondeau, blondin.

Bayard, bajard, bayet, bayon, bai, ou brun, *baiardo*.

Legris, bis ou Bizet, *Bigel*, *Bigeol*, teint gris ou terreux.

Viar, vier, vial, viallet, viallon, *giallo*, jaune, couleur de cire.

Levig, vig, vigier, vigoureux, vigoret; du celte *vig*, vigilant, agile.

Besse, bessy, bessard, besset, besson, binet, *binato*, jumeau.

Philli, fillion, *fillino*, fellin, mignard; ou le père aux filles.

Goy, sangoy (pléonasme), en breton *goi*, sang, homme du sang, aborigène.

Guy, guyton, gutton, guiffray, *ghy* ou *with*, blanc ; le blanc,

Conneau, connil, *Conigliano*, *coniglio*, lapin.

Cagnard, *cagnotter* (*cagnolo*, petit chien).

Cardot, cardon, *chadrillon*, ou plutôt *chardrillon*, chardonneret.

Randon, randola, *Rondeau*, *Rondet*, *Rondelet*, *rondinella*, l'hirondelle.

Porchet, *porco*, marchand de cochons,

Chouri, *churot*, *Chevrot*, chevrier, chevreau.

Gour, gourier, gorat, gorard, celte *gawr*, chèvre, idem.

Pichot, pichon, pingeon, pipon (*piccione*, *pippione*), pigeon.

Orsel (*orsino*), petit ours.

Volp, volpi, *Velpeau*, renard (*volpe*).

Le cat, chatoux, chatard, *Mathevon*, *matoux*, le chat.

Gaz, gasse (*gazza*, *gazzetta*), la pie.

Merle, merlat, *Merlot* ou De *Merloz* ; italien et patois, *merlo*.

Tissot, tisson, taisson, le Tasse (*tasso*), blaireau, patois *taisson* ; (*i*, *aï*).

Musset, musard, muset, latin *mus*, le rat; d'où le mot français muser, s'amuser ; tourner comme le rat autour de son trou.

Ramel, ramar (*ramano*), lézard.

D'une plante, Persil. Carro, celte *carot*, carotte. Sorrel (Agnès), *sorret*, oseille; Radis, Radisson; rave, Ravut.

DU MÉTIER.

ABELARD, ABEILLARD, AVET, abeilleur, qui soigne ou exploite les abeilles, *avettes*.

BELLIARD, abréviation du même mot.

BRAVARD, *brava*, génisse, qui fait le commerce des génisses, vacher.

BODOT, celte *bod*, ital. *bodone*, bœuf, bouvier. Néel, Niel, *agnella*, brebis.

AVOYER, L'avoyer, *Lawyer*, avocat.

FABRY, *Fabre*, *Favre*, *Lefèvre* (*faber*), forgeron.

ESCOFFIER, écorcheur, corroyeur.

BURER, BUREL (*buri*, *buro*), marchand de beurre.

FROMAGEOT, marchand ou fabriquant de fromages.

BACHELARD, *bachelard*, *bachelet*, gardeur du bac ou bachot.

AGUETTANT, *Guettant*; GUY ou *Guiguettant*, garde du guet.

CHALAMAR, *Chalamel*, jouer du chalumeau ou du cornet.

CLAVEL, *Clavelier*, fabriquant de percerettes ou de clés (*cliaveliri*, *clió*).

FORNI, *Fournier*, *Fournet*, *Fournerau*, *Dufour*, *Dufournet*, boulanger.

MAGNAN, *Magnin*, MAGNONIN; celte *magnonner*, chaudronnier.

MAISSONNIER, MAZUYER, Maçonnet, faiseur de mâs, *mais* ou *maison*, maçon.

LAMARCHE, LAMARQUE, *Le marqois*, Marquis, chevalier, cavalier ; en celte *march*, cheval, maréchal.

MOYNE, LE MOINE, MONNIER, *Le Monnier*, *Monnet*, *Monnin*, qui tient un fief relevant des moines ou d'un monastère; de l'italien *monaco*, un moine ; et, par métaphore, une monne ou petit singe.

Il est assez singulier qu'en anglais *monck* ou *monky* exprime également un singe et un moine ; (probablement parce qu'ils ont une robe velue et la tête rasée comme les moines ?)

MUNI, *Munet*, meunier.

MOULAIRE (*molarino*), aiguiseur.

PERRIER, *peri*, poirier.

PUPIER, *pepi*, *pepli*, peuplier.

QUILET (*quill*), matelas, matelassier.

TÏOULI, *Thiollier*, tuilier (*tioula*, une tuile).

TROILLI, *Trouillet* ; *troï*, pressoir, pressureur.

SERVE, *Servoz*, *Servon* (SERVUS, esclave), domestique.

SOUNI, Saunier, fabriquant de sel.

TALICHET, TEILLARD (*tagliatore*), fabriquant de *taillands*, couteaux.

DE LA PROVINCE NATALE.

Le Berruyer, Berryer, Dauvergne, Lyonnet, Limousin, Picard.

D'UN TITRE OU D'UNE DIGNITÉ.

BERNE, *Brenn*, *Bernus* ou *Brennus* ; *Brenn*, le roi ou le chef ; *Arthur brenn bridain*, Arthur, roi de Bretagne.

BERNARD, *Bern* ou *brenn*, et *hart*, forêt, le roi des forêts, Robin des bois.

BERTHOLD, *Berr* ou *Bherr*, chef, *old*, vieux, le vieux roi ; d'où le français *Berthoud* et son diminutif *Bertholet*.

LOTHAIRE, *lod* ou *hlod*, fief, et *herr*, le maître du fief, le seigneur.

CHLOTAIRE, CHLODVIG, LUDWIG, CLOWIS, *chlod* ou *hlod*, fief,

et *vig* ou *vitz*, *vice*, qui tient le fief, l'héritage (*le Césarévitz*), l'héritier du trône, le prince royal.

Clodion, diminutif du même nom.

Merovée, *mann* ou *mênn*, et *roë*, roux, homme roux (le chef des hommes roux).

Pharamond, *phare*, élevé, et *amond*, en haut (sur le pavois.)

Fréderic, *Eric*, le prince; ou nom d'homme, et *frée* brave, courageux, *vir*, *fortis*. Aliàs, *fried rick* ou *rix*; *frée*, libre, et *rix*, *ritz*, le roi, le roi des hommes libres, des Francs.

Picte, pic ou piquet, *pictus*, piqué, peint, tatoué. On sait que les Celtes, et à leur imitation, les Angles ou Gallois se tatouaient le corps; d'où les mots de *Pictavi*, *Pictes*, *Picard*, *Poitevins*.

Ibères, *I Birr*, les petits, parce que, à côté des Gaulois et Germains, qui étaient de haute taille, ils paraissaient petits.

II

On a beaucoup écrit, dans ces derniers temps surtout, sur les divers patois. En ce qui concerne le patois lyonnais, j'ai fait de vaines recherches dans les livres de ceux qui se sont donné pour tâche cette spécialité. On dirait que les auteurs qui se sont occupé de l'étude de ces idiomes, aient ignoré jusqu'à l'existence de ce dialecte, ou qu'ils aient pris comme plaisir à le passer sous silence. Le livre intitulé : *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, ne le mentionne pas, même pour mémoire; et, parmi les quatre-vingt-six traductions en patois divers de la parabole de l'enfant prodigue, je ne sais par quelle sorte de fatalité, notre patois lyonnais ne brille que par son absence. Le seul ouvrage qui en reflète quelques locutions, le *Dictionnaire des patois*, de notre honorable et savant compatriote M. le Président Onofrio, œuvre remplie

de recherches patientes et consciencieuses, se borne à en mentionner, par-ci par-là, quelques bribes, l'auteur s'étant simplement tracé pour cadre la comparaison entre eux des patois des provinces limitrophes. C'est cette lacune que je viens essayer de remplir aujourd'hui.

Notre patois ou roman, tout empreint de la redondance musicale des langues sonores du Midi, dans lesquelles les voyelles finales, par leurs élisions fréquentes, ôtent au langage parlé tout ce qui serait de nature à blesser l'oreille par des sons heurtés, ou par les aspirations gutturales si communes dans les langues du Nord, devait avoir une grâce particulière dans l'entretien familier, comme s'il avait retenu quelque chose du zézaiement enfantin qui nous charme dans les premières paroles bégayées par ces petits êtres si chers à nos cœurs de père. Il m'en fut donné la preuve un jour que par un de ces hasards si rares, qu'il paraîtrait aujourd'hui mensonger (1), j'assistais, moi seul

(1) Le prône, au moyen-âge, et même jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, dans les campagnes reculées surtout, se faisait en langue vulgaire. Dans un recueil de sermonnaires qui ne paraît pas remonter à une très-haute antiquité, on lit en tête, cette préface : « *Et parce que nos volons que vos saichoir que vos dites, et que vos demandez à Deu quand vos le dites, si nos enseignerons et dirons en roman, que vos dites, et que la lettre a en soi, et ce quele nos enseigne. Or devons savoir ce qu'il a métieis à nos mesmes conduire et à celes que nos avons à conseiller ; si est la sainte prédication ; pourquoi li prévoire (presbyter) doibt rappeler lo pople de male vie à bien.*

(Sermonnaires de Saint Victor.)

La coutume de prêcher en langue paysannesque subsiste, même à l'heure qu'il est, dans plusieurs contrées du Midi ; le *ritou*, recteur, curé de Serviès, Couzinié, auteur d'un Dictionnaire Romano-Castrais, dit dans sa préface, que le motif qui lui a, par dessus tout, fait entreprendre ce travail long et ingrat, est *le désir de se rendre plus familière une langue que son ministère lui faisait un devoir de parler*. (Castres, Cautié et Rey. 1850.)

profane, à l'instruction qu'adressait, en forme d'adieu, à ses ouailles, l'un de ces bons prêtres des champs, Bridaine au petit pied, en qui semble s'être réfugiée — *excedens terris*, — la simplicité du christianisme du premier âge, avec le cœur exubérant du Christ et l'humble esprit de l'Evangile :

« Amis, fròres, disait, dans une émouvante péroraison, ce Bossuet des pauvres chaumières, vaiqua que je vos parlo inqueu betout par la darriri vaï ; je siento arrimai que mos jors sont comptòs. Deman, ceta net, tot'ore, ma sero, o va me failli allò rindre comptio à Dieu dou tian pardu et de mon oura imparfaiti. Laissi-me donc vo parlò iqui cueur à cueur, tot come un pòre porle à sos efants, et accordò-me cella darriri morqua d'amitié, d'accotò avoï deferensa los avis d'in omo que n'a, vos ou saide, jamais marchandò quand o s'est agi dou sarvicio de Dieu o dou voutro. Avant donc de se quittò, et de se dire : *à vos commands*, recevi, d'ina bochi que n'a jamais minti, lo consai de l'ami que mode à l'ami que demore : laïssi in'omo, qu'est censé morant, vo rappelò la parola de via, et consacrò à instrure de fròres bien amòs, lo darri sofflo d'ina via que pòsse et d'in ardeur que s'eteint.

« Vore que je tocho d'un daï l'éternitò, et que par rin ou mondo je ne voudrïns vo trompò, laissi-me iqui vo rappelò que no n'ons pò aitò betò in çu mondo unicamint par avi noutre-z-aise, ot que tot allaïse a noutron grò et par noutra sola satisfaction. Nó, nò, iceïen n'est pò noutra demoranci. Cella terra n'est tot ou plus par no qu'un lieu d'épreuva, in'etapa placia ous abôrds dou grand viajo. La patria onte no devons tindre, est lò-mont, din lo sein de Dieu, lo cier ; din çu royaumo de contintamint, de paix et de justici, qu'al a promettu à sos elus et à cellos qu'ant accomplaï la loi.

« Adonc cela loi, mos fròrè, qu'esto que le poı bien être? In dous mots com'in cent, lavaïquia, sin tant de façons : Dou tian que Noutron Seigneur accomplaïssiet iceïen sa via mortala, in omo richo et puissant in Israël, qu'i nommóvont Nicodèmo , qu'equiet senateur et docteur de la loi, s'in venit in cachetta trovò Jesus, crainti d'être compromaì ous is de cellos de sa secta, et gli disit: Maìtro, que faut-o faire par gògnì la via eternella? Adonc Jesus gli disit : Qu'y a-t-o d'écrit din la loi? A gli répondit : *T'amarais ton Seigneur et ton Dieu de tot ton cueur et de tote te fôrce.* Jesus lo reprenit et gli disit : Iquïn est lo parmi commindamint, et vaiqua lo second, in tot simblòblo ou parmi : *T'amarais ton prochain coma te mêmo*; fais iquïn et te vivrais.

«Amò, amò incore, amò toujors, vaiquia donc, mos fròre, tota la loi. Dieu, d'abôrd! et qu'est ò que ne l'amarit? Diontaï ous efants d'amò gliou pòre? et Dieu n'est-aï pò par no un pòre, et lo milliou de tous los pòres? aides-vo praï quouque vaï a pinsò a port vo ce qu'o n'in resultarit si quoque biau demadïn lo solai siblove de paraitre; si los òstros, din lou corsa a travers lo cier, veniant a s'arraïtò tot d'ïn coup, se roquò et volò in écliats din l'espòço? je vo demando vaïre ce que deviendriant le saïsons, et que farit après iquien jarmò lo blò, vardei le pròrie, mùró voutra frutta, rogeï la vigni et curi de bronde et de brots a fruts los òbros dous boïs et cellos dous varsis? Et parce qu'à se montre par nos providint et bon, est-o par iquïn qu'o faut se condure in efants ingrats et michants ; ou lieu de lo remarceï com'o se det, et de tòchi de méritò la continuation de se gròce! dirit-o pò que vos aide prai a certa d'appelò su vo, su voutre famille et su voutros biens los fléaux ministros de se vingince, lo sechet, la jallò, la grêla, la famina, la pesta? et celu que solet los vaut tous, la guerra, l'affreusa guerra, que prind ous

pòres lious éfants, bravage los champs et los laïsse in garenna; que cruse ous is de le mòres de lorge sillons de lormes, le fa trìmblò su gliou poure fillie vuves avant lo tian, et le menaciè din ce que lo-z-ant de plus précieux, lou chastetò et gliou vartu!

«Ah! revegni tandi qu'o y est tian, revegni à lu et faide de dignos fruts de penitinça; n'attindi pò qu'a vo rejitaïse loïn de lu, com'a rejitìt autre vaï lo poplo infidello qu'a s'êquie chusi. Preï-lo, lo demadïn, par gli demandò se gròce; lo devaissi, par l'in remarceï, et qu'o gli plaïsie de vo le continui! O, si voutr'oura vos ou fa siblò pindant la semana, consacròz-y dou moins celle dimingeet celle fête qu'a s'est resarvò. Après avi piousamint assistò ous officios, si vos eïs de tian de resta, in plòci de codre lo guilleri et de pêdre voutron tian et voutron argint, et de neï voutra raïson ou quòro d'un broc; le fenne a segre los cotairos et le vogue, et los omos los cabarets, impleï lo, çu tian, a quouque lecture que vo developpaïsant lo cueur et l'esprit; o à de z-oure de charitò, que vo meritaïsant lo pardon de voutre faute. La charitò, mos fròre, est ina preïri et la milliou incore de tote le preïre; cella dou moïns que lo bon Diu agreïe de milliou gròci.

« Mais, me diri-vo, la charitò est l'oura dous grous; o fa metti d'être richo par pochi bailli. Par no que n'ons rin ou censé rin, faut-o donc se sôtre lo pan de la bochi par lo baillì ous autros? Mos fròre, ne dites pò iquin; còr si pou qu'o-eie, o demore toujor quouque chousa par plus pouro que se. O si vo n'aide tot à net rin, o vo restara incore l'armouna dou cueur, plus préciousa, plus délicata à que la reçut. O y a tant de celle chouse que poïont se faire sin borsa deliò : villì los infiermos, soignì los malados, changì, netteï los villords, chaveló le poure fenne, pinò, debarboilli lous efants; reconfortò de bonnes paroles los affligis; laborò, sennò par cellos que ne poyont-z-ou faire; intremò liou recôrte; gliou a-

vancì de grans; allò ou molin par cellos que n'ant ni sandò, ni tian, ni applet; gardò tandi arri de se et faire champeï lou bêtie; le-z aburò, le condure à la faïri et vindre ou marchi lou campunajo: Vaiquia, mos fròre, tot outant de chouses qu'o vos est lusiblo de faìre, que ne vo coutont censé rin, et dont vo tiendra comptio ou cìntruplò celu que tient régistro uert de tot, jusqu'à de la dardenna que la poura vuva bette din lo tronc dous pouros. Ne nos a-t-o pó aïto dit qu'a recompinse ina gobelettò d'aïga baillia in son nom ?

Vo veï, mos fròres, qu'o ne vos est pò malaïsi d'accomplure, vos etot, çu second precepto de la loi : *Fais à ton fròre ce que te voudrios que te seiaise fa a te-mêmo.*

Est-o tot? Et celu qu'a fa iquïn a-t-ai accomplai strictamint la loi? Si al ou a fa, an'est pò blamòblo, sin dota, mais o ne pot po dire par iquin qu'a eïaise méritò la recompinsa. O nos a incore aïto dit*: Sei parfaits coma voutro pòre celesto est parfait*; de mêmo qu'a fat lure son solaï su los bons et su los michants, vo devì, vos etot, pardonnò a cellos que vo volont mò, et lou rindre lo bien par lo mò. O vos reste ìncore après ìquin in autro devoir a implure que consiste à faire outant qu'o v'est in vo lo bonheur de cellos que sont à l'intor de vo, fenne, efants, manoure, messajos ; le betie même que sont so voutra depindinsa. Creï-vo par hasord que Dieu les eye creïè et betò in çu mondo par que vo pochiò a voutron aisi le mòtraitò et in abusí de tote le manìre ? Après donc que le z'ant fa joliamint lou oura, après que le-z ant trimò et barreï tota la semana, que le-z eïant, elle-z-étot, lou dimìnge et fête, par prindre lo repou, par se recalò et se disposò à de travars noviaux. Accotò ce que m'a aïtò contó à çu sujet par iun de voùtros anciens: Ou tian de la Revolution, adonc que tot equie censé à la rinversa, et que se creïant, le poure gints, d'abolí la religion, is éiant trachangi l'armanat (1), betò lo decadi in plòci de la dimingi, et le ròve

(1) L'almanach de Liége, le Matthieu Laensberg, est, on le sait, le se-

et los choux din le niche dous saints, n'uront-aï po lo cueur de citò a gliou tribunar de guillotina, quouques uns de voutros pòres, coupòblos, à gliou dire, d'ïn novio crimo, qu'is appelòviont, que saï-jo, me ? *l'incivismo*, par avì chomò la dimingi. « Eh ! coma voli-vo que je fassions? gliou repondiront celos citoyens vartueux, noutros bous sant tot coma no, quand v'est la dimingi, et i refusont de travailli çu jor (1). Fôrci est bien par nos de faire coma-z-ellos. » Et i ne suront que gliou dire.

cond Evangile du paysan. C'est pour lui l'alpha et l'oméga, et il n'oserait rien entreprendre avant de l'avoir bien et dûment consulté. J'ai souvent pensé au bien qu'il serait possible de faire, si, au lieu de remplir les colonnes de ce mauvais papier gris à peine lisible, de contes bleus ou d'histoires terribles de crimes et de revenants, qui ont le tort de l'entretenir dans ses crédules superstitions, on y substituait des contes moraux ou des préceptes instructifs, puisque, à tort ou à raison, l'almanach est une puissance avec laquelle il faut compter.

Le paysan, comme les anciens Chaldéens, s'est fait une astronomie à son usage ; demandez-lui, au milieu des champs, l'heure qu'il est, il lèvera les yeux au ciel et, sans hésiter, sans se tromper, il vous dira : il est neuf heures, le soleil est au quart de sa course; il est onze heures, le soleil s'approche de son zénith. La nuit, il connaît l'heure à la hauteur des astres au-dessus de l'horizon. Comme le sauvage, il sait s'orienter sans boussole ; il sait, aussi bien qu'un astronome, le cours et le décours de la lune et de combien elle retarde chaque jour ; il sait prédire les vents et les tempêtes, et connaît les séries de beaux et de mauvais jours à telle ou telle époque de l'année. L'habitude de vivre avec la nature l'a familiarisé avec elle ; il aime et bénit Dieu dans ses œuvres. Essayez d'ébranler ses naïves croyances, en débitant devant lui quelques uns de ces lieux communs à l'aide desquels des matérialistes à courte vue veulent prouver aux autres et essayer de se persuader à eux-mêmes qu'il n'y a point de Dieu, il hochera la tête en signe de doute, et vous plantera là, sans autre façon, vous disant que rien ne vient de rien, et que si l'herbe des champs pousse dans la prairie, c'est qu'elle y a été semée par la main de l'homme, ou par le souffle des vents, chargés d'accomplir en cela l'œuvre de Dieu.

(1) Nulle part, plus qu'à la campagne, ne subsiste, vivace encore, la

«Et veï, mos fròre, celle diminge, celle fête que vo fant de vaï tant maronò, quand le n'ariant d'autro merito que de vo forcì à vo reposò, à vos occupò un pou de vo-mêmo, et à netteï et à tot betò in'ôdre vai chi vo, qu'o serit dija de se chousa bonna et lonòbla. Mais o y a mieux qu'iquin incore, et in vo forçant à assistò avoi recullimint ous officios et à praitò l'orilli ous instructions que s'y fant, o vo fa, magrò que vo n'eï, rintrò in vo-mêmo, et appindre qu'o y a in vo quouque chousa que ne meûrt pò avoï lo côrps après qu'i l'ant betò in terra. Çu quouque chousa, çu ne sai que, mos fròre, o v'est cell'etìncella dou fuet divin que Dieu a sofflò in no quand a formit Adam dou limon de la terra; voutron òma faiti à son imògi et ressimblinsa, et que vo deví vos efforci de consarvò non solamint esinti de peché et de soilluri, mais inrichia outant que faire se pot de bonne z'oure et de qualitès de tote sôrte, si vo voli participò à la recompinsa qu'al a prometua à sos elus, et que je vo soato à tous, ou nom dou Pòre, dou Fi et dou Sant-Esprit. òmin.»

tradition antique et si fructueuse de la sanctification du dimanche. Les veillées sont pleines de récits émouvants de bœufs, de chevaux se refusant à travailler ce jour-là, et, comme l'ânesse de Balaam, prophétisant à leurs maitres, transgresseurs de la loi divine, les punitions les plus effroyables : de nouvelles filles de Minée, brûlées vives, elles, leur étoupe, leur quenouille et la maison avec, pour avoir filé le dimanche ; de terres devenues à jamais stériles ; d'attelages engloutis avec leurs charretiers, en punition de semblables méfaits. Les parpaillots, comme on les appelle, y sont montrés du doigt et notés d'infamie. Nulle honnête fille, tant pauvre fût-elle, ne consentirait volontiers à s'allier avec eux et à partager leurs richesses acquises *per fas et nefas* : « Bien mal acquis ne profite pas, dit-on. » Nul ne voudrait se fier à leur parole et leur prêter sans bons titres par-devant notaire. Le simple bon sens fait comprendre à ces gens naïfs, que celui qui n'est pas retenu par la crainte de Dieu, le sera bien moins encore par la crainte des hommes, et, qu'ainsi que le dit le poète qui a chanté la conquête du tombeau du Christ :

Non è dar fede a chi a Dio la neghi.

Pour clore ici ces réminiscences de prose romane, que le lecteur, je le crains, aura trouvées peut-être bien fastidieuses, je fais suivre ce fragment d'homélie (1) rustique, de la traduction en patois de la parabole de l'*Enfant prodigue,* page biblique intentionnellement choisie par les glossateurs comme reflétant le mieux les expressions simples et naïves de la vie patriarcale, premier langage de l'homme, alors qu'il se bornait à exprimer les choses tangibles, ou se rapportant à la seule satisfaction des besoins réels. De cette manière, si l'ouvrage dont j'ai parlé plus haut vient à se rééditer, son auteur, si tant est que mon humble livre lui tombe entre les mains, aura du moins une traduction en patois lyonnais à ajouter aux quatre-vingt-dix-neuf autres qui y sont reproduites.

De même que, pour une composition musicale, on passe successivement du thème aux variantes, je vais donner d'abord, pour l'intelligence du texte, le français. J'accolerai ensuite le patois au latin; puis l'italien à l'espagnol, tous deux fils ainés du latin; et je terminerai la série décroissante, par le catalan et le basque, têtes de ligne

(1) L'homélie, du grec ομιλια, entretien familier, conférence, n'était dans les premiers siècles du christianisme, qu'une sorte de causerie intime, adressée, du jubé ou de l'autel, par le prêtre, au peuple assemblé pour assister aux saints mystères, au lieu d'une composition oratoire selon toutes les règles, comme cela se pratique aujourd'hui. Ce qui n'empêchait pas le prédicateur, sous la pression d'un saint zèle, et comme emporté par son sujet, de s élever parfois à une grande hauteur d'éloquence. Témoin les *Homélies* de saint Jean Chrysostome, restées comme un modèle du genre. C'était *une prédication*, comme cela se pratique encore dans les prêches protestants, où le prêtre récite, en les paraphrasant avec onction, les prières publiques, que les assistants répètent mentalement avec lui, d'où le mot *prœdicare* (*prœ*, devant, et *dicare*, dire, réciter devant le peuple); prières, promesses votives, engagement solennel, pris à la face de Dieu; d'où le mot monumental, *dicavit*, pris dans le sens de *votavit*.

des patois ou langues cadettes, qui restées casanières au pays n'ont pu, en raison de ce, obtenir l'honneur d'une présentation à la Cour.

Le basque, gascon ou langue d'oc (1), se subdivise en une foule de dialectes divers. J'ai adopté pour type le patois communément parlé dans les montagnes des Cévennes, par suite d'un parti pris de ma part, de considérer l'idiome montagnard comme étant celui qui, en raison de son isolement, a dû le mieux conserver son autonomie, au milieu des mille altérations que faisait subir au langage des habitants des plaines, leur contact journalier avec les habitants des villes, où était plus ostensiblement parlée la langue officielle ou internationale.

LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

Un homme avait deux fils ; or voici que le plus jeune de ceux-ci dit à son père : Père, donnez-moi la part du bien qui me revient ; et le père leur partagea le bien. Peu de jours après, le cadet ayant ramassé tout ce qu'il avait, se mit en route pour un pays lointain, où il mangea tout ce qu'il possédait, en menant joyeuse vie. Après qu'il eut tout dissipé, il s'éleva dans ce pays une grande famine, et il commença à endurer. Alors il partit et s'en fut se louer à un habitant du pays, qui l'envoya à sa ferme pour garder les cochons. Il eût bien voulu assouvir sa faim des cosses que les cochons mangeaient, mais personne ne voulait lui en donner. Et, étant rentré en lui-même, il se dit : Combien y-a-t-il chez mon père de serviteurs qui ont du pain à satiété; et moi je suis ici à mourir de faim! Allons, il me faut aller trouver mon père et lui dire : Père, j'ai péché contre

(1) Basques, pays de France en Gascogne... Les Gascons, *Gascoos*, en latin Vascones, sont appelés tantôt Gasconi et tantôt Basco ou Bascloni. Dans les actes du concile de Latran, ils sont désignés sous le nom de *Basculos*.

Dictionnaire de Moréri, 1788.

le ciel et contre vous, je ne suis plus digne à cette heure d'être nommé votre fils, traitez-moi comme si j'étais l'un de vos serviteurs. Et partant là dessus, il s'en vint vers son père. Et comme il était encore loin de la maison, son père qui le vit, le reconnut; il en eut pitié, et courant au devant de lui, il lui sauta au cou et l'embrassa. Alors son fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne, à cette heure, d'être nommé votre enfant, traitez-moi comme l'un de vos serviteurs. Mais le père se retournant vers ses valets leur dit : Allez-moi chercher ma belle robe et mettez-la lui; passez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Puis vous amènerez le veau gras, vous le tuerez et nous ferons un festin ; parce que mon fils que voilà était mort, et qu'il est ressuscité ; qu'il était perdu, et qu'il est retrouvé; et ils se mirent à faire la fête. Pendant ce temps, le fils aîné qui était aux champs, s'en revenait, et comme il approchait de la maison, entendant le bruit des instruments et les gens qui chantaient, il appela un de ses serviteurs pour lui demander ce que tout cela signifiait. C'est, lui dit celui-ci, que votre frère qui était parti est revenu, et votre père a tué le veau gras pour se réjouir de le voir revenir sain et sauf. Cela le mit en colère et il ne voulait plus entrer. Alors le père étant sorti se mit à l'en prier, mais il lui répondit : Voilà combien d'années que je vous sers et que je n'ai jamais refusé d'obéir à vos commandements, et vous ne m'avez pas donné seulement un chevreau pour me réjouir avec mes amis ; et aujourd'hui que votre cadet qui a mangé son bien avec des femmes de mauvaise vie, est de retour, vous tuez pour lui le veau gras ! Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours resté avec moi, et tout ce que j'ai vous appartient; mais ne fallait-il pas se mettre en fête et se réjouir, parce que votre frère que voici était mort, et qu'il est ressuscité ; qu'il était perdu, et qu'il est retrouvé ?

EVANGELIUM SECUNDUM LUCAM
C. XV, V. II

LATIN.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri :

Pater, da mihi portionem substantiæ quæ mihi contingit. Et dividit illis substantiam. Et non multò post dies, congregatis omnibus, adolescentior filius peregrè profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriosè. Et postquam omnia consumasset, facta est fames valida in regione illâ, et ipse cœpit egere. Et abiit et adhœsit uni civium regionis illius ; et misit illum in villam suam ut pasceret porcos. Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, at nemo illi dabat. In se autem reversus, dixit : Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo! Surgam, et ibo ad patrem meum et dicam : Pater, peccavi in cœlum et coram te ; jam non sum dignus vocari filius tuus ; fac me sicut unus de mercenariis tuis. Et surgens, venit ad patrem suum. Et cùm adhuc longè esset, vidit illum pater ipsius, et misericordiâ motus est, et accurens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum. Dixitque ei filius : Pater, peccavi in cœlum et coram te ; jam non sum dignus vocari filius tuus. Dixit autem pater ad servos suos : Citò, proferte stolam primam et induite illum, et date annulum in manum ejus et calceamenta in pedes

LA PARABOLA

DE L'EFANT PRODIGO.

PATOIS.

O y eie ina vaï in homo qu'eiet dous efants ; et vaïqua que lo plus joïno dez-ellos gli disit : Pòre, bailli me la port dou bien que me revient ; et lo pòre gliou partagit lo bien. A quouque jors d'iquin, ayant amassò tot ce qu'al eie, vaiqua mon cadet que mode faire son tor vai ina contrò loïntana, onte a migit son oura, in menant joyousi via. Et après qu'a-z-ou eut tot migi, o se decliarit din çu pays ina si gran famina, qu'al eut grou a indurò. Adonc a s'en allit et a se loït à in habitant, que l'invcït à sa grangi par gardò los cayons. Al arrit, pro lo pour'omo, fa se farete delle dôrse que los cayons migeovont ; mais parsonna ne volliet gli in bailli. Adonc etant rintrò in sè-mêmo, a se disit : Quant y a-t-o chi mon pòre de manoure qu'ant de pan tot gliou saoul, tandi que me je su iqui a crevô de fan ! Allons, je voï allò trovò mon pòre et je gli diraï : Pòre, je su coupòblo invers lo cier et invers vo ; vore je ne su plus digno d'être nommò voutron efant ; faide de me coma si j'équïns un de voutros messajos. Et modant su iquin, a s'in venit vai son pore. Et com'a n'équie incore loïn, son pòre, que lo veït, n'eut pidi, et gli allant ou davant, à se jitit à son cor et a l'imbrassit. Adonc son garçon gli disit : Pòre, j'aï fautò contra lo cier et contra vo, je ne su pò digno a cet'ora d'être nommò voutron efant. Mais lo

ejus; et adducite vitulum saginatum, et occidite, et manducemus, et epulemur : quia hic filius meus mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est. Et cœperunt epulari. Erat autem filius ejus senior in agro; et cum veniret, et appropinquaret domui, audivit symphoniam et chorum; et vocavit unum de servis, et interrogavit quid hœc essent. Isque dixit: Frater tuus venit, et occidit pater tuus vitulum saginatum ; quia salvum illum recepit. Indignatus est autem, et nolebat introire. Pater ergo illius egressus, cœpit rogare illum. At ille respondens, dixit patri suo : Ecce tot annis servio tibi , et nunquam mandatum tuum prœterivi, et nunquam dedisti mihi hœdum, ut cum amicis meis epularer ; sed postquam filius tuus hic, qui devoravit substantiam suam cum meretricibus, venit, occidisti illi vitulum saginatum! At ipse dixit illi : Fili, tu semper mecum es, et ommia mea tua sunt. Epulari autem et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est.

pòre disit a sos vòlets : Vito, addui ma bella roba et passò la lu ; betò gli ina baga ou daï et de solors ous pis ; vos adduri pussin lo viau gròs; vos lo tuaris et no lo migirons et farons la noça ; parqué mon efant que vaiquia êquie môrt et qu'al est ressuscitò ; qu'al êquie pardu et qu'al est retrovò. Et i se betiront in fèta. Pindant que tot iquin se passòve, lo plus vieux dous efants equiet ous champs et com'a s'in veniet et qu'a s'approchòve de la maison, intindant la musica et le gints que chantòvont, a sonnit iun dous vòlets par gli demandò ce qu'o v'êquie. O v'est, gli disit celiqui , que voutron fròre est venu, et voutron pòre a tuò lo viau gròs, par se rejeï de lo revaïr in sandò. A n'in fut choquò , si bien qu'a ne voliet plus intrô. Adonc lo pòre êquiant sorti, se betit à l'in preï; mais lu gli répondit : Vaiqua combien de tian que je vo servo, et je ne sacho pò vo avi jamais manquò in rin, et vo ne mei pò tant solamint bailli un churot par me regalò avoï los amis ; et vore que voutron mami, qu'a migi tot son bien avoï de gorce, est de retor, vo tuò par lu lo viau grò ! Alors lo pòre gli disit : M'n efant, t'esse toujor avoï me, et tot ce que j'aï est tuo ; mais ne falliet-o pò faire ina féta et se rejeï, de ce que ton fròre que vaiquia êquie mórt, et qu'al est revicolò ; qu'al êquie pardu, et qu'al est retrovò?

LA PARABOLA DEL FIGLIUOLO PRODIGO.

ITALIEN

Un uomo aveva duoi figliuoli ; il piu giovanne dei quali dice al padre suo : Padre, donami la parte della substantia che mi awenne; e il padre lor dividde il bene. Duopo alcuni giorni, il figliuolo, avendo colto tutto cio che awcva, vadò a partir per un paese lontano, dowe tosto fu dissipato cio che possêda, vivendo allegramente ; e pòi che tuto il suo fosse dissipato, avennì nel questo paese un fame molto grande, ed egli ebbe molto da indurar. Allora partisi e vadò a locarsi ad un contadino, che lo misse alla sua villa, à guardia dei porci. Eppure avrebbe voluto, il powero, razziasi colle ghiande che manducavano i porci; ma nessun era che'n darsi volea. E raggionando seco, si dice: quanti sono nel casa del mio padre servidor che hanno pane abbastanza ; ed io son quì che muro di fame! Su! bisogna andar al padre mio e dirli : Padre, ho peccato contra il cielo e contra voi ; non pero son degno d'esser chiamato figliuolo vostro ; fate di me siccome era uno dei servi vostri. Cosi dicendo andò al suo padre. E com'era veniendo, il suo padre che da longi lo vedeva, n'ebbe pietà, e correndo al suo incontro, gli saltò al collo, e l'abbraciò, Allora egli dice al padre : Padre, ho peccato contra il cielo e contra voi, eppure non sono degno à quest'ora d'es-

EL HIJO PRODIGO.

ESPAGNOL.

Un hombre tenia dos hijos ; el menos dijo a su padre : Padre dadme la parte de bienes que me corresponde. Y el padre repartio entre ellos el bien. Pocos dios despues el menor habiendo réunido todo lo que le pertenecia, se persò en camino para un pais lejano, en donde gastò todo lo que poseia, llevando una vida alegre. Y despues que lo hubo gastado tosto, sufrió el pais una hambre terrible ; y el imprezo sentir tambien. Entomès el se marchò, y fué a alquilarse a un habitant del pais que le enviò a su hacienda , à guardar los cerdos. El habria quexido acallar su hambre con las ballotas que los cerdos comian. Pero nadrè querié darle. Y reflexionando digose; cuantos criados hay en casa de mi padre qué tienen pan hast saciedad,y jo estoy aqui muriendome de hambre. Vamos! es préciso ir a encontrar a mi padre, y décirle : Padre, jò ho peccado contro il ciel y contro vos ; jo no soy digno allora d'esser llamado hijo vuestro ; tratadme como uno de vuestros criados! Y hablando de esta suerta, fuise haciè su padre. Y como el estable lejos de su casa, su padre qué lo viò, lo reconociò, y tuvò compasion de el , y saliendo a su encuentro, se le eletrò al cuello,y lo abrazò. Entomiés su hijo le dije: padre, yo ho peccato contra el cielo y contra

ser chiamato figliuolo vostro ; fate mi siccomo ad uno dei servi vostri. Allora il padre volvendose verso servi suoi, lor dice: su! andate a cercare la mia roba splendente e vestite'nlo ; ponete un anello al dito e scarpini ai piedi. Doppo adducerete il vitello grosso, l'ammazzarete, e no'l mangeremmo, festinandoci; perché figliuolo mio questo era morto, eppure è resorecto; ch'egli era perduto, e ch'è ritrovato. Duranti questo, figliuolo il piu agiato che erava nei campi, tornava; e com'aprodave alla casa, udiente la sinfonia ed i canti, chiamò un servidore per saper che significave tutto questo. E, gli disse qui, che fradre vostro partito ha ritornato,ed il padre vostro ammazzato ha il vitello grosso per celebrar il suo ritorno en salute. Ed egli, molto irato da questo, noleva intrare. Essendo il padre uscito dal casa, présó a pregarli; ma egli difendendose, gli dice:Ecco tanti anni che io sono a servirvi e; non ho mancato una volta d'ubbidirvi; eppure non mi avete dato un capriuolo da mangiare cogli amici; e perche il figliuolo vostro che ha dissipato tutto il suo bene con donone cattive, è ritornato, ammazzato avete per questo il vitello grosso! allora il padre gli dice : Figliuolo mi, meco sempre sei, e tutto mio è tuo; eppure bisognerebbe festinar ed alletarsi, perche il fradre tuo questo era morto, eppure è resorecto; qu'egliera perduto, e a qu'est'ora l'avemo ritrovato.

vos ; yo no soy digno allora d'esser llmado hijo vuestro;tratadme como uno de vuestros criados! Pero el padre volviendose à sus criados, les dijo : id à buscar mis mejora ropa, y ponedse la; ponedse un anillo in el dedo, y zapatas en los pies. Despues traereis la ternera gruesa, la matareis, y haremos un festin, parqué mi hijo que veis aqui habes muerto, y ha ressucitado ; que se habia perdido, y lo hemos encontrado di nuevo. Durante este tempio, el hijo mayor, que estabe en le campo, volvia; y coma se ecorcon à la casa, y oyose el rucido de los instrumentos, y de le gents que cantaban, llamò à uno de los criados parc preguntarle que significabe todo aquello. « Es, le dijò este, que vuestro herman que habia marchado, ha vuelto; y vuestro padre ha muerto la ternera gruesa in celebracion de haberle visto volver sano y salvo. Esto lo encolericò,y yano quéria entrar. Entoncès el padre saliò, y le rogò que entrase. Pero el le respondiò : Vé cuantos annos que jo vos servo, y que james me ho negado a obedecer vuestros mandatos ; y vos no me habeis dado tan solaments un cabriolo par recrearme con mis amigos! y hog que vuestro hijo menor, que ha comido su bien con mugieres de mala vida, ha vuelto, vos mataïs per el la ternera gruesa. Entoncès el padre le dijò : Hijò mio, tu esta siempre com'igo, y todo lo que yo tengo te pertenece : Pero no era alegrarse ; parque tu hermano que veis quì, habia muerto, y ha resucitado; que se habia perdido, y los hemos di nuevo encontrado.

LO FILL PRODIG.

CATALAN.

Un oma tenia dos fills; Y lo cabalet digué à son pare : Pare deume la part de bens que me toca. Y lo pare els reparti les biens. Poes despues, lo petit reuneich tot lo que si habia tocat, y se posé en camin per anar a un pays molt llung, ahont va gastar tot qué ténia, portant una vida llicentiosa. Y despues que ho va haber gastat tot, vingué sabre aquest pays una fam terribla, y ell sofrigué també. llavors s'en ana y se llogò a un habitant del pais que l'va envias a la sua hisenda a guardar tocénos. Ell hauria volgut ferse passa la fam ab les aglans que los tocénos mangeaban : Pero ni aixo trobaba qui si donès. Y reflexionant se digue a si mateux : I quants criati hi ha en casa de mon pare que tenen pa a le sacietat ; y jo estiets aqui morientme de fam ? Vamos ! es precis anar a trovar lo mei pare, y dirli: Pare, jo hi peccat contra lo cel et contra vos ; jo no sons pas digne a la hora present de dirme fill vostré ; traiteume com'un altre de vostres criats. Y parlant de est sort se diriji al seu paie. Y com ell estabe llung de sa casa, son pare que l'va veure lo reconegui. Y tiegué compasio d'ell, y sortinte a devon, si li tira al coll, y l'abrassa. Llavors li digué lo fill : Pare, jo hi peccat contra lo cel y contra vos, jo ne sons pe digné a l'hora present de dirme fill vostre ; traiteume com un altre de vostres criats. Més lo pare diri-

L'EFONT PROUDIGO.

LANGUEDOCIEN.

En omé ujo dous garçous ; veyci que lou plus djouine digué à sou païre : Païre, douna mé la part dou bé que mé rovint. Et lou paire lou partadzet lou bé. Paou de djours apres, lou cadet oïant ramassa tout ce qu'oiot, se bouté en routo per un païs eloigna, où mandjè tout ce qu'oiot, en menent vio djouiousa. E quand ogué tout mandza, s'elevè dïn aqué païs eno grando famino, e comïncè d'indura. Alors portigué, e s'en anè se louia a en habitant do pays, que lou mandé a son uerto per garda sous cayous. Orio ben vougut assouvi so fan imbè lous oglous que lous cayous mandzavont, mè dingu ni vouliet douna. Olors rintrèt in sé mésimo e se diguet : Quan y a de doumestiquos de mou païre qu'ont maï de pan que lou saoulé, e ieo sio aïci a creba de fam ! Me fao ona trouba mon païre, e gli diré: Païre, aï fa faoto contro lou ciel e contro vous, sou pa digno iaro d'estre nomma vostre garçou ; mena me coma si ere l'un de vostres postras. E, porten su lo co, vingué trouva sou païre. E coum'era incora loïn de l'oustao, sou païre, que le veguet veni, lou reconnussègué, e gli fagué coumpassion, e prengu lo courso ou devant de le, li soutè ou eol e l'imbrossè. Alors sou garçou li digué : Païre, ai fa faoto contro lou ciel e contro vous; iaro sou pa digno d'estre nouma vostre garçou, mès mena me coma si ere l'un de nvostres postras. Mè lo païre se viro

gintse als suas crials, als digné ; ancu bimar ina roba bess, y posenli; posenli, un anell en lo dit, y sabatas en los pes. Despues porteren lo bodell gros, y lo mataren, y farem un festin. Perqué lo men fill que aqui veyea habia mort, y ha resucitat; perque l'habia perdut, y l'habem trovat. Y ells se posaren a celebrar la festa. Mentres tants lo fill gran que estaba en lo camp, tornaba ; y com al acostasse a la casa, senti lo ruido (bruit) dels instruments, y de la gent que cantaba, crida a un dels criats per preguntarli que significaba tot allo : et li digné l'altre que es vostre germa que s'en habia anat, ha tornat, y vostre pare ha fet mata lo bòdell gros en celebracio de haberlo vest torna sa y salvo. Aixo l'entadò, y no volgue entrar. Llavors lo pare sorti, y ll'prega qu'entrès; mes ell ve contesta : Vetseu quants anys que jo vos serveixo, y que jo mai me hi negat a obeir vostres mandatos, y vos no me haben donat tan solament un cabridet, per recrearme ab los meus amichs? y awry (aujourd'hui) que voste fill cabadet, que se ha gastat tot lo que tenia ab donas di mala vida, ha tornat, vos mateu per ell lo bodell gros. Llavors lo padre li digue,tu has estat semper ab mi, y tot lo que jo tinch te perteneix; i pero no ere precis celebrar una festa y alegrarse, perque ton german que es aqui, habia mort, y l'a resucitat; que se habia perdut, y l'habem trovat.

vers sous vorlets , lour dignè : Ona quaire ma bella roba, e bouta lo li ; bouta en onéo ou dé, e des souliers os sous pés. Pieï oduré lou véo gras, lou tuoréz, e foren un festin. Car mou garçou qué vïaci eré mort, e que ey resuscito ; qu'ero perdu et qu'ey retrouva. E se boutère a far una festa. Di inqué tis lou garçou énè qu'ero din lous tchomps s'en reveniot, e coum'aproutchave de l'ousta, aouitiè lao brut dos instrumints e do mondo qué tchantavont, sounè un de lous domestiqué pé lui demanda de qu'ero touto quo c'é.È, li digo queste, qué voste frère qu'ero porti, è revingu, e vostre pérè ha tuo lo veo gras per se regaudina de lou veïre reveni sin ocun mao. Oquo lo bouté in couléro, e vouguet plus intra. Alors lo paire sortigué e lou prigué d'intra. El respondigué : Voqui bien d'annos que vou y servè, e que djamais hai refusa d'oubéi a vostres comindamints, et m'avés pas solamint douna un tchabrit per m'omusa obé mts amis; e vuet que vostre cadet, qu'ha mandja tot son bé imbé de fennos paillordos, e revingu, tua per le lo veo gras! Alors lou pere li digué : Mou garçou, avès resta toujours imbé iéou, e tout ço qu'hai vous appartint; mès fallio bé se boutà in festo e se redjoui ; perçoqué vostre frero que veïci ero mort, et que è resuscito ; qu'ero perdu, e qu'el è retrouvà.

III

Chaque pays a ses chants et ses traditions populaires ; le nôtre, on peut le croire, ne serait resté inférieur à nul autre en ce point, si quelque poète patriote eût pris soin de les noter et de nous en transmettre les accents. Malheureusement pour cet idiome, le français, en s'interposant, à la renaissance des lettres, comme langue nationale, a comme étranglé au berceau ces premiers-nés de la muse locale; et, tandis que les troubadours provençaux, grandissant dans leur autonomie, devenaient de véritables poètes, en qui se retrouvent la grâce et le génie des classiques, leurs devanciers (1), nos pauvres trouvères en sabots,

(1) Les Gascons n'ont pas l'habitude de briller par la modestie. Un de leurs poètes va jusqu'à prétendre que si Boileau n'a pas écrit en gascon, c'est que cela n'a pas tenu à lui :

Et se n'at pas uzat de nostre bel lengatge,
Es que l'a pas apprès del tems qu'ero maynatge (1) ;
Aoutromen el, creat poëto plé de foc (2)
N'aourio pas dedegnat la noblo lengo d'Oc ;
Aourio bist (3) soun caquet fourmillan d'harmounio,
L'aourio bisto pertout coumblo de poësio,
Et nous aourio moustrat dan soun saben pincel (4),
Qu'es dinno de parla de la terra et del ciel.

Dedar.

(1) Maynatge, mesnard, mesnaud, jeune homme, enfant. *Magnado*, jeune fille. *La maynada*, la famille, le ménage.

(2) *Foc, fuocco*, le feu.

(3) *Aourio bist*, il aurait vu.

(4) Son savant pinceau.

acculés dans leurs arides montagnes, s'en allaient de grange en grange, égayant de leurs récits légendaires les longues veillées du hameau. Là, pendant que les femmes tourmentaient leur quenouille, que les hommes teillaient le chanvre ou cassaient des noix pour envoyer sous le pressoir à huile, le porteur de balle, conteur attitré de la chambrée, vieux débris de quelque bande de routiers, narrait à ses auditeurs attentifs, la vieille histoire des quatre fils Aymon, Huon de Bordeaux, Pierre de Provence et la belle Bragelonne, Rolland et sa Durandal ; ou bien les dits et gestes de ces Troppmann du moyen-âge, Monseigneur l'Ogre, ou le féroce Chevalier à la barbe bleue. Après lui, un paysan narquois essayait de capter à son tour l'attention, en racontant le mythe de la misère et de la faim, aux prises avec l'humanité; la lutte éternelle de la ruse et de la force, figurée par les fourberies du chat botté et de la princesse Finette; ou le bonhomme Misère arrêtant la mort sur son poirier. Puis, pour couper court à ces tristes légendes d'un passé lugubre, une paysanne déjà sur le retour, mais en qui s'est conservé le don de charmer l'auditoire par des réminiscences de sa jeunesse, entonne d'une voix chevrotante la vieille et toujours jeune complainte de l'enfant prodigue, l'histoire pleine de larmes de Joseph, expiant les préférences paternelles par la jalousie de ses frères; la légende si populaire du Juif-Errant, ou l'un de ces chants naïfs et pleins de suave mélancolie avec lesquels fut bercée notre enfance, *Pernette* (1) ou le *Malbroug s'en va t'en guerre*, chant tout empreint d'un bout à l'autre d'une patriotique ironie, avec lequel une nourrice de roi s'efforçait de

(1) La Pernetta, en gaëlic *perennez*, jeune fille, fiancée. Que le lecteur me pardonne de reproduire ici cette mélopée simple et naïve; il partagerait pour elle mon culte pieux, s'il lui avait été donné de voir comme moi un

pallier l'éclipse momentanée de la gloire d'une grande nation.

tendre père la lui chanter, en faisant claquer ses doigts, penché sur son berceau :

La Pernette se lève,
Tra, la, la deri la la ; la li la la.
La Pernette se lève
Trais (1) ure avant lo jor.
Le prind sa colinette (2)
Tra la la deri, etc.
Le prind sa colinette,
Et sos fusets d'amor (3).

Le ploure son ami Pierre,
Tra,...
Le ploure, son ami Pierre,
Qu'ant mis din la praison.
Piro se désespère,
Tra,...
Piro se désespère
Que n'en pèdre la raison.

Tous los fis que le file,
Tra, la, etc...
Tous los fis que le file,
Le busse grand soupir.
La man à la colline,
Tra, la...
Ailleurs est son enpirt.

Piro, m'n ami Pire,
Tra, la....
Piro, m'n ami Pire,
Seiez pas si dolent (4) ;
Plutout lo sementire (5)
Tra, la...
Que pêdre un cher amant.

(1) Traï, *très*, trois; *ure*, c'est le mot français *heure*, prononcé à la gascone *u moment*.

(2) *Colline*, diminutif *collinette*, quenouille ; de l'italien *collo*, cou (qui se fixe au). *Colinette* rime ici avec *lève*, comme plus bas *colline* avec *file*. Dans les vieux noëls et chansons populaires, l'*e* muet terminal constitue la rime féminine, la rime masculine seule est de rigueur :

Si je meurs, que l'on m'*enterre*
Dans la cave où il y a du vin ;
Les pieds contre la *muraille*,
La tête sous le robin.....

(3) On remarquera le mélange de patois et de français qui indique la transition d'un dialecte à l'autre. A partir de ce moment, noëls, complaintes, chansons, tout est en français. Mauvais français sans doute et qui est bien loin de valoir le patois qu'il a détrôné ; mais la mode est souveraine en France, au village tout aussi bien qu'à la ville.

(4) Dolent, *dolens*, conservé dans son français *indolent*.

(5) *Sementire*, cimetière, *semen ire* (in terrâ), être jeté en terre comme une semence ..pour refleurir ailleurs.

Puis un grand silence, un long murmure de satisfaction court dans l'assemblée, et une jeune fille, qui tient à

Nous vons vendre héritage
Tra, la....
Nous vons vendre héritage
Pour vous n'en retirer ;
Et tous nos ors (1) en gage,
Tra, la...
Por bailler au geoulier.

Tirant vai la sant Piòre,
Tra,...
Tirant vai sant Piòre,
Vous reviendrez cheuz nous.
Et si le vout mon pòre,
Tra,...
Serez mon tendre époux.

Adonc séchez les larmes,
Tra, la, la deri la, la ; la li la la.
Adonc séchez les larmes,
Les larmes de vos yeux ;
Et n'oyez plus d'alarmes
Tra, la, la deri la, la ; la li la la.
Et n'oyez plus d'alarmes,
Car nous serons-t-héreux.

La Pernette réussit-elle à délivrer le pauvre prisonnier? Son dévoûment fut-il récompensé ou payé d'ingratitude? La tradition est muette sur ce point. Hélas! comme dans la plupart des choses de ce monde, où intervient, comme dénouement, la séparation, la douleur ou la mort, peut-être le pauvre Pierre, expiant sans le savoir le crime d'avoir une fiancée belle et vertueuse, continua-t-il à languir, privé d'air et de lumière, dans quelque cul de basse-fosse, grelotant de froid et de fièvre sur la paille humide d'un cachot ; tandis que la malheureuse Pernette, veuve et vieillie avant le temps, devenue — cet âge est sans pitié — la risée des jeunes hommes et des enfants, se glissait toute honteuse au seuil de la veillée, la quenouille en désordre, pendante à son côté ; laissant s'échapper à l'abandon, par les éraillures de sa cornette usée, les longues mèches grises de sa chevelure. Car c'est ainsi que, trop souvent l'isolement, l'abandon et la souffrance sont le partage des cœurs honnêtes, sensibles et bons; tandis que plaisir, honneurs, gloire et richesse échoient à l'égoïste et au méchant.

(1) *Los ors, ornamenta*, bijoux, joyaux. Ils constituent à la campagne un douaire qui se transmet de la mère à la fille, et dont on ne se défait qu'à contre-cœur, comme ultime ressource.

faire voir qu'elle a sacrifié aux Grâces, chante en minaudant la romance de *File, file, Jeanne*, ou *Jenny l'ouvrière.* Heureux quand elle n'affiche pas sa prédilection pour le goût moderne en interprétant, avec gestes appris pour la circonstance, les couplets risqués de la *Femme à barbe;* ou ceux si spirituels du *Pied qui r'mue*, dépouilles opimes rapportées au village du café chantant, de l'Eldorado ou de l'Alcazar. Car c'est là aujourd'hui que, grâce à l'inconcevable tolérance de l'autorité, notre mâle jeunesse et leurs naïves compagnes, ces futures nourrices de l'humanité, s'en vont chercher l'objectif de leurs rêves et les aspirations pour l'avenir. Voilà le brouet noir servi quotidiennement à nos jeunes Spartiates. Qu'on s'étonne, après cela, de la quantité d'ilotes ivres que l'on rencontre par les rues, et calculez pour combien de temps encore les vieilles mœurs et la robuste foi de nos pères, bannies du reste de la terre et refugiées jusqu'ici au hameau, ont chance de s'y maintenir. Déjà, hélas! nos campagnes n'ont rien à envier aux villes; le luxe, débordant de toutes parts, y pénètre par toutes les fissures, et avec lui l'abandon des vieilles coutumes et le relâchement des mœurs. Force est donc, si nous voulons avoir quelque idée des usages et du vieux langage de nos pères, de ramasser les bribes éparses de ce vieux temps en train de disparaître et de passer à l'état de légende. En voici quelques spécimens amassés un peu de toutes parts, et auxquels je me suis efforcé de conserver la couleur locale, avec le soin et l'amour qu'aurait mis un antiquaire à raccorder une statue mutilée par les Barbares ou le temps, tout en lui conservant la patine des siècles et le style du modèle.

C'est, en première ligne, *le Chant du mai*. Chaque année — *vere novo* — au premier souffle du zéphir, le premier jour de mai, avant l'aube, les jeunes gens se réunissent et s'en vont, en chantant, planter un *mai* ou mât enguirlandé

de feuillage, devant la porte de chaque jeune fille du hameau, qu'ils invitent à sortir et à venir se mêler avec eux et danser une ronde autour du *mai*.

Encore une de ces traditions disparues du faisceau de celles que nous a léguées le paganisme. Heureux temps, où l'homme simple, pieux et bon peuplait la nature entière, la terre, les bois et les ondes, de divinités protectrices, et embellissait de poétiques fictions jusqu'à son humble solitude !

Solvitur acris hiems gratâ vice veris et favoni.
Jam Cytherea choros ducit Venus ;
Junctæque nymphis gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede.

LE CHANT DU MAI

(*Le couplet est chanté par un coryphée; puis le chœur reprend : Al est, al est passò...*)

Al est, al est passò çu vilain tian de brima; (1)
Lo printian est venu, lo mondo se fa biau.
Lo solaï va craïssant choque jor à la prima (2);
Plantons, plantons lo mai, vaiqua lo renoviau !

Le-z-aigue dejallè coront par la pròria,
Din lo boïsson fluri chantonne lo coucou ;
La natura partot se montre rajunia ;
Din lo boï o y-iutint pioulò lo rossignou.

Los champs, qu'êquiant muets, ont repraï lou parola ;
Tot chante à l'unisson, la cigòla et l'isiau,
So le tioule (3) nichia, la volagi randolla (4);
L'aluetta, din l'air ; din son trou, lo moniau.

(1) Brima, *pruina* (*b* pour *p*), gelée blanche, hiver.
(2) La prima (hora), l'aurore.
(3) *Le tioule*, les tuiles, la gouttière.
(4) Randolla, *rondinella*, l'hirondelle.

Lo merlo siffle illò, ct, din la grand bruïri,
Dijà l'avigli mode à la quaïta d'où mier :
O dirit que din l'air saiquna grand'preïri
S'élève de la terra et remontaïse ou cier.

Un doux vint folliaret fa jarmò la vardura ;
Son sofflo anime tot; lo mondo se fa biau.
A l'homo de chantò l'hymmo de la natura ;
Plantons, plantons lo mai; chantons lo renoviau.

La suivante est la reproduction, à quelques variantes près, d'une vieille chanson naïve avec sa moralité obligée. Comme dans la précédente, c'est le coryphée qui fait le récit, et,après un ou deux couplets, le chœur reprend le refrain.

AIR DIT DES *Comédiens* (Béranger :)

Viens parmi nous qui brillons de jeunesse...

Filli, qu'ou boï laisse l'abadò (1) sa chura,
Det pindre gorda, o y a de loups garous ;
Se méfiò d'ou saï, de la fraïchura,
Et se garò d'ou chant dous rossignous.

V'est-ce qu'apprenit Suzanna la quiriousa ,
Par s'être un jor attardò par los boïs,
Avoï un gòs à la mina trompousa,
Que gli disiet de sa plus douci voix :

Vaiqua la net, viens ma jolia bargiri,
Viri te chure et tochi tos moutons ;
Prinds lo vioulet (2) lo long de la reviri,
In devisant no nos intornarons.

(1) *Andare a bado*, aller au hasard, à l'abandon.

(2) Vioulet, *violarium*, sentier parsemé de violettes à travers les prés.

Assetons-no su cell'herba si fina,
Ore qu'ou boï chantont los rossignous ;
Bailli ta man, betta la din la mina,
Jurons iqui de nos amò tous dous.

V'est pachi faiti, et vorindret j'espero
Que près de me te n'arrais pou de rin ;
Deman sin plus, j'airons chi lo notairo ;
Je te borraï, maitia conquest (1), mon bien.

Si te vogliòs, par arrhò (2) noutra flòma,
Me laissi pindre iqui, tant solamint,
Ina boccò; je juro, su mon òma,
De t'adorò jusqu'ou darri momint.

A n'ïn prenit o due o traï, ma sero (3),
Je n'êquïns pò dari par le comptò;
Tant et si bien qu'o gli demorit guero
Force et vartu par gli rin refusò.

Mò gli prenit, à la pour'ennocinta (4),
D'avi lòchi le-z-orrhe dou marchi ;
Le n'in fut pro, mais trop tord, repintinta,
Quand le veït qu'a l'eïe gorlanchi (5).

Venit lo tian que cella gran gliambanna (6)
Ne poït plus cachi son déshonneur;

(1) ***Moitié conquest***, terme de droit, fort bien compris des paysans : c'est le régime de la communauté d'acquêt...

(2) ***Arrhò***, donner des arrhes, arrêter un marché, ***ina pachi***.

(3) ***Ma sero***, peut-être.

(4) ***Ennocinta***, NON NOCENS, insensée, qui ne peut nuire.

(5) ***Gorlanchi***, vieux mot celte, ***gawr***, chèvre, animal ou être de peu de valeur, et ***linch***, tourmenter, vilipender quelqu'un, abuser de sa simplicité.

(6) ***Bambanna***, bambine, grand enfant, musard.

Chòcun dou daï montrove la Suzanna.
Le n'in troblit (1), par comblo de mòlheur.

Vos aide vu codre par le charrire (2),
Dechavelò (3) et los is picarlous (4),
Ina mandrilli (5) accoutrò de paillire (6).....
V'est la Suzon que court ou rendez-vous.

Filli qu'ou boï laisse abadò sa chura,
Det pindre gorda, o y a de loups garous;
Se méfiò dou saï, de la fraïchura,
Et se garò d'ou chant dous rossignous.

Je vais compléter cette étude par quelques extraits d'un véritable poète du crû, M. J.-B. Gutton, auteur anonyme de plusieurs petites pièces de vers remarquables et éditeur pseudonyme d'un dithyrambe, qui a obtenu l'honneur d'une mention dans le Dictionnaire des patois de M. Onofrio. Elle est intitulée *Hymna à la Concorda*, et fut composée pour cimenter l'union de deux Sociétés lyriques dont la rivalité avait quelque peu passionné le pays. Le poète, après avoir énuméré les tristes fruits de la noire Discorde, chante avec entrain les bienfaits que répand dans les cœurs la Concorde.

Corajo, mos amis, que toujor la raïson,
L'amitié, lo bon sins seïant lo diapason

(1) *Troblit*, troubler, perdre l'esprit.

(2) *Charriri*, chemin à char, charolesse.

(3) *Dechavelò*, toute échevelée.

(4) *Picarlous*, *piquerla*, chassie qui s'attache aux cils (en celte, *piq*); d'où piquants ou poils de porc-épic.

(5) *Mandrilli* (italien *mandriale*, *mandrino*, pâtre, grossier, mal mis), fantôme, mannequin ; épouvantail pour les oiseaux.

(6) *Paillire*, morceaux de toile effilée, que l'on met devant le front des bœufs pour les défendre des mouches.

Que guida voutros pòs, réglia voutra conduiti;
Lo bonheur et la paix viendront prot par la suiti.
De tout tian la music' a charmò lo corajo;
L'anime lo villiord et l'efant in bòs ajo,
L'electrise et condut lo soudord au combat;
A le solannitè le prète son écliat.
Son lingajo puissant va vo farfoillant l'òma,
Que vo fo in effet qu'est tot je ne saï coma.
Par noutre Fête-Dieu, tous los indrets visins,
Quirious de no soigni, venont à pleins chamins;
Un cuchon d'étrangis dont je ne saï los chifros
Dìsiant darririmint : Le processions dous fifros (1)
Sont superbes, ma fion; cel'usajo noviau
Le refat joliamint; que çu coup d'œil est biau!

Chemin faisant et en bon citoyen qui ne manque aucune occasion de donner un salutaire conseil, il met à profit l'occasion d'engager ses compatriotes à suivre la marche générale du progrès en France et à s'appliquer, eux aussi, à embellir leur petite ville.

Nos équious dou progrès dous sièclos en retord,
Mais vos aide sonnò lo signal dou déport ;
De tous los lòs dija depind la villi corda
Dont j'aiquions incoblò par la laidi Discorda.

. . . .

Din çtu darri tian quouque gints à mania
Ont borlò de partot qu'o faut d'économia ;
Eh! mon Dieu, qu'un novio! qu'est-o que n'ou sa pò?
(*Nullus argento color est.....*)

(1) FIFROS, sobriquet donné aux gens de Mornant ; c'est qu'à l'époque de la Fédération, ils avaient fait figurer sur leur bannière deux *fifres* en sautoir, en mémoire de ce que, à la bataille de Brignais, donnée en 1362, par Jacques de Bourbon contre les Tards-Venus, ils étaient arrivés fifres en tête et bannière déployée.

Vaut o mieux lo gardò par quoque lèva-groïn (1),
Que fariant cìnt vaï mieux d'achitò de cotonna...
Plutout que de traïnò dintelle-z-et satin,
Que ne sont su liou còrps qu'inseigne-z- à catin.
Vo veï lo defours, tot est novo, tot brille,
Et lez ant par desso lou chamise in guenille.

O fortunatos ! Oh que plus heureux est le sort de l'homme qui a eu le bon esprit de prendre pour règle de sa conduite les sages préceptes de la morale et de la vertu :

Que tot chòcun de vo seie din sa maïson
In artisan de paix, de justice et raison,
Serviòblo visin, a consaïs equitòblos
Ous améliorations constamint favoròblos,
Consilli ecliairò dou còrps municipal,
Comprenant sagimint l'intérêt communal;
Et vo ne varriòs plus se formò la cabòla
Que mene trop sovint l'élection communòla.
De l'urna dou scrutin o ne sortirit plus
Ni de maire incoti (2), ni consillis culus (3).
Rejitan de Satan l'éternella malici,
Din los cueurs regnarit soletta la justici.
Lo riche arrit soci d'occupò los ouris;
Et manoure, marchands et manufaturis
Ne se chipotant plus par glious faiblos salairos,
Bailliriant a tretous lous cheti-z-honorairos.
Los ouris, in retor, fariant fidellamint
Lo travar dou patron, que paye in bel argint.
Manoure, travaillons in tota consciensa;

(1) Lève-nez, effrontée, coureuse.

(2) *Incoti*, indolent, endormi, insouciant.

(3) *Cul-lu*, ver luisant, qui se traine et brille de loin, sans répandre autour de lui la lumière.

Marchands, ne trompons pò, vindons in confiensa;
Baillons de noutron pan à l'indigint hontou,
Noutron bras ou manchot, noutron pi ou boïtou;
Séions lo protecteur de l'orphelïn timido,
L'appui don malhérou, de l'aveuglio lo guido.
Pinsons qu'in tian de fred o ne fa guère bon
D'être, com'o n'y a tant, sin pan et sin charbon.
Par tot ce qu'est soffrant montrons-no accessiblos;
Que gliou accint pitiou a noutros cueurs sinsiblos,
Arrachaïse un soupi, segu de quoque don,
Que no vaudra un jor un generou pardon!

Voici, du même, un chant naïf, mieux fait, ce me semble, pour s'adapter à cette langue simple dans les expressions comme dans les idées; il est intitulé :

LA PRIÈRE DU MATIN DE LA FERMIÈRE

Cantique.

Air : *Bénissons à jamais.*

Bénissons de tot cueur
Lo Seigneur que nos écliaire;
Bénissons de tot cueur
Lo Seigneur din sa grandeur.

Los bienhéroux, los anges,
Tot c'qu'est bon, c'qu'est biau,
L'omo coma l'isiau,
Rediont tous se luanges.
Bénissons, etc...

Ou cier et din tot lieu
Relut sa majestò;
Tot nos dit sa bontò;
Al est grand, al est Dieu.
Bénissons...

A cell'hora je préio
O mon Dieu, par mon grou (1),
Par noutre gints, par tous;
A ta bontò je créio.
Bénissons...

Fais que toujor je veïa
Z'uets, bur'in mon pani;
Et, din mon laïtagi,
Lait, fromag'et bureïa.
Bénissons...

Fais jitò lez avenne,
Lo fromint, le pròriais,
Coflò los mornains naïs,
Qu'attindont noutre benne,
Bénissons...

(1) *Noutron grou, mon z'omo,* mon époux.

Fais boquetò lo trioulo,
Moilli par retroblò,
Sôtre à tian dit lo blò,
Et bussò lo revioulo (1).

Bénissons...

Conserva la churotta,
Et la vach'et lo viô;
Que lo lait dou popiô (2)
Jicli'à plena sillotta (3).

Bénissons...

Gòrda no de timpête.
Bailli no ta rosò
Et fais no reposò
Bien de dïming'et fête.

Bénissons, etc...

Cette simple ébauche d'une muse qui essaie timidement ses ailes à peine duveteuses, me met tout naturellement sur la voie pour parler d'un autre poète patois, barde vénéré d'une localité voisine, Roquille, de Rive-de-Gier, le Birmingham (après Saint-Etienne toutefois) de la France, et la deuxième ville en ordre du département de la Loire. Le patois de cette partie de la Loire est peu différent du patois du Lyonnais. A proprement parler, une zone taillée dans ce département, de Rive-de-Gier à Montbrison, en passant par Saint-Chamond, doit être comptée pour une annexe du Lyonnais, avec lequel elle a la plus grande analogie, au triple point de vue des mœurs, usages et coutumes, autant que de l'ethnologie des habitants. Le langage n'y diffère que par quelques changements dans le mode de prononciation de certaines consonnes, l'usage plus fréquent du *tch* et du *dj*, par exemple. Quant à la construction grammaticale, elle est toute romano-lyonnaise, et à ce point de

(1) *Revioulo,* regain, second foin.
(2) *Popio,* trayon, pis de la vache ou de la chèvre.
(3) Petit vase de bois à traire le lait.

vue, Roquille me paraît devoir être rapporté au groupe des poètes lyonnais.

Je vouai chantò los succès glorious
Dous grenadzis contra los péreious (1),
Dous voltigeurs, dous chasseurs à montsura,
Dous tourlourous, de la magistratsura,
Dous sindicats, dous extracteurs lyonnais,
Dous directeurs, de plusieurs grands benets,
Tot de mainauds (2) dont lez illustre griffe
Nos ant provò qu'i n'etsant pò de quiffe (3);
Et magrò tot ce que Boitrand dzira,
Quand i vodrant la houilli fumara.
Crede ménauds que l'oura de peréri,
Din cou (4) pays ne se fa pò de nairi;
Cor l'ouri buche, avant d'être rindzu,
Assez de tsoms et passòblamint dzu (5);
La puiantsou (6), l'aiga, lo fue volajo,
Rin, din lo poué, n'ebrande son corajo;
L'infortsunò, luin de s'effarouchi,
Chapote a mòrt, hasord d'être ecuchi (7).
Mais creï-vo qu'un soi-disant bolairo (8)
Chorche à rougni son modziquo salairo...

(1) *Pereiou*, extracteur du pérat (*pérat*, *pira*, pierre); un mineur. Du celte *minn*, pierre et *fir*, feu, on a fait Firminy, lieu considérable par ses mines de charbon.

(2) *Mainauds*, *mesnauds* et *mesnage*, gens du mais ou de la maison.

(3) *Quiffa*, homme de rien.

(4) *Cou*, *çu* prononcé ou, *u* aspiré. On dit aussi *quelu*, *quella*, pour celui, celle.

(5) *Dzu*, pour *drut*; *drut* et *menu*, fort et ferme.

(6) *Puiantsou*, puanteur.

(7) *Ecuchi*, aliàs, *accuchi*, chargé, écrasé.

(8) *Bolairo*, gouverneur, estimateur du *ballast*

Quant au patois ségusien de Sant-Tzève, nom donné par les naturels à leur pays, il me paraît, à première vue devoir être rapporté à la langue d'oc; il servirait ainsi de transition à l'auvergnat, qui lui-même est à la langue d'oc ce que l'alsacien est à l'allemand. En voici pour preuve une pièce tirée du recueil de Chapelon, poète ségusien qui a obtenu les honneurs de l'impression vers 1685; elle est intitulée :

DIALOGUE ENTRE UN ANGE ET UN PATRE DE MONTAGNI.

NOUÈ : sur l'air *M'avès quittaz, pastoureletta*.

L'ANGE.

Berger, ta paresse est étrange,
Et tu dors bien tranquillement;
Va-t-en voir au fond d'une grange
Ton souverain logé bien pauvrement;
Il recevra ton petit compliment
Avec un visage d'ange.

LE PATRE.

Sabé pas co qué voulés faïre;
Parque m'empatchias de dourmi?
Qu'au siàs vou? Vau souna mon païre,
Disez si sias paren vou ben ami;
Aven sujet de craindre l'ennemi;
Car souvent nous fay mautraïre (1).

L'ANGE.

Ne crains rien d'un ami fidèle;
Je viens annoncer ton bonheur;

(1) *Trahere ad malum*, trahir, conduire au mal, tromper.

Point d'ennemi, point de querelle,
Ce souverain est si plein de douceur,
Qu'il est tout prêt à tirer du malheur
Ta pauvre âme criminelle.

LE PATRE.

Ne me boutaz pas-z-in couléro,
De quan crime m'accuzaz-vou?
Ay be prou tchargeo et prou misero,
Sin tcharchia mau autra part que vez nou;
Et n'y a véyzin par bé que siat jalou
Que me troubéyze à l'espero (1).

L'ANGE.

Il ne te parle point de chasse,
Il ne chasse que ton péché;
Ce serait de mauvaise grâce,
Après l'avoir cruellement fâché,
De n'être pas à tout le moins touché
De le voir dans la disgrâce.

LE PATRE.

Jo m'en vau brida ma bourrisquo,
Disez me, Per (2), *en faut anaz* (3).
Quand ey neut (4) *l'an court souven risquo*
In tchaminant de se rompre lou naz;
Io n'en seraï quitte pas m'entournaz
Et vousdire avalis quo (5).

(1) Et il n'y a voisin, à bien dire, qui soit jaloux que vous me trouviez à l'affût.

(2) *Per*, *senior*, *senor*, monsieur.

(3) Où il faut aller.

(4) Quand on est neuf, inexpérimenté.

(5) *Aval*, au large, *isco*, pour *ito*, va, je m'en vais, bonsoir.

L'ANGE.

Tiens, va-t-en droit à ce village,
J'aurai soin de ton troupeau,
Tu verras en pauvre équipage
Ce que le ciel a de bon et de beau,
Et tu verras ton Dieu dans un berceau
Qui te tire de l'esclavage.

LE PATRE.

Vou m'apprenez uno nouvello
Que me boustet en pensament.
Per qu'un rez prendre ma querello,
Et se venguet loutza si pouramen ;
Lou voley plus diuz aquay loutgiamen
Que vene en ma tchapitello.

L'ANGE.

Il ne veut point de ta demeure,
Il ne demande que ton cœur ;
S'il languit, s'il plaint et s'il pleure,
C'est à dessein de faire ton bonheur.
Et c'est pourquoi, dis-lui : Mon doux Sauveur,
Je suis à vous tout à l'heure.

LE PATRE.

Grand Dioz, que vous siaz admirablo,
Couchiaz préz d'un aze (1) *et d'un biò ,*
Vous siaz grand, ma siaz redoutablo,
Et me tiraz lez larmos do douz yò.
Venèz vou zen promptamen ambe-io (2);
Vous saraï bien redevablo.

(1) *Aze*, *asinus*. *Biò*, pour *viò*, *vitello*, un veau.
(2) *Ambo*, tous deux : venez-vous-en vite avec moi.

DEUXIÈME PARTIE.

Placé au centre et pour ainsi dire au cœur de la France, à Lyon, deja métropole des Gaules, tandis que Paris, la grande et héroïque cité d'aujourd'hui, reléguée dans le champ étroit de son île, devenait la trop facile conquête des barbares du Nord et de l'Ouest, qui s'en disputaient à l'envi les dépouilles, il nous a semblé, non sans raison, avons-nous dit, que si on devait trouver quelque part vestige du vieux roman ou langue internationale des Gaules, c'était là surtout que nous avions chance de le rencontrer. Après avoir donc mis un soin tout particulier à l'étudier dans ses origines et dans ses applications, tant en prose qu'en vers; après avoir fouillé les vieilles chansons et noëls, où se reflètent si bien les expressions naïves du temps (1), il nous a paru convenable, pour mettre le complément à notre œuvre, de l'étudier comparativement

(1) *Vaqui quand Martho fielavo*
Lis cansouns que se cantavo,
Eron belle, ô jouvent, e tiravon de long...
L'èr s'èi fai'n pou vièi, mais que provo?
Aro n'en canton de pu novo,
Én franchiman, ounte s'atrovo
De mots forço pus fins; mais quau y entind quicon?

Mistral. *Mireio.*

Et voilà, du temps que Marthe filait, les chansons qui se chantaient. Elles étaient belles, ô jeunesse, et quelque peu longues. L'air en a vieilli; mais qu'est-ce que cela prouve? Aujourd'hui on en chante de plus nouvelles, en français, où l'on trouve des mots peut-être plus fins; mais qui y comprend quelque chose?

avec ses deux branches collatérales, l'italien et la langue d'oc, frère et sœur par l'origine ; mais qui, mieux conservés et plus vivaces dans leur autonomie, se sont naturellement moins imprégnés de l'élément celtique ; en sorte que l'on pourrait dire, sans jeu de mots, de ces deux langues, qu'elles sont restées moins romanes que romaines. Je comparerais, sous ce point de vue, notre dialecte, à un temple druidique fruste, auquel le roman aurait accolé des colonnes ioniques, et la langue d'oc des canelures et des volutes corynthiennes ; tandis que l'italien le brodait d'arabesques, et sur ses autels dépouillés de dieux informes et sanguinaires, plaçait les gracieuses créations mythologiques, fruit de l'imagination poétique de la Grèce et de l'Inde, d'où nous sont venues toute civilisation et toute langue.

La langue aujourd'hui parlée dans la Gascogne, ancien pays des Basques, indifféremment appelés par les anciens historiens Basculi, Bascloni, Gasconi et Vasconi (1) est loin d'être la langue basque proprement dite ; elle n'a même avec elle que des rapports fort éloignés. Celle-ci, ancienne langue des indigènes, parlée encore aujourd'hui par les montagnards pyrénéens et par ceux de quelques provinces espagnoles qui bordent notre frontière, est une langue à part, tout à fait distincte de nos langues néo-latines, très-perfectionnée, à ce que disent ceux qui l'ont étudiée (2), et à

(1) Voir précédemment note de Moréri. *Siès Vascoun?* êtes-vous Gascon ? dit-on encore aujourd'hui à l'étranger qui se présente au pays.

(2) L'harmonie du basque est si grande dans ses conjugaisons, leur variété, leur disposition si admirables, que l'on ne saurait imaginer rien de mieux en ce genre. On trouve incontestablement chez lui un ordre, une variété, une clarté et une convenance qui prouvent une sagesse et un génie admirables chez ses auteurs.

(Grammaire de la langue basque, par le P. Manuel de Larramendi, intitulée : *El impossible vencido*. — Lyon, Blanc, éditeur. 1854).

laquelle je serais tenté d'assigner une origine arienne. Contemporaine et quelque peu consanguine de notre celte, elle n'aurait pas été sans exercer comme lui une notable influence sur les dialectes nouveaux, qui lui auraient notamment emprunté le mode de formation de leurs temps simples, et principalement leurs temps composés, que ne possèdent ni le grec, ni le latin.

DU ROMAN GASCON, OU LANGUE D'OC.

Quant au gascon moderne ou langue d'oc, il n'est, à proprement parler, comme nous venons d'en avoir un aperçu dans le chapitre précédent, qu'une variante du roman ; la transition, en quelque sorte, de celui-ci au catalan, qui le relie à l'espagnol. A entendre ses chauds partisans, il le disputerait en euphonisme à l'italien (1). Pour nous, à qui il a été donné de l'entendre dans les localités les plus diverses, et de la bouche même du fameux Jasmin, le Figaro-poète agenais, dût nous être réservé le sort de Marsyas, écorché vif par le trop susceptible Apollon, nous avouons, malgré toute la grâce et la finesse qu'il s'efforçait de lui donner, qu'il nous a fait l'impression d'un patois vif, abondant et disert ; mais que, sous le rapport de l'euphonisme ou de l'émission des sons, il ne nous a point paru du tout lutter avantageusement avec l'italien. Il est bien vrai que

(1) L'amatur del patouès, amai los Francimans
Se n'en poden tasta n'en debendran gourmands.
Aquel climat deliciou,
Ribal d'aquel de l'Italio,
Ren, per l'effet de sa magio,
Soun sol en pouetos fecoun.
Lou menetrié, lou mitroun
Excello dins la pouesio...

DEBAR.

jadis, lorsque nous étions à cet âge où l'on aime indifféremment les filles majeures et les pommes vertes, nous l'avons trouvé singulièrement doux dans la bouche des grisettes. Nous aimions leurs *boun Diou!* et leurs *pécaïré!* accompagnés d'une petite tape sur les doigts. Nous l'avons trouvé également euphonique plus tard chez les filles célèbres d'Arles et les belles compatriotes de l'adorée de Pétrarque; mais ceci est affaire d'âge et de tempérament, et nous aurions quelque peine à nous expliquer aujourd'hui cette prétention, qu'il ne serait pas sain de contester sur les bords de la Garonne, si nous ne connaissions toute la puissance des préjugés nationaux, de tous, assurément, les plus difficiles à renverser. Donc, tout en reconnaissant ce que peut avoir de bon en soi cette innocente prétention, indice d'un bon naturel et d'une forte vitalité nationale, que cette considération n'influe en rien sur notre conviction. Or, ce que je puis affirmer, sans crainte d'être démenti par quiconque voudra se donner la peine de disséquer la langue et d'en étudier les éléments, c'est que l'on retrouve dans le gascon la même syntaxe et la même formation que dans notre roman lyonnais; et que, sauf quelques locutions locales et certains changements dans les désinences qu'il a retenu du latin, les *et*, les *ès*, les *ou*, *oun* et *ous*, et les *ad*, *ado*, *ada*, qu'il a de commun avec l'espagnol, le fond en est absolument le même. L'*o* terminal surtout y domine au point de sembler faire le fond de la langue, ce qui a pu contribuer à lui faire donner le nom de langue d'O. Il s'applique même au féminin, et ce n'est pas assurément une des moindres surprises pour nous que de voir, par exemple, l'article féminin accolé à un substantif pourvu d'une désinence masculine, la *pouesio*, la *magio*, l'*Italio*, la *canaillo*, la *paraoulo*. C'est, en quelque sorte, un archaïsme que la langue aura retenu des Grecs, fondateurs de Marseille. Ceux-ci disent encore Ellenco pour Hélène,

Stancho, Phano et Marco, pour désigner des noms de femmes.

De millo e millo flous la campagno ès couberto,
D'aquelos del ginest la coumbo ès tapissado,
D'aquelos del bouisson la plano es perfumado :
Qu'un baoumé per lou nàs ! qu'un regal per la bisto !
De tous bijoux, printems, qual pourrio far la listo (1)?

Il est bien vrai encore, qu'à l'instar de l'italien, la langue d'O a ses mignardises, consistant en diminutifs et en augmentatifs, qui donnent une certaine grâce au discours :

Près d'un poulid castel où bex uno gleyssetto,
Ount va s'axinouilla lé paouré bouyatzur
Agrado à l'el de Diou, de la santo Biergetto,
Quand ou prego dabant sa janto capeletto,
Fa lusi su l'aouta l'estello del bonur. (2)

L'emploi fréquent du *b* pour le *v* est une des singularités du gascon; moins fréquente dans le provençal, mais qui revient encore assez souvent,

Et quand dins Bostro cueur un aoutré ten la plaço,
De m'aima cependant aBès fa la grimaço,

(1) De mille et mille fleurs la campagne est couverte ; de celles du genêt la vallée est tapissée ; de celles du buisson la plaine est parfumée : quel baume pour le nez ! quel régal pour la vue ! de tes trésors, printemps, qui pourrait faire la liste ?

(2) *Couberto, bisto, bouyatzeur, biergetto*, pour *couverto*, VISTO, *vouyatzeur*, VIERGETTO.

Aco de Boustro part uno maouBaize actiou,
Dont iéou me Benxerai, Bezès-Bous, mort ou Biou.

C'est cette singulière manière de prononcer les *v* qui avait inspiré à Scaliger la spirituelle boutade :

Eorum VIVERE, BIBERE *est.*

pour eux, vivre, c'est boire.

Mais, outre qu'on ne saurait raisonnablement prétendre que cela suffise à constituer l'individualité d'une langue, on est forcé de convenir que cet avantage est racheté par une prononciation généralement dure, traînante, et une accentuation bruyante, pénible à quiconque n'en a pas contracté l'habitude; ce qui suffirait, à notre avis, pour lui constituer une véritable infériorité, si on la compare à l'élégance du latin, à la diction musicale de l'italien, et à la précision mathématique du français. Je proteste, du reste, de ma formelle intention de ne vouloir élever la moindre querelle à cet égard ; je connais trop le *genus irritabile* des peuples en général, et des poètes en particulier, pour vouloir me faire ici gratuitement le champion pour ou contre de telle ou telle nationalité : j'exprime seulement mon impression personnelle, sous toute réserve et considération pour l'opinion contraire. Cela dit, je reprends mon sujet au point où je l'ai laissé, et je reviens à mon analyse grammaticale, réservant pour plus tard à m'occuper du génie poétique de la langue. Les exemples que je vais citer ne sont à autre fin. Pas ne sera besoin d'être maître profès ès-science linguistique pour voir que si, d'une part, notre roman lyonnais accentue son origine italienne, le languedocien, lui, revèle plus de consanguinité avec l'espagnol.

GASCON.

Cantas, damos, cantas, doumaizellos tant bounos,
Se sabiès qu'on bous aïmo et que sias panadounos (1),
Quand, d'uno blanco man que s'amago del cel,
Dounas en sourigan et la larma dins l'el,
A la fillo miex nudo, à sa maïre que crento
De la trouba, lou ser, bestido (2) *et trop countento...*
Oh! bous prêgui (3), *cantas! car dins bostros cansous*
Lou paouré dis qué trobo un baoumé à sas doulous.

PATOIS LYONNAIS.

Chantò, me bròve damé et vo me damizelle!
Si seiò qu'o vos ame et que vos ête belle,
Quand, d'ina blanchi man qu'ure lo paradis,
Vo bailli soriante et la lorma ous is,
A la fill' indiginta et à sa mòre emua
De la revaïr lo saï de sa honta vetuà !
Chantò! cor din çu chant, qu'inspire un coeur piou,
Lo pouro dit qu'a trove un baum' à sa dolou.

Un souer tremoulava de frech
E n'aviey per tout acatatge
Qu'uua serviata de louatge.
Sins Ulysso n'aouriey crebat.
Mais el qu'et un omo rusat,
Embé lou bout de l'holebarda

(1) ***Pan***, **locution grecque.** ***adouna***, **adorable, tout adorable :** ***Panagia***, **toute sainte.**

(2) ***Trouba***, ***vestido***, **trouver, vêtue.**

(3) ***Bous prégui***, **je vous en prie.**

D'un viel soldat qu'ero de garda,
Te va depencha lou mantel
Accroucat en d'un gros clavel.
Tout crassous qu'éro, camarada,
Servigué fort ben de flassada ;
Et jouœt aquel mantel pegou
Rouquéro couma un bienérou.

Un saï que, tot trimblant de fret,
Je n'eïns, par tot linçuet (1),
Qu'ina sarvietta de loïajo,
Par trop ligiri par mon ajo,
Sin Ulyssi j'arïns crevò.
Mais lu qu'est ïn omo rusò,
Avoï lo bot de l'haleborda

D'un vieux soudor qu'équiet de gorda,
S'in vint dépindre lo manter
Accrochi ou cliou dou ròter (2).
Qué crassousa que fut la cuerta,
Je me gordi d'ou pindre à certa (3);
Et, so çu mantio pejou (4),
Je deurmis com' un biencrou.

Venguere baouja, estacadouna (5),
Batiey mos gents, mourdiey ma bouna;
Nioch et jour m'intendias crida;
Me play, me volé marida !
Eh bé ! Savés dé qué m'arriva?
Aco tourna me recaliva ;
Sentis quécou qué me dis :
Onen, foulou (6), *dé qué sertis ?*

(1) *Linçu*, diminutif *linçuet*, drap de lit (linceul).

(2) *Ròter* râtelier, porte-habit.

(3) Prendre à certe, *certa*, *certamen*, combat, je ne m'en défendis pas.

(4) *Pejou*, *peja*, *poix*; on dit *Pejati*, cordonnier, un homme de poix.

(5) Naguère, *baouja*, bougearonne. Estacadouna, fermée, non encore épanouie (estacade, porte, fermeture, barricade), une vierge.

(6) Allons, folle, *foullou*, diminutif caressant au vocatif; *Dolphiou* ! *Louisou* !

Las languidéouras daou veouzage
Soun bé trop rudas à toun âge,
Pren vite un aoutre ome, mardi !
Dé qu'as paou ? dou charivari ?
Avay ! lou fan à la carriera,
E lou s'amaga à la païera,
O, per un escu de sieix francs,
On fait calla palos, sartans.
E pioi, véouza que se marida
Déou perdre lou veyre e l'aouzida (1).

Fa pou, folòtra, ennocinta,
Je batïns me gints, la sarvinta.
Net et jor m'intindian criò :
Vito ! me volo mariò !
Vore, sòs-tu ce que m'arrive?
Vaiqua veni la recidiva ;
J'intindo un ne saïque que dit :
Allons fualla, par qué soffri?
Le-z-indurance dou vuvajo
Sont ben trop rude par ton ajo.
Prin vîto in autr'homo, pardi !
Qu'òs tu pou ? dou charivari ?
Bast ! ì lo fan so la chanò (2)
Tot se cliout so la chaminò,
O, par ïn écu de siai francs,
O fa quaisi palle et carcans.
Et pus que vout homo repindre
Ne det rin vaïre, ni intindre .

Voilà du gascon dans toute sa crudité native. Mais si cette poésie, quelque peu abrupte, rappelle peu par son harmonie la langue usitée au Parnasse, combien nous allons la voir gagner en ampleur, en grâce et en mignardise, à mesure qu'elle descendra de ses rudes monts des Cévennes, pour s'étendre dans la plaine, sous le ciel si pur et si doux de la Provence ! On dirait qu'elle s'imprègne alors de la

(1) Le voir et l'ouïr, comme on dit perdre le boire et le manger; métonymie familière du latin.

(2) La CHANÔ, la gouttière ; le charivari se fait sous la gouttière (dans la rue) ; tout s'arrange sous la large cheminée, où l'on vient se ranger autour du feu et faire l'accord.

senteur des prés en fleurs, et qu'elle reflète sous ses grands bois de micocouliers le roucoulement de la colombe. Tel est l'effet qu'elle m'a produit, et la sensation que j'ai éprouvée à la lecture de *Mireio*, adorable pastiche de ses aînés, *Daphnis et Chloé*, *Paul et Virginie*, *Hermann et Dorothée*, œuvres émanées elles-mêmes de l'œuvre du *divin Aveugle*, dans ce vieux poème éternellement jeune de l'*Odyssée*, où se déroule l'épopée humaine dans ses actes les plus simples et les plus élevés. Là est le secret de l'intérêt et de la vitalité du roman de la vie intime, lequel, s'adressant à tous, sera éternellement de tous les temps et de tous les âges. Les us et coutumes des peuples, ceux de la Provence en particulier, derniers vestiges de son autonomie, pourront disparaître sous le niveau égalitaire de la centralisation, qui absorbe à elle toutes les individualités dispersées, que *Mireio*, comme l'*Odyssée*, comme les pastorales de Longus, de Gesner, de Bernardin de Saint-Pierre et de Goëthe (1), surnagera sur le flot d'une civilisation

(1) N'en déplaise à la studieuse et prétentieuse Allemagne, les œuvres destinées à perpétuer son nom dans les âges futurs ne seront peut-être point celles dont elle est le plus fière, ses théories abstraites et quelque peu nébuleuses sur la philosophie ou la morale. Les œuvres qui ne s'adressent qu'à l'esprit préoccupent un petit nombre de lecteurs et risquent de périr dans le cataclysme des révolutions. Il n'en est pas de même de celles qui s'adressent au cœur : intéressant l'universalité du genre humain, elles se trouvent dans toutes les mains; elles sont de tous les temps et de tous les lieux, et, à ce titre, sont vraiment immortelles. Voilà pourquoi les simples idylles de Gessner, les poèmes intimes de Herder, et la pastorale semi-homérique et semi-biblique de l'auteur de *Faust* survivront encore quand toute la savante métaphysique de Kant aura disparu, avec l'hégélisme, dans le fleuve de l'oubli, où roulent pêle-mêle, entassées les unes sur les autres, tant d'œuvres qui, tour à tour, ont passionné leurs contemporains. Il en sera de même de ses succès militaires du moment : surprise, trahison, abus de la force, guerre de Mohicans, tournant contre des peuples plus civilisés

disparue, et personnifiera en quelque sorte à lui seul la vieille Occitanie.

La Prouvenço cantavo, e lou tems courreguè,
E comme au Rose la Durenço
Perd à la fin son escourrenço,
Lou gai reiaume de Prouvenço
Din lou sen de la Franço à la fin s'amaguè.

Franço emè tu meno ta sorre!
Digué soun darrié rèi, ieu more.
Gaudissès vous ensen alin vers l'aveni,
Au grand prefa que vous apello,
Tu siès la forto, elo es la bello!...

qu'eux les enseignements qu'ils en ont reçus ; torrent dévastateur, ravageant tout, sans rien féconder, et laissant, pour tout souvenir, une longue trace sanglante, appelant la vengeance. L'histoire a des larmes pour Troie, Athènes, Sparte et Rome ; elle n'a que du mépris pour Xerxès et son orgueilleux satrape, et flétrit les orgies tachées de sang d'Alexandre et de ceux qui se le sont tour à tour proposé pour modèle, modernes pygmées, qui se haussent sur leurs talons pour faire croire à une éphémère grandeur.

MIREIO

POÈME PROVENÇAL

Mireille (1), tel est le titre donné par Mistral à son poéme, qu'à l'instar d'Hésiode, d'Homère, Virgile, Voltaire et *tutti quanti*, il a divisé classiquement en douze chants. Mais que le lecteur se rassure! ils sont tout si bien et si consciencieusement remplis, que si, sur ma parole, il se décide à ouvrir le livre, il ne le quittera plus qu'il n'en ait vu la fin; tellement l'auteur à su y coudre avec art la série des mœurs locales et des traditions des aïeux, entremêlée aux tableaux frais et gracieux du paysage de la Provence, au milieu duquel se déroule, lentement et comme à plaisir, un drame emprunté à cet âge d'or de l'innocence, que l'on ne retrouve que chez les poètes. L'action en est simple et va se déroulant tout naturellement, comme le fil de l'écheveau. Pas n'est besoin à l'auteur de se battre les flancs pour monter sa muse au ton de l'enthousiasme : suaves peintures de la vie pastorale, scènes naïves d'un amour naissant, chant frais de la jeune fille accompagné du son argentin de la chochette du troupeau dans les bois, et, pour contraste, chant grave et monotone du matelot, entonnant après boire le récit de ses campagnes contre l'Anglais. Je ne sais rien de mieux fait pour chatouiller agréablement l'oreille, dans une langue souple et sonore, et intéresser en même

(1) *Mireio, spectabilis*, Mirabelle, Isabelle, belle à voir.

temps le cœur et l'esprit, que cette mélopée, tenant le milieu, pour le genre, entre l'idylle et l'épopée. On dirait la plume des fées de Perrault tenue par la main d'Anacréon.

L'invocation en est simple et a le mérite de transporter d'un bond le lecteur au cœur du sujet :

Canto uno chato (1) *de Prouvenço,*
Dins lis amours de sa jouvenço
A travès de la crau (2) *vers la mar, din li blà.*
Umblo escoulan (3) *du grand Oméro,*
Jeu lo volo segui. Come éro
Ren qu'uno chato de la terro,
En foro de la crau se n'es guéro parla.

Emai soun front no lusiguesse
Que de jouinesso, émai n'aguesse
Ni diadèmo d'or, ni manteu de Damas
Vole qu'en glôri fugue aussado
Coume uno reino, e caressado

(1) *Chatte*, diminutif *chatouno*, au figuré une *fillette;* par allusion à la grâce, à la gentillesse et aux manières *felines* de la jeune fille.

(2) Crau, en grec *crauros*, aride ; on nomme ainsi une vaste plaine caillouteuse formant une sorte de delta non loin de l'embouchure du Rhône et traversée par le canal de Craponne, qui la parsème de quelques oasis de verdure.

(3) *Escoulan*, *scholanus*, écolier.

Per nostro lingo mesprisado ;
Car canto què per vautre, o pastro e gent di mas ! (1).

J'chantò, na perla de Provensa
Din la fleur de son ennocinsa ;
Ou travers de la crau, vai la mer, [din lo blò.
D'Oméro imboïtant lo pò,
Je lo sego de loïn ; coma le n'èquïe
Qu'ina sippone (2) emmi le-z-èpie,
In defour de la crau o ne s'est pou [parlò.

Bien que son front ne reluïesse
Que de joïnessi, et qu'a n'eïesse
Ni diadêmo d'or, ni mantio de Da- [mòs
Je vol'in gloïri la vaïr aussia
Com'ina raïna, et caressia
Par noutra linga delaïssia ;
Cor je chantò par vo, postros et [gints dou mòs.

Tu, segnour Dieù de ma patrio
Que nasquères dins la pastriho (3)
Enfioca mi paraulo et dona me d'alen!
Lou sabès ? intre la verduro,
Au soulèu, em'i bagnaduro
Quand li figo se fan maduro (4)
Vin l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen.

(1) Le *mas* ou *mazel*, maison, ferme. hameau.

(2) *Sippone*, violette; « comme elle n'était qu'une violette cachée dans les blés, en dehors de la Crau, il s'en est peu parlé. »

(3) *Pastriho*, pâtrerie, étable, bergerie.

(4) *Maduro*, *maturus*, « quand les figues sont mûres, vient l'homme avide » (*aloubati*), alouvé, glouton comme un loup.

Mais sus l'aubre qu'éu espalanco (1),
Tu toujour quihes (2) *quauco branco*
Ounte l'ome abrama (3) *noun posque aussa la man*;
Bello jitello premierenco
E redoulento, e vierginenco,
Bello frucho madalenco (4),
Ounte l'aucèu de l'er se ven leva la fam.

O Dieu! ous pouros si affòblo,
Qu'esse naïssu din ïn etròblo,
Bailli me d'òma et de petrin!
Cor, te zou-sòs, dins la vardura,
Par la solaï et la fraichura,
Quand ina vaï la figu'est mura,
Lo bague vient que la depind,

Mais su cel'òbro qu'al ebranche,
Toujor te gorde quauca branche,
Onte a ne pot portò la man;
Bella gita, frut odorant,
Marojo avant la Madelenna,
Quand los autros morquont à [penna,
Et de l'isiau mate (5) la fan.

Jéu la vese, aquela branqueto,
Et sa frescour me fai lingueto (6)*!*
Jéu vese i ventoulet (7) *boulega* (8) *dins lou céu*
Sa ramo e sa frucho immourtalo.....
Béu Diéu, Diéu ami, sus lis alo
De nosto lengo prouvençalo,
Fai que posque avera la branca dis aucéu!

(1) *Espalanco*, qu'il ébranche et réduit en palans, bâtons, échallas.

(2) *Tu quihes, curas*, tu réserves.

(3) *L'ome abrama*, affamé, quémandeur.

(4) *Madelenco*, fruit hatif, mûr à la Madeleine.

(5) *Mater*, calmer, apaiser.

(6) *Farlinguetto*, action de braver quelqu'un en lui montrant la langue.

(7) *Un ventoulet*, charmant diminutif de zéphir.

(8) *Boulega*, conservé dans le style familier, bouliguer, fatiguer.

D'iqui je veio cella branche
Que de mon lòs vareic et penche
Et que lo vint retrosse in aut;
O Dieu ami, fa que su l'ala
De noutra linga provinçala,
Je jugnia la branch'immortala,
Onte chante lò-mont l'isiau !

Puis l'exposition, résumant p. a. d. en deux mots le poème : Au bord du Rhône, dans une pauvre maisonnette cachée entre les hauts peupliers de la rive et les saules au blanc feuillage, demeuraient un vanier et son fils, qui s'en allaient de ferme en ferme, raccommodant *li canestelle route e li panié trouca*, corbeilles rompues et paniers troués.

Ambroise, le vannier et son fils Vincent, *lou Vincenet*, le futur héros du poème, tout en devisant ensemble, arrivent devant le mas de Falabrègue, demeure de Mireïo. Et Vincent, pauvre et sauvage enfant de la lande, de s'émerveiller à la vue de la plantureuse végétation des champs couverts d'oliviers et de mûriers possédés par le riche Ramon, père de Mireille. Le lecteur voit d'ici l'opposition et l'intrigue du drame; d'une part la pauvreté de Vincent, de l'autre la riche dot de Mireille, qui se dresse comme un obstacle infranchissable; puis, dans un coin, le petit dieu Amour, qui se rit des obstacles, et qui, au risque de tout briser, saura bien mettre en rapport les deux pôles opposés de la pile.

— An! deja s'entrevèi dins l'iero
Lou camelun de la paiero,
Diguè mai Vincenet : sian au recatadou !...

Déjà s'entrevoyait, dans l'aire, le comble de la meule de paille, refuge nocturne du pauvre et du mendiant : « Ah, dit Vincent, nous voici arrivés au gîte. — Oui, c'est-là, reprend son père, que prospèrent les brebis ; l'été, elles ont le bois de pins ; l'hiver, la plaine caillouteuse... Oh ! ici, il y a de tout !

E touti aquéli grands aubrage
Que sus li teule fan oumbrage!
Et quelo bello font que raio en un pesquié.
E touti aquéli brux d'abiho,
Que chasco autouno desabiho
E, tre que Mai s'escarrabiho,
Pendouloun cent eissame i grand falabreguié!... (1)

Oh ! en toute cette terre, père, lui répond Vincent, savez-vous, ce qui me plait le plus? c'est la fille de la ferme.

Oh! piei, en touto la terrado,
Paire, lou mai qu'a ieu m'agrado,
Es la chato dou mas !

Tout en devisant ainsi, ils se trouvèrent vers la porte. La fillette venait de donner la feuillée à ses vers à soie ; et sur le seuil, à la rosée, elle allait, en ce moment, tordre un écheveau. — « Bonsoir à toute la compagnie ! » fit le vannier en jetant bas ses brins d'osier.

(1) Et tous ces grands arbres qui tendent leur ombrage sur le toit, et ces belles eaux qui jaillissent dans le vivier, et toutes ces ruchées d'abeilles, que l'on dépouille à l'automne, et dès que mai *s'écarquille*, se suspendent en essaims, par centaines, aux grands micocouliers !

« — Maître Ambroise, Dieu vous le donne ! — dit la jeune fille ; je mets *la thie* à la pointe de mon fuseau, voyez !... Eh! vous autres vous voilà attardés ! — D'où venez-vous ? de Valabrègue ? — Juste! et le Mas des Micocoules, se rencontrant sur notre route, — il se fait tard, avons-nous dit, nous coucherons à la meule de paille. »

Et avec son fils, le vannier alla s'asseoir sur un rouleau de labour, puis sans plus de paroles, ils se mirent à tresser tous les deux une manne commencée, et, de leur gerbe dénouée, ils croisaient et tordaient les osiers dociles.

Vincèn avié sege an pancaro,
Maï, tant dòu cors que de la caro,
Certo ! aco'ro un beu drole et di mieu estampa ;
Emé li garo proun moureto,
Se voulès..... mai terro negreto
Adus toujour bono seisseto,
E sort di rasin negre un vin que fait trepa. (1)

Déjà, dehors, à la fraîcheur, Mireille, la gentille fermière, sur la table de pierre avait mis la salade de légumes ; et du large plat chavirant sous la charge, chaque valet tirait à pleine cuiller de buis, les fèves... — Et le vieillard et son fils tressaient. — Et bien, voyons !

Venès pas soupa, meste Ambrosi ?
Emé soun'er un pau renôsi,

(1) Vincent n'avait pas encore seize ans, mais, tant du corps que de la figure, certes, c'était un beau gas et des mieux campés ; il avait bien un peu le teint brun, si vous voulez.. mais terre noire produit toujours bonne moisson, et il coule des raisins noirs un vin qui fait *trepa*, *trepidare*, danser.

Diguë meste Ramoun, lou majourau doù mas.
An! leissas dounc la canestello!
Vesès pas naisse lis estello?...
Miréio, porge uno escudello!
An! à la taulo! d'aut! que devés ètre las! (1)

« — Allons!» fit le vannier.— Et avançant vers un coin de la table de pierre,ils coupent du pain. — Mireille, leste et accorte, avec l'huile des oliviers assaisonne pour eux un plat de féveroles ; puis vient, empressée, le leur apporter de ses mains.

Dins si quinge an éro Mireïo...
Coustièro bluio de Fontvieio,
Et vous, colo Baussenco, et vous plano de Crau,
N'avès pu vist de tant poulido!
Lou gai souleu l'avié spélido;
E nouveleto e frescoulido,
Sa caro, à flour de gauto, avié dous pitiot trau.

« Mireille était dans ses quinze ans... — Côte bleue de Fontvieille, et vous collines Baussenques, et vous plaines de Crau, vous n'en avez plus vu d'aussi belle! — » Le gai soleil l'avait éclose; et frais, ingénu, son visage à fleur de joues avait deux fossettes.

E soun regard éro uno eigagno
Qu'esvalissié touto malgagno...

(1) Ne venez-vous pas souper? maître Ambroise, dit,avec son air un peu bourru, maître Ramon, le maître du logis. Allons! laissez-moi ces corbeilles; ne voyez-vous pas les étoiles se lever? Ici! Mireille, apporte une éeuelle! allons, à table! vite! que vous devez être las!

Dis estelle mens dous ei lou rai, e mens pur ;
E negrejavo de trenello
Que tout de long fasieu d'anello ;
E sa peitrino redounello
Ero un pessègue double e panca ben madur.

« Et son regard était une rosée qui dissipait toute douleur... Des étoiles moins doux est le rayon, et moins pur ; — il lui brillait de noires tresses qui tout le long formaient des boucles, et sa poitrine rebondie — était une pêche double et pas encore bien mûre...

E fouligando, e belugueto,
E souvagnello uno brigueto !.....
Ah ! dins un véire d'aigo, entre vaire o quéu biai,
Touto à la fès l'aurias begudo !

Et folâtre, et sémillante, — et sauvage quelque peu...... Ah ! dans un verre d'eau, en voyant cette grâce,— toute à la fois, vous l'eussiez bue !

« Holà ! maître Ambroise, ne nous conterez-vous rien ce soir, s'écrient en chœur les convives; c'est donc ici le repas où l'on dort ?—La ! la ! mes amis, honny soit celui qui raille le loup de mer ! Dieu dirige sur lui son souffle et le fait pirouetter comme une toupie. Chantez plutôt vous-mêmes, jouvençaux, vous les vaillants et les forts. Dans mon temps, allez ! je n'étais pas en retard ; mais aujourd'hui, les miroirs sont cassés,

— *Ah ! de moun téms ére un cantaire ;*
Mai aro, que voulés ! li mirau soun creba ! (1)

(1) Allusion aux deux pièces écailleuses et brillantes du corcelet de la

— Allons, maître Ambroise, reprend Mireille de sa voix caressante, chantez-nous quelque chose; là! ce que vous voudrez, cela nous récréera. — Belle *chatoune*, lui répond Ambroise, vos désirs sont des lois et, bien qu'il ne me reste à vrai dire, qu'un filet de voix.

Bien que ma voués noun a plus que l'aresto (1),
Par te plaire el est déjà presto ;
Et tout d'un temps commenço questo :

Lou baile Sufren que sur mar commando,
Au port de Touloun a douna signau.....
Partèn de Touloun cinq cents Prouvençau.

D'ensaca l'Anglès l'envéjo éro grando;
Voulen plus tourna dins nostis oustau
Que noun de l'Anglès veguen la desbrando.

Mai lou promié mès que navegavian,
N'aven vist degun, que dins lis enteno
Li vou de gabieu voulant per centeno (2)...

Mai lou segound mès que vanegavian,
Uno broufouniè nous baie proun péno,
E la nieue, lou jour dur agoutavian (3).

Cigale, qui, en se frottant l'une contre l'autre, produisent le bruit strident que l'on connaît.

(1) Aristo, (calamus), spica, n'est qu'une balle sèche, un épi égrenné.

(2) Nous n'avions vu rien que, dans les vergues, le vol des pingoins.

(3) Une tourmente nous donna assez de peine, et la nuit et le jour nous égouttions dur; (nous travaillions aux pompes).

Mai lou tresen mès nous prengué l'enrabi (1),
Nous bouié lou sang de degun trouba
Que noste canoun pousquesse escouba...

O tron-de-bon-goi! cridé lou gabié,
Trés gros bastiment tout drè nous arribo!
— Alerto, pichoun! li canoun en ribo!

Cridé quatecant lou grand marinié.
Que tastan d'abord li figo d'Antibo (2)!
Li en daren, piei, d'un autre panié.

N'avié panca dit, se véi qu'uno flamo.
Quaranto boulets van coume d'uiau
Trouca de l'Anglès li veissieu reiau.....

Un di bastimen, ïe resté que l'amo!
Lountems, s'entend plus que li canoun rau,
Lou bos que cracino et la mar que bramo.

Di nemi pamens un pas tout du mai
Nous ten separa : que bonur! que chale!
Lou baili Sufren, entrepide e pale

E que sus lu pont brandavo jamai :
Pichot! crido enfin, que voste fio cale!
E vouguen léi dur mé d'ôli de z-Ai (3).

(1) Mais le troisième mois la rage nous prit.

(2) Qu'ils tâtent d'abord des figues d'Antibes! allusion railleuse aux boulets.

(3) Enfants, cria-t-il, que votre feu cesse, et servons lui dur de l'huile d'Aix (l'abordage). Alors saisissant hallebardes, haches, poignards, grappin en main, le hardi provençal répond par un cri sorti de toutes les poitrines : à l'abordage!

N'aviépanca di, qué tout l'équipage
Lampo is alabardo, i visplo, i destrau,
E grapin en man, l'ardi Prouvençau,

D'un soulet alen, crido : A l'arrambage!
Sus lou bord Anglès sautan din qu'un saut
E commenço alors lou grand mourtelage.

Oh! qu'enti baieu! Oh! qué chapladis! (1).
Que crébïs que fan l'aubre que s'esclapo,
Souto li marin lou pont que s'aclapo.......

E dou viéi su quello paraulo,
Li bouié, s'aussant de la taulo,
Eron ana mena si sièis couple au raiòu
De la bello aigo couladisso ;
E sount la triho penjadisso,
En zounzounant la cantadisso
Dou viéi Valabregan, abeuravon li miou (2).

Mai Mirèio, touto souleto (3),
Ero restado, risouleto,

(1) O quel combat! quel massacre!

(2) Et, sur cette parole du vieillard, les laboureurs, se levant de table, étaient allés conduire leurs six paires (de bêtes) au jet de la belle eau coulante ; — et sous la treille aux rameaux pendants, en fredonnant la chanson du vieux de Valabrègue, ils abreuvaient leurs mulets.

(3) Mais Mireille, seule et souriante, était restée avec Vincent le fils de maître Ambroise, et tous deux penchés l'un vers l'autre se parlaient et se touchaient comme deux souchets que courbe un vent guilleret.

Restado emé Vincièn, òu fieu de meste Ambroi.
E touti dous enseu parlavon
Uno vers l'autro, que semblavon
Deu cabridello en flour que chino un vent galoi.

— « Ah ! ça ! Vincent, lui dit-elle : — Quand tu as sur le dos ta bourrée, et que tu erres çà et là, raccommodant les paniers, en dois-tu voir dans tes courses, des châteaux antiques, des lieux sauvages, des fêtes, des pardons !...

Et Vincent de saisir la balle aux bond, et de lui raconter les péripéties d'une course d'hommes, où il a joué, lui, son tout petit rôle.

C'était à Nismes sur l'Esplanade. Un peuple aggloméré plus drû que les cheveux était là, anxieux, palpitant. De nombreux coureurs, nu-pieds, sans veste, allaient, venaient, brûlant d'impatience, et, au milieu d'eux, Lagalante le roi des coureurs,

Que de Prouvenço et d'Italio
avié desalenha lis ome li pu durs.

Aussi faisait-il beau voir, rangés sur son dressoir, les nombreux plats d'étain où étaient gravées ses courses victorieuses...

Et tant d'écharpes aux riches couleurs, que vous auriez juré qu'aux clous de ses solives, l'arc-en-ciel se tenait déployé.

« En le voyant se préparer à entrer en lice, tous les coureurs, l'un après l'autre, baissent la tête et sans mot dire,

reprenaient leurs vestes. Moi qui par hasard ce jour-là assistais aux courses et riais de leur couardise :

Eh ! noum d'un garri ! m'esquiderè,
Siou courreire, pereu !... — Mai qu'ai dit, foulīgarè,
Tout ais veu — d'aust ! te fau courre ;
E jugas veïre : sus li moure,
Li per lemaren, ren que li roure
N'avien just courregu, qu'apris li perdigarè (1).
Faugué l'ana!.......

Il fallut y aller,Lagalante,en me voyant est pris d'un fou rire, et avec un air de mépris : Tu peus, mon petit tirer tes grègues !

Un troisième coureur, nommé le Cri du *Mas* se joint à nous. Nous partons ; si vous les eussiez vu bondir, o Mireille, non, ni sur les monts, ni dans les plaines, il n'est cerf ou levrier qui,aux courses, déploient tant de nerfs. » — Vincent se précipite, déjà même il les a dépassé; mais son pied rencontre un obstacle, et il roule, à court d'haleine, dans la poussière.

Les coureurs émérites poursuivent leur course furibonde, Lagalante prêt à se voir dépassé par le Cri, allonge le pas en hurlant comme un loup,vain effort! le Cri le précédant à peine d'une longueur,embrasse le poteau. Le peuple crie

(1) Et nom d'un chien! moi aussi je suis un coureur,parbleu! qu'ai je dit, pauvre fou, chacun m'entraine : Allons ! sus ! il faut courir ! et jugez voir ! sur les collines, et, pour juges rien que les chênes, je n'avais guère couru jusqu'alors qu'après les perdreaux.

victoire ! le plat d'étain étincelle au soleil et passe dans les mains du vainqueur. Les cymbales retentissent, le hautbois entonne un chant de triomphe,et le peuple fait entendre un long cri d'*evohe*.

Lagalante confus baisse tristement la tête. En vain son rival heureux cherche à le consoler en lui rappelant ses triomphes passés. Lui, le visage blême, les lèvres frémissantes, la chair palpitante d'émotion, détache son caleçon aux sonnettes d'or : « Tiens, dit-il, puisque l'âge brise mes forces, prends ! il est à toi. Puis, fendant la foule, triste et chancelant comme un frêne ébranché, on ne l'a plus revu.

Devant le Mas des Micocoules, ainsi Vincent faisait le déploiement des choses qu'il savait : l'incarnat venait à ses joues et son œil noir jetait des flammes. Car ce qu'il disait, il le gesticulait, et sa parole coulait abondante comme une ondée subite sur un regain de mai.

Les grillons chantant dans les mottes, plus d'une fois se tûrent pour écouter, le rossignol, l'oiseau de nuit, dans le bois firent silence; tandis que, impressionnée au fond de l'âme, Elle, assise sur la ramée, jusqu'à la première aube du jour, n'aurait par fermé l'œil.

Jeu m'ès d'avis, fagué la maire,
Que per l'enfant d'un paniéraire
Parlo rudamen ben. — O maire, es un plaisi
De soumiha, l'iver, mai aro
Per soumiha la nuie es trop claro;
Escouten, escouten l'encaro;
Passaren mi vihado e ma vida à l'aussi !

N'est-ce pas,disait la mère, que pour le fils d'un vannier,

il parle rudement bien ? — O mère, c'est plaisir de dormir, l'hiver; mais à cette heure la nuit est trop claire, écoutons, écoutons-le encore ! pour moi, je passerais mes veillées et ma vie à l'entendre.

Ainsi s'écoulait à plaisir la veillée, et la nuit projetait lentement au loin son ombre; tandis que dans le marécage on entendait les clochettes tinter, et que l'oiseau de nuit, jusque là muet, recommençait à mêler au chant du rossignol son cri strident.....

II.

Le second chant, j'allais dire le second acte de ce drame bucolique, commence comme un dithyrambe ; on dirait l'épithalame des noces de la nature :

Cantas, cantas, magnanarello.
Que la culido ès cantarello !
Galant soun li magnan e s'endormoun di trés,
Lis amourié soun plen de fiho
Que lou béu téms escarrabiho,
Coume un vou de bloundis abiho,
Que raubon sa mélico i roumarin dou grès.

En desfuiant vosti verguello,
Cantas, cantas magnanarelo.
Miréio es a la fucio, un béu matin de mai,
Aquéu matin, per pendeloto,
A sis auriho la faroto,
Avié penja dos agrioto.....
Vincen, aqueu matìn, passè, qui tourna-mai...

Chanta, chanta, magnanarella,(1)
Que la cullicta est chantarella !
Gaillords sont los manis,i deurmont
[de le très (2)
Tos los moris sont pleins de fille,
Que lo biau téms vo décarquille,
Com' in essaim d'autre-z-aville,
Que derobont gliou mier ous boïs-
[sons dous ginets.

In défuillant voutre varchire (3)
Chantòs, chantòs, ò magnanire !
Mireio est à la folli un biau madin de
[Mai.
L'eic betò, folignauda,
A chòque orilli, la farauda,
Drobla cerisi bigarauda (4).
Vincent, c'lu madin, passit,que tôr-
[niet mai.

Mireille est à la feuille,un beau matin de mai; cette matinée là, pour pendeloques, à ses oreilles, la coquette avait pendu deux cerises. Ce matin, vint à passer là de nouveau Vincent. A son bonnet écarlate, comme en ont les riverains des mers latines, il avait mis gentiment une plume de coq ; et en foulant les sentiers, il faisait fuir les couleuvres vagabondes, et, des sonores tas de pierre, avec son bâton, il chassait les cailloux.

Ohé ! Vincent, lui crie Mireille, du milieu des vertes allées, pourquoi passes-tu si vite ? Et Vincent de se retourner vers la plantation, et, sur un mûrier, perchée comme un gai cochevis, il découvre la fillette, et, vers elle, vole joyeux : — Eh bien? Mireille, vient-elle bien la feuille ?

Voulés que vous ajude ! — engardo de langui
De travaia'n pau en coumpagno,
Souleto, vou ven un cagno !.....

(1) *Magnagni*, *magnaniri*, diminutif *magnanarella*, celui ou celle qui est préposé à l'éducation des *mans*, *mannis* ou vers à soie.

(2) La 3e mue, époque critique des vers à soie.

(3) *Varchiri*, pluriel *varchire*, *varzi*, verger, plantation.

(4) *Bigarauda*, espèce de grosse cerise d'un beau rouge. Le texte dit deux griottes.

Cela garde d'ennui, de travailler en peu de compagnie. Seule,il vous vient un nonchaloir,dit-elle.—Moi, de même, ce qui m'irrite,répondit le gars,c'est justement cela.Quand nous sommes, là-bas, dans notre hutte, où nous n'entendons que le bruissement du Rhône impétueux qui mange les graviers, oh! parfois, quelles heures d'ennui! Pas autant l'été; car, d'habitude, nous faisons nos courses, l'été, avec mon père, de métairie en métairie.

Mais quand lou verbouisset vèn rouge,
Que li jour se fan ivernouge,
E loungo li vihado, autour dou recalieu,
Entanterin qu'à la cadaulo
Quauque esperitoun siblo o miaulo,
Sènso lume e sèns grand paraulo
Fau espera la som, tout soulet iéu em'éu.....

La jeune fille lui dit promptement : — « Mais ta mère, où demeure-t-elle? » — « Elle est morte!... » Le garçon se tut un petit moment, puis reprit : « Quand Vincenette était avec nous et que, toute jeune, elle gardait encore la cabane, pour lors c'était un plaisir! »

— Mai coume! Vincenet,

As uno sorre!

(*Mais quoi? Vincent, tu as une sœur?*)

— E la jouvento

Braveto qu'es e ben fasento,
Digué lou verganié.
— Ié dounès d'èr, a ta sourreto?
— Qu'au? ièu? pas mai! elo éi saureto,
E iéu sieu, lou vesès, brun coume un courcoussoun.

Lui ressembles-tu, à ta jeune sœur? — « Qui? moi? Qu'il s'en faut! Elle est blondine, et je suis, vous le voyez, brun comme un euceron... — Mais plutôt, savez-vous qui elle rappelle? Vous; vos têtes éveillées comme les feuilles de myrthe, vos chevelures abondantes, on les dirait jumelles.

« Mais pour serrer la toile claire de votre coiffe, bien mieux qu'elle, Mireille, vous avez le *fil!*... Elle n'est pas laide non plus, ma sœur, ni endormie; mais vous, combien êtes-vous plus belle!... Là, Mireille laissant aller sa branche à moitié cueillie : « Oh! dit-elle, ce Vincent!...

— Alor, m'atroves galantouno
Mai que ta sorre?
(*Ainsi, tu me trouves gentille, plus que ta sœur?*)
— De forço, éu respoundè.
— E qu'ai de mai? — Maire divino!
Qu'a de mai la Cardelino
Que la petouso mistoulino,
Senoun la beuta même, e lou cant, e l'estè (1).

Ma sœur, en courant par les pâturages, ma sœur, comme un rameau de dattes, s'est brûlé le cou et le visage au soleil; vous, belle, je crois que vous êtes comme la fleur de l'asphodèle, et la main hâlée de l'Eté n'ose caresser votre front blanc!

Comme une libellule de ruisseau, ma sœur est encore grêle; mais de l'épaule à la hanche, vous, Mireille, il ne vous manque rien! » Laissant de nouveau échapper la branche, Mireille, toute rougissante : « Oh! dit-elle, ce Vincent! »

(1) **Beaucoup plus, répondit-il. —Et qu'ai-je de plus? —Mère divine! et qu'a le chardonneret de plus que le troglodyte grêle, sinon la beauté même, et le chant, et la grâce?**

Mais nous n'avons rien fait ! Quelle honte, reprit-elle d'un air de bouderie. Voyez ce drôle qui dit qu'il vient m'aider, et tout son travail consiste à me faire rire... Allons ! sus ! que la main se dégourdisse ! parce qu'après ma mère pourrait dire que je suis trop gauche encore pour me marier.

Anen ! d'aut ! que la man s'estire,
Que piéi ma maire pourrié dire
Qu'ai panca proun de biais, o, per me marida.
Vai, vai, dis, tu que te vantaves,

Moun paure ami ! se te langaves
Per la cueie à quintau, la fuéio, crese, que
Quand fuguesse touto en pivello,
Pourriès manja de regardello (1) *!*

Me crésès dounc uno ganchello !
Respoundeguè lou drole, un brigounloun mouquet.

Vous me croyez donc une mazette ? repartit le gars légèrement penaud ; eh bien ! à qui cueillera plus vite, Mademoiselle, nous allons le voir ! ... » Et, des deux mains, passionnés, ardents au travail, de tordre et de traire brindilles et ramée. Plus de paroles, plus de cesse ! — Brebis qui bêle perd sa dentée. Le mûrier qui les porte est cueilli en un instant.

Ils firent, pourtant, bientôt halte. — Quand on est jeune tous deux, la belle chose ! Comme dans le même sac, ils mettaient la feuille ensemble, les jolis doigts effilés de la fillette, se rencontrèrent emmêlés avec les doigts brûlants

(1) Va, va ! toi qui te vantais, mon pauvre ami, si tu te mettais à gages, pour cueillir à quintal la feuille, je crois que, fût-elle toute en brindilles, tu pourrais manger des regardelles (chose que l'on regarde et qu'on n'ose pas toucher).

de Vincent. Elle et lui tressaillirent ; leurs joues se colorèrent de la fleur d'amour, et, tous deux à la fois, d'un feu inconnu sentirent l'échappée ardente. Mais comme Mireille, avec effroi, sortait sa main de la feuillée, lui, par le même trouble tout ému :

Qu'avès? Uno guéspo escoundudo
Vous a bélèu, dis, pougnegudo?
— Noun sai! clinant lau front, elo respoundè plan.
— E senso maï, chascun se bouto
A tourna cueie quauco brouto ;
Eme d'iue couquin, testo souto,
S'espinchavon pamens quau ririé de devan (1).

Ansin li beus enfant de l'aubre panouious
Escoundu souto lou ramage,
S'assajavon au calignage.

Ainsi, les beaux enfants, dans l'innocence de leur âge, préludaient sans trop y penser à l'amour. Quand tout à coup :

Ve, ve, Mireio crido, ve!
— Qu'es acô? — Lou det sus la bouco,
Vivo coume un creu su'no souco,
Fasié signe dau bras... Un nis..... qu'anan avé!

« Vois ! vois ! dit tout à coup Mireille , vois! » — « Qu'est ceci ? Le doigt sur la bouche, vive comme une locustelle sur un cep, vis à vis de la branche où elle juche, elle indiquait du bras...... — « Un nid..... que nous allons

(1) Qu'avez-vous, Mireille, une guêpe cachée vous a peut-être piquée ? dit-il. Je ne sais ! en baissant le front répondit celle-ci à voix basse. Et, sans plus, chacun se met à cueillir de nouveau quelque brindrille. Avec des yeux malins, en dessous, ils s'épiaient pourtant à qui rirait le premier.

avoir ! » — Attends, dit Vincent. Et retenant son souffle, haletant, tel qu'un passereau qui se glisse le long des tuiles, Vincent, de branche en branche, a bondi vers le nid. Au fond d'un trou, qui, entre la dure écorce et l'arbre s'était formé, les petits se voyaient, déjà pourvus de plumes et remuant.

Mireio alor, la flamo i gauto;
— Qu'ei! demando cauta-cauto.
— De pimparrin ? De que ? — De béu sarraié blu.

Mireille alors, la flamme aux joues : — « Qu'est-ce ? demande-t-elle, des pimparrins ? » — « De belles mésanges bleues. »

Bon Dieu ? digué Mireio, en aparant, oh! quant?
Queto nisado galantouno!
Te! te! pécaire, uno poutouno!
E folo de plesi, de milo poutounet
Li devouris e poumpounejo:
Piéi, em', amour plan-plan li vejo
Souto soun jougne que gounflejo...

Bon Dieu! dit Mireille en tendant la main, combien sont-ils ? La gentille nichée ! Tiens ! tiens! pauvres petits, un bon baiser ! — Et folle de plaisir, de mille doux baisers elle les dévore et les caresse ; puis avec amour doucement les coule sous son corsage qui renfle.

Oh ! li poulit! si testo bluio
An d'uïoun fin coume d'aguhio!
E leu mài dins la blanco e lisqueto presoun,
Très pimparrin elo recato;
E dins lou sen caud de la chato,
La couvadeto que s'amato
Se créi que l'an ramesso au founs de soun nisoun (1).

(1) Oh ! les jolis ! leurs têtes bleues ont de petits yeux fins comme des

Tiens! tiens! tends la main, crie de nouveau Vincent.

— Mai de bon ? Vincenet, n'i'a'ncaro
— O! santo Vierge! Ve, toutaro,
Dirai qu'as la man fado! — Eh! pauro que vous sias!
Li pimparrin, quand ven sant Jorge,
Fan dés douge iou, emai quatorge,
Souvent-fès... Mai te! te! porge,
Li cago-nis!... E vous, bello borno adessias!

Mais quoi! Vincent, il y en a encore! » — « Oui! » — « Sainte Vierge! tout à l'heure je dirai que tu as la main fée! » — « Eh! bonne fille que vous êtes! les mésanges! quand vient la Saint-Georges, elles font dix, douze œufs, et même quatorze, maintes fois!... Mais tiens! tiens! tends la main, les derniers éclos! et vous, beau creux, adieu!

Pendant que le jeune homme se décroche, et que celle-ci arrange les oiseaux bien délicatement dans son fichu fleuri.... « Aïe! aïe! aïe » d'une voix chatouilleuse fait soudain la pauvrette. — Et pudique, sur la poitrine, elle se presse les deux mains. Aïe! aïe! aie! je vais mourir!

Aï! aï vau mouri!
Houi! houi! plourava, me grafignon
Ai! me grafignon e m'espignon!
Courré leu, Vincenet, leu!... Es que, i'à, moumen...
Que vous dirai ? Dins l'escoundudo
Grand e vivo éro l'esmougudo.
J'a'n moumen, dins la bando a ludo
Avien li cago-nis mes lou bourroulamen.

« Ah! pleurait-elle, ils m'égratignent! aïe! ils me pi-

aiguilles! » Et vite encore, dans la prison blanche et lisse, elle cache trois mésanges; et, dans le tiède sein de la jeune fille, la petite couvée qui se blottit, croit qu'on l'a remise au fond de son nid.

quent ! Cours vite, Vincent, vite !... » C'est que, depuis un moment, vous le dirai-je ? dans la cachette, grand et vif était l'émoi ! Depuis un moment, dans la bande aîlée, avaient, les derniers éclos, mis le bouleversement.

E dins l'estrecho valounado,
La fouligaudo moutounado
Que noun pou libramen faire soun rondelet,
A grand varai d'arpioun e d'alo,
Fasié, dins li mounto-davalo,
Cambareleto senso égalo.

Et dans l'étroit vallon, la folâtre multitude qui ne pouvait librement se caser, se démenant des griffes et des aîles, faisait, dans les ondulations, des culbutes sans pareilles.

— Aï ! aï ! ven léi querre, lampo !
Je souspiravo. E coume pampo,
Que l'auro a tremolis, coume di cabrian,
Quand se sent pouncho uno junego,
Ansin gemis, sauto e se plego
La chatouno di Falabrego.. ..

Ieu pamens i'a voula.

« Aïe ! aïe ! viens les quérir ! vole ! » lui soupirait-elle. Et, comme le pampre que le vent fait frissonner, comme une génisse qui se sent piquée par les frêlons, ainsi gémit, bondit et se tord l'adolescente des Micocoules.... Lui pourtant a volé vers elle. Chantez en défeuillant vos rameaux, chantez, chantez, magnanarelles !...

« Vous le craignez donc bien le chatouillement ? lui dit-il de sa bouche amie. Eh ! comme moi, dans les orties, si, nu-pieds, mainte fois il vous fallait vaguer?...

Comment feriez-vous ! » — Et pour déposer les oisillons qu'elle a dans son corsage, il lui offre en riant son bonnet

de marin. Déjà, Mireille sous l'étoffe que la nichée rendait bouffante envoie la main, et, dans la coiffe, une à une, rapporte les mésanges.

Déjà le front baissé, pauvrette ! et détournée un peu de côté, le sourire se mêlait à ses larmes ; semblablement à la rosée qui, le matin, des liserons mouille les clochettes molles,et roule en perles et s'évapore aux premières clartés.....

Quand,sous eux,voilà que la branche tout à coup éclate et se rompt !.. Au cou du vannier, la jeune fille effrayée, avec un cri perçant, se précipite, l'enlace de ses bras, et, du grand arbre qui se déchire, en une rapide virevolte, ils tombent serrés comme deux jumeaux, sur la souple ivraie.

Fres ventoulet, largo e Gregâli,
Que di bos boulegas lou pâli,
Sus lou jouine paréu que voste gai murmur
Un moumenet mole e se taise!
Fôlis aureto alenas d'aise!
Dounas lou tems que l'on pantaise.
Lou téms qu'a taut lou méns pentaison lou bonur!...

Frais zéphyr (vent), largue et (vent) grec, qui des bois remuez le dais, sur le jeune couple, que votre gai murmure un petit moment mollisse et se taise ! Folles brises, respirez doucement ! Donnez le temps que l'on rêve, le temps qu'à tout le moins ils rêvent le bonheur!

Toi qui gazouilles dans ton lit, va lentement, va lentetement, petit ruiseau ! parmi tes galets sonores ne fais pas tant de bruit; pas tant de bruit, car leurs deux âmes sont dans le même rayon de feu, parties comme une ruche qui essaime.....

Mais elo, au bout d'uno passado,
Se dèvero de la brassado...

Mens palinello soun li flour dou coudounié.
Piei sus la ribo s'assetèron,
Uu contro l'autre se boutéron,
Un moumenet se regardéron,
E'm'acò parlè'nsin lou drôle di panié :

Vous sias ren facho mau, Mireio ?
O la vergougno de la leïo,
Aubre dou diable, aubras qu'un divendre an planta,
Que la marrano t'agarrigue.
E que toun mèstre s'abourigué !...
Mai èlo, em' un tremoulun que noun poû arresta.

Vous êtes vous point fait mal, Mireille ?....

O honte de l'allée, arbre du diable, arbre funeste qu'on a planté un vendredi, que le marasme s'empare de toi ! que l'artison te dévore, et que ton maître te prenne en horreur ! Mais elle, avec un tremblement qu'elle ne peut arrêter :

— ***Me siéu pas, dis, facho mau, neni !***

Je ne me suis pas, dit-elle, fait de mal, nenni ! Mais, telle qu'un enfant dans ses langes qui parfois pleure et ne sait pourquoi, j'ai quelque chose, dit-elle, qui me tourmente ; cela m'ôte le voir et l'ouïr ; mon cœur en bout, mon front en rêve, et le sang de mon corps ne peut rester calme.

— « Peut-être, dit le vannier, est-ce la peur que votre mère ne vous gronde pour avoir mis trop de temps à la feuille ? comme moi, quand je m'en venais à heure indue, déchiré, barbouillé comme un Maure, pour être aller chercher des mûres.....

Oh ! noun, digué Mireio, autro peno me tèn.

Ou peut-être un coup de soleil, fit Vincent, vous aura enivrée ? Je sais, dit-il, une vieille, dans les montagnes des

Baux (on l'appelle **Tavèn**) elle vous applique, bien sur le front, un verre plein d'eau, et promptement, de la cervelle ivre, les rayons charmés jaillissent dans le cristal. »

Noun, noun, respondé la Craenco ;
Les escandihado maienco
N'es pa in chato de Crau que podon faire pôu !
Mai en que sér de te deçaupre?
Dins mou sen acô pou plus caupre.
Vincen, Vincen, vosti lou saupre?
De tu siéu amouroso !....

Non! non! répondit la fille de Crau, les échappées du soleil de mai, ce n'est pas aux filles de Crau qu'elles peuvent faire peur! mais à quoi bon t'abuser? Mon sein ne peut plus le contenir! Vincent! Vincent! veux-tu le saveir? Je suis amoureuse de toi!

— Oh ! princesso, que, tant poulido,
Agués la lengo tant marrido !

Ah! princesse, comment se fait-il que, si jolie, vous ayez la langue si méchante? il y a de quoi se jeter par terre stupéfait !

« Quoi! vous amoureuse de moi? de ma pauvre vie encore heureuse, n'allez pas vous jouer, Mireille, au nom de Dieu ! Né me faites pas croire des choses qui là dedans une fois enfermées seraient la cause de ma mort. Mireille ne vous moquez plus de moi ! »

— Que Dieu jamai m'emparadise,
Se i'a messorgo en ce que dise!
Vai, de creire que t'ame acô fai pas mouri,
Vincen!........

Oh! ne dites plus des choses pareilles ! De moi à vous,

il y a un labyrinthe. Du Mas des Micocoules, vous êtes la reine devant qui tout plie..... — Moi, pauvre vannier de Valabrègue, je ne suis qu'un vaurien, Mireille, un batteur de campagne !

Et la gentille fillette de la Crau de lui répondre avec cet air décidé des vierges qui ont mûri sous le chaud soleil du Midi :

Eh ! que m'enchau que-moun frigaire
Siegue un baroun o paniéraire!

Et que m'importe que mon bien-aimé soit un baron ou un vannier ! pourvu qu'il me plaise, à moi ! répondit toute en feu, comme une lieuse de gerbes, la jeune fille de la Crau.

Devant la vierge ravissante, lui resta interdit, comme des nues un oiseau fasciné qui tombe peu à peu. Tu es donc magicienne, dit-il brusquement, pour que ta vue me dompte ainsi, pour que ta voix me monte à la tête et me rende insensé comme un homme pris de vin ? Ne vois-tu pas que ton embrassement a mis le feu dans mes pensées ? Car, tiens ! si tu veux le savoir, au risque que de moi, pauvre porteur de falourdes, tu ne veuilles faire que ta risée, je t'aime, Mireille, je t'aime de tant d'amour que je te dévorerais !

T'ame, o chatouno encantarello,
Que se disiès : Vole uno estello ;
J'a ni travès de mar, ni bos, ni gaudre-foui
J'a ni bourrèu, ni fio, ni ferre
Que m'aplantèsse! Au bout di serre,
Toucant lou ceu, l'anarieu querre,
E dimenche l'auriés pendoulado a toun coui (1).

(1) Je t'aime, ô fille enchanteresse, que si tu disais : Je veux une étoile, il n'est traversée de mer, ni bois, ni torrent; il n'est ni bourreau, ni feu,



Mais, ô la belle des belles ! plus je te contemple, plus, hélas ! je m'éblouis !.... Ecoute, je vis un figuier, une fois, dans mon chemin, cramponné à la roche nue, contre la grotte de Vaucluse, si maigre, qu'aux lézards gris donnerait plus d'ombre une touffe de jasmin. Vers ses racines, une fois par an, vient clapoter l'onde voisine ; et l'arbuste aride, à l'abondante fontaine qui monte à lui, pour se désaltérer autant qu'il veut, se met à boire... Cela toute l'année lui suffit pour vivre. Comme la pierre à la bague, à moi cela s'applique.

Car je suis, Mireille, le figuier, et toi la fontaine et la fraicheur. Et plût au Ciel, moi pauvret ! plût au Ciel, une fois l'an, que je pusses, à genoux, comme à présent, me soleiller aux rayons de ton visage, et surtout que je puisse encore t'effleurer les doigts d'un baiser tremblant !...

Subran coume eiço dins la leio
S'entendegué'no vouès de vieio:
Li magnans, à miejour, manjaran rén, alor ?

« Mireille ! résonne une voix de vieille dans l'allée, les vers à soie à midi ne mangeront donc rien ? »

Telle, dans un pin, en grande animation, une volée de passereaux qui s'ébat, remplit quelquefois d'un gai ramage la soirée qui fraîchit. Mais, d'un glaneur qui les guette, si tout d'un coup tombe la pierre, de toutes parts effrayés, ils s'enfuient au travers du bois, troublés, plein d'effroi. Ainsi fuit par la lande le couple amoureux.

. . . . *Elo, devers lou mas,*
Senso muta part à la lesto,
Emé sa fueio sus la testo;
Eu, planta coume un sounja-festo
L'arregardo landa peralin dins l'ermas.

ni fer qui m'arrêtât ! au bout des pics, touchant le ciel, j'irais la prendre, et, dimanche, tu l'aurais pendue à ton cou.

III.

Les vers à soie ont marché depuis la scène de la cueillette des feuilles. Eveillés de la *troisième*, déjà ils ont passé la *quatrième* et dorment, à l'heure qu'il est, enveloppés sous leurs fourreaux de soie. Les jeunes filles travaillent à les décrocher des brins de bouleaux où ils ont appendu leurs tombeaux aériens, en prévision d'une résurrection, pour la plupart d'entre eux, hélas! fort problématique. Ce ne sont que fous rires, petits cris d'oiseaux effrayés, confidences à voix basse, sournoises et perfides médisances. Mais de quoi, je vous le demande, peuvent jaser des jeunes filles déjà mûres pour l'hymen, s'il ne s'y glisse un brin d'amour?

Contro l'iue dou juvenome
Quand trespire l'amour, la flamo o l'estrambord,
Mounte ès la chato proun savento
Per s'apara?..... (1).

(1) Contre l'œil d'un jeune homme dardant l'amour, la flamme ou la passion, quelle est la jeune fille assez forte pour se faire un rempart?

C'est que les jeunes gens venaient d'entrer dans l'assemblée, gais et riants, provoquant du sourire les jeunes filles. Sous ce splendide ciel du Midi, rien de froid ou de compassé comme chez nous: les danses, les jeux, les ris sont de mode partout, intermèdes nécessaires pour cette population expansive, et dont elle ne saurait absolument se passer; nous nous souvenons de les avoir suivis d'un œil d'envie, pendant notre court passage dans le midi, les Estelles et les Némorins si bien dépeints par Florian, ce Watteau aux houlettes et aux moutons enrubannés de la Provence. C'était plaisir de voir au premier bruit du tambourin et du galoubet, toute la troupe de jeunes hommes et de jeunes filles se précipiter comme un essaim d'abeilles effarouchées, danser en se trémoussant une sarabande ou un fandango; puis rentrer avec la même presse chacun chez soi,et se remettre avec une nouvelle ardeur au travail. Ainsi en est-il encore aujourd'hui sur cette terre de prédilection du soleil, où la froide étiquette du nord a tant de peine à s'implanter:

Quand li pausilo soun braveto
Qu'à plen barrau lis ouliveto
Dins li gerlo d'argelo escampon l'oli rous,
Quand sus li terro e dins li draio,
Dou garbéjaire que varaio
Lou grand carri reno et trantaio,
E tuerto de pertout' mè, soun front auturous;

Nus e gaiard comme un luchaire
Quand Bacus vèn, e di chauchaire
Coundus la farandoulo i vendemio di Crau;
E de la caucadouiro emplido,
Quand la brevento benesido,
Souto li cambo enmoustousido,
Dins l'escumouso tino escapo à plen de trau,

E clarinen, sus li genesto
Quand li magnan mouton en festo
Per fiela si presoun bloundinello ; e que leu
Aqueli toro mai qu'abilo
S'ensevelisson à cha milo
Dins si bressolo tant sutilo
Que vous semblon teissudo em'un rai de soléu...

Quand la récolte donne, et qu'à pleins barils, les vergers d'oliviers, dans les jarres d'argile épanchent l'huile rousse; quand, par les champs et les chemins, du ramasseur de gerbes qui va et vient, le grand chariot geint et cahote et heurte de toute part avec son front altier ;

Nu et vigoureux comme un lutteur, quand Bacchus vient, et des fouleurs conduit la farandole aux vendanges de Crau ; et, de la fouloire comble, quand la boisson bénie, sous les jambes barbouillées de moût, dans l'écumante cuve échappe à pleine bonde ; et, diaphanes sur les genêts, quand les vers à soie montent en fête pour filer leurs prisons blondes ; et que rapidement ces chenilles, artistes consommées, s'ensevelissent à milliers dans leurs berceaux si subtils qu'ils semblent tissus d'un rayon de soleil :

Alor en terro de Prouvenço
I'a que mai divertissenso.....

Alors, en terre de Provence, il y a plus que jamais ébaudissement! Le bon muscat de Baume et le Frigoulet (parfumé au thym) se boivent à la régalade; alors, l'on chante et l'on banquette; alors se voient garçons et filles, au son du tambourin, former leurs rondes...

Ainsi se passaient les choses au Mas des Micocoules, les jeunes hommes, tambourins en tête, avaient entr'ouvert la porte de l'assemblée en parlementant pour obtenir leur libre entrée.

Noun, noun! s'écrient sournoisement, en chœur, les jeunes filles à la vue de la bande joyeuse :

Noun ! diqué la gaio nineio,
N'en voulen ges ! parai, Mireio ?

Non, non, s'écriait le gai troupeau de jeunes filles, nous ne les voulons point ! n'est-ce pas, Mireille ?

— *Se descoucouno pas, fagué, touti li jour !*

La récolte des cocons ne se fait pas tous les jours, répond la Chatoune du Mas !

Encouragés par cet accueil favorable, les jeunes hommes viennent se placer, chacun auprès de sa promise, faisant mine de lui aider ; puis viennent les confidences, les beaux projets, les châteaux en Espagne...

« Moi, dit la belle Laure, je suis bien pauvre, voyez-vous ; mais si, de n'écouter personne, j'avais la résolution, non, quand même le roi de Pamparigouste me ferait l'offre de sa main, je prendrais plaisir à le voir se trainer sept ans à mes pieds. »

— Pas moi! pas moi! reprend Clémence, si quelque roi, par hasard, de moi venait à s'éprendre, et qu'il fût jeune et beau surtout, sans tant de caprices, je me laisserais bonnement emmener par lui dans son palais; puis je m'en reviendrais quelque jour, moi la reine, en mon pauvre pays des Baux; et là, après avoir rebâti son vieux château en ruines, je voudrais monter avec mon beau prince sur la plus haute tour, et, coude à coude avec lui, appuyée sur le parapet, quel plaisir de voir :

Moun gai reiaume de Prouvenço
Coume un claus d'arangié davans iéu s'espandi,
E sa mar bluio estalouirado
Souto si colo et si terrâdo,

E li grand barco abandeirado,
Poujanto à plen de velo i ped dou casteu d'I.

Voir devant moi mon gai royaume de Provence, tel qu'un clos d'orangers s'épanouir; et sa mer bleue étalée, et ses collines, et ses plaines; et, tout au loin, les grandes barques pavoisées, cinglant à pleines voiles au pied du château d'If.

Et le Rhône, ou tant de cités, pour boire, viennent à la file en riant et en chantant, plonger leurs lèvres tout le long; et la Durance, cette chèvre ardente à la course, rongeant en passant cades et arbousiers; et qui, tantôt comme une fille qui vient du puits avec sa cruche, répand son onde en jouant avec les gars qu'elle trouve par la route.

Tout en disant ceci, Clémence, la gentille reine de Provence, quitte sa chaise et, dans sa corbeille, vient vider son tablier plein...

— An pereu, digo leu Mireio,
Digo-nous tamben toun ideio !

A toi, maintenant, dirent en chœur les jeunes filles, à toi Mireille, de nous dire ton idée.

— Eh ! que voulès que vous digué ? Mouso emé mi gent,
A noste mas de Crau countento,
Ta pao rén autre que mi tento.

— Oh ! la capouno ! la capouno !
Esclafigueron li chatouno,
Aviéʼnvéio, pareis d'un poulit gourbelin,
Ė'eu fa'nereire au paniéraire
Que lou voulié per Calignaire !
E la galejavon.... (1)

(1) Oh! la friponne! la friponne! dirent en riant les jeunes filles, elle

— *Travaias! travaias! descoucounarello,*
N'i'a panca proun, galejarello!

Travaillez! travaillez, décoconneuses, répond en rougissant Mireille, n'avez vous pas bientôt fini de vous moquer, babillardes? vous feriez vraiment damner les saints!

Per vous counfondre
Ou leu que de me veire apoundre
A-n-un marit, me vole escoundre
En un couvent de mourgo, à la flour de mis an (1).

— *Taderi de ra*! Alors ce sera comme la belle Magali.

Magali que dou grand esglasi
Qu'avié per l'amourous estasi,
En Arle au couvent de saint Blasi,
Touto vivo, ame mai courre s'enseveli.

— Magali! Magali! reprennent en chœur les jeunes filles :

Noro, an! d'ant! tu que tant ben cantes,
Tu que, quand vos, l'ausido espantes,
Canta-ie Magali!

Allons! Nore, toi qui chantes si bien, quand tu le veux, que l'oreille ne se lasse pas d'entendre, chante-nous Magali, qui à l'amour échappait par mille subterfuges, Magali, qui se faisait pampre, oiseau qui vole, rayon qui brille, et qui tomba pourtant amoureuse à son tour.

O Magali, ma tant amado! commença Nore, et toute la

avait envie apparemment d'un joli corbillon, et elle a fait accroire au vannier qu'elle le voulait pour amant!... et elles la gaussaient...,..

(1) Pour vous confondre, au lieu de me voir prendre un mari, en un couvent de nonnes je veux aller m'enfouir à la fleur de mes ans.

maisonnée (*l'oustalado*) à l'ouvrage redcubla de gaité de cœur; et telles, quand d'une cigale bruit la chanson d'été, toutes en chœur reprennent, telles les jeunes filles au refrain partaient toutes en chœur :

O Magali, ma tant amado
Mete la testo au fenestroun !
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de viouloun.

Es plein d'estello aperamount,
L'auro es toumbado ;
Mai lis estello paliran
Quand te veiran !

— Pas mai que dou murmur di broundo
De toun aubade ieu fau cas !
Mai ieu m'en vau dins la mar bloundo
Me faire anguiélo de roucas.

— O Magali, se tu te fas
Lou peis de l'oundo,
Ieu, lou pescaire me farai
Te pescarai !

O M gali, ma camarada,
Pòssa ta têta ou chòssiron ;
Accota un pou la bell'aubada,
Qu'in ton honneur noutre gints font.

O'i'est plein d'Etelle par lò-mont,
La net est tiéda ;
Mais le-z-etelle paliran
Quand l'te varran.

— Ni par lo chant, ni par la ronda
Vai, ne crai pò de me tochi ;
Je voï modò din la mer blonda
Me faire anguilli de rochi.

— O Magali ; si te te fai
Païsson de l'onda,
Adonc païchou je me farai,
Te paichirï.

— Oh ! mai, se tu te fas pescaire, (1)
Ti virtoulet quaud j'itaras,
Jéu me farai l'aucéu voulaire,
M'envoularai dins li campas.

— O Magali, se tu te fas
L'aucéu de l'aire,
Iéu lou cassaire me farai,
Te cassarai.

— I'perdigau, i bouscarido,
Se vènes, tu, cala ti las,
Iéu me farai l'erbo flourido
E m'escoundrai dins li pradas.

— O Magali se tu te fas
La margarido
Iéu l'aigo lindo me farai,
T'arrousarai.

Si te te fais païchou sarvajo,
Quand tos filets te jitarai,
L'isiau seraï dou vert boccajo
Et din los airs m'invôlaraï !

— O Magali, si te te fai
L'isiau volajo,
Me, lo chassou je me faroï,
Te chassarai !

— Ous beccafis, à la padria
Si te viens tindre ton filet,
Je me farai l'erba fluria,
Que rampe et meurt dins lo vioulet.

— O Magali si te te fai
La fleur jôlia,
Aiga limpida, me farai,
T'arrosarai !

(1) Afin de mettre le lecteur à même d'apprécier la similitude des deux dialectes, je mets ici en regard la reproduction aussi littérale que possible de cette suave cantilène. Dire que dans cette translation, elle n'ait rien perdu de cette grâce et de cette naïveté qui fait son plus grand charme, c'est assurément ce que je ne saurais prétendre, *tradutore, traditore*. Je demande seulement qu'on l'examine au point de vue grammatical.

Se tu te fas l'aigueto lindo,
Ieu me farai lou nivoulas,
Iéu m'enanarai ansindo,
A l'Americo, perabas!

— O Magali, se tu t'envas
Alén is Indo,
L'auro de mar iéu me farai
Te pourtarai!

Se tu te fas la marinado,
Iéu fugirai d'un autre las :
Ieu me farai l'escandihado
Dou grand souléu que found lou glas!

— O Magali se tu te fas
La souleiado,
Lou verd limbert iéu me farai
E te béurai!

Si te te fais l'aiga limpida,
Je me farai lo brouillord naï,
Ét promptament, din la Florida
Lò-var, bien loïn je m'enairai.

— O Magali, si te t'invai,
Lò-var din l'Inda,
L'aura de mer je me farai,
T'impoitarai!

— Si de la mer te te fais l'ore,
Quand lo vint de mer soflara,
Je me farai lo rai que dore
Dou grand Solaï que fond lo glia.

— O Magali, si te te fai
La sorilla,
In gai laïzord me changiraï
Et te beraï!

— Si tu te rendes l'alabreno
Que se rescound dins lou bertas,
Iéu me rendrai la luno pleno
Que dins la niue fai lume i masc!

— O Magali, se tu te fas
Luno sereno,

Iéu bello neblo me farai,
T'acatarai !

— Mai se la neblo m'emmantello,
Tu, per acò, noun me tendras,
Iéu, bello roso vierginello
M'espandirai dins l'espinas !

— O Magali, se tu te fas
La roso bello,
Lou parpaioun iéu me farai,
Te beisarai !

Si te te fai larmisa bruna,
Que se revond din los vorsi,
Je me farai la plena luna,
Que prête sa lumiri ous sorci.

— O Magali, si te te fai
Ou cier la luna,
Me, bella nibla me faraï,
T'invorparaï !

Qu'ou cier ta nibla m'emmantella,
Pò par iquin te ne m'arai,
Je me faraï rousa novella,
Et din lo boïsson m'inclíouraï.

— O Magali, si te te fai
La rousa bella,
Lo papillon je me farai,
Te boccarai !

— Vai, Calignaire, courre, courre !
Jamai, jamai m'agantaras,
Ieu de la rusca d'un grand roure
Me vestirai dins lou bouscas.

— O Magali, se tu te fas
L'aubre di moure,
Iéu lou clot d'eurre me faria (1),
T'embrassarai .

(1) Si tu te fais l'arbre des mornes, moi je me ferai le lierre.

— Se me vos prenè à la brasseto,
Ren qu'un viei chaine arraparas....
Iéu me farai blanco moungeto
Dou mounastié d'ou grand sant Blas !

— O Magali, se tu te fas
Mounjo blanqueto,
Iéu, Capellan counfessarai,
E t'ausirai !

Pouro galant, vai, prind la corsa,
Jamai, jamai m'attraparai ;
D'un grand chòno prenant l'écôrça,
Din la forêt m'in vetiraï.

— O Magali, si te te fai
Lo chòno dur, adont, de força,
Me, planta d'ire me faraï,
T'imbrassiraï.

Din ton imbrassad'amitiousa
Rin que lo chòno agrapparai ;
J'airai me faire religiousa
Din lo covent dou grand sant Blaiz.

— O Magali, si te te fai
Nonna piousa,
Me, confesseur, je me faraï
Et t'intindraï.

— Se dou couvent passes li porto,
Touti le mounjo trouvaras,
Qu'à mon entour saran per orto (1),
Car en susari me veiras !

— O Magali, se tu te fas
La pouro morto,
Adounc la terro me farai
Aqui t'aurai !

— Aro coumence enfin de créire
Que noun me parlés en risént :
Vaqui moun aneloun de vèire
Per souvenanço, o ben jouvent !

(1) *Per orto*, par le jardin, *hortus*.

— O Magali, me fas de ben !
Mai tré te vèire,
Ve lis estello, o Magali,
Coume an pali !

Si dou covent t'ure la pòrta,
Le nonne ou jardin trovarai,
Et me, ou miai, que seraï mòrta,
Din mon linçu te me varrai.

— O Magali, si te te fai
La poura morta,
Adonc la terra me faraï,
Iqui t'arraï !

Vore o m'est forci de craire
Que t'esse un veritòbl' amant ;
Vaiqua mon annelet de veire
In sovenanci, biau galant.

— O Magali, me rinds content !
Mais, à te vaïre,
Ve, le-z-etelle, o Magali,
Que l'z an pali !

Je clos ici la série de ces citations. Si je n'eusse écouté que mon désir, j'aurais aimé à poursuivre cette étude jusqu'au bout; mais je m'aperçois que je n'ai que trop abusé déjà de la patience du lecteur.

Je croirai, néanmoins, avoir atteint mon but si, affriandé par les discrets emprunts que j'ai faits à cette œuvre remarquable, il se décide à remonter à leur source et à vouloir s'édifier par lui-même. Il y trouvera, lorsqu'il sera parvenu à se familiariser avec cet idiome, nombre de peintures de mœurs et de scènes attachantes, une foule d'expressions heureuses semées un peu de partout, et, chemin faisant, plus d'une beauté de premier ordre.

Il me reste maintenant, pour clore cette série d'études, à étudier notre roman parallèlement avec l'italien, ce premier-né des langues néo-latines, et démontrer pièces en main, si faire se peut, que, quoique évidemment inférieur en grâce et en noblesse à ce fils privilégié, si bien doté par la mère commune, il n'est pas sans avoir conservé par devers lui quelques titres à l'héritage paternel.

IV.

ITALIEN ET ROMAN

Lyon fait ouvrages divers
Ouvrages premiers italiques,
Prenant origine des vers,
Maintenant ouvrages galliques.
Ch. Fontaine, épître 1535.

En tête de cette pléiade nombreuse de poètes éclos sur le sol de l'Italie, qui tous se sont complus à ciseler en délicates figulines leurs myriades de *sonnets* et d'*octaves*, brille avant tous Pétrarque. Ses rimes, stances, tercets, ses sonnets surtout, sont demeurés comme autant de modèles du genre, que les Italiens, amoureux de la forme ne se lassent jamais de lire et citer. Mais ils sont, d'un autre côté, tellement remplis d'allégories et de métaphores, que, déjà presque intraduisibles en français, ils le seraient bien plus encore en patois, qui manque, la plus part du temps, de termes pour exprimer les idées métaphysiques qui en constituent la forme, et souvent même, tout le fond.

Plus heureux, peut-être, serions-nous avec ce prestidigitateur adroit ou cet enchanteur malin, qui a nom l'Arioste. Ses humoristiques boutades, ses spirituelles saillies, rappelant avec bonheur ce que nous appelons

notre bon sel gaulois, seraient bien mieux, ce me semble, à notre taille et plus à portée de notre imitation, que les roucoulements de palumbes et les perpétuels gémissements, avec lesquels se tourne et se retourne sur sa couche solitaire le chantre assermenté de la belle Avignonaise. Du divin poète — pour les Italiens, si enclins à l'exagération, tout est divin — du divin poète donc, puisque divin il y a, nous prendrons ce surtout en quoi il excelle, à savoir ces rentrées ou épisodes, souvent risqués, mais toujours si bien tournés, à l'aide desquels il se joue si adroitement de son lecteur, et réussit à prolonger l'attention, sans jamais la lasser, pendant les vingt-quatre chants dont se compose son poème, mi-partie burlesque et mi-partie héroïque.

Vient en première ligne, l'épisode si connu et si souvent reproduit, des amours d'Angélique, la cruelle Alcimadure du *patito* Roland, avec le berger Medor. Le poète débute avec art par la description d'un duel terrible entre deux prétendants au cœur de la princesse du Cattay, le paladin Renaud, l'Achille chrétien, d'une part, et de l'autre, le sarrazin Ferragus, le bouillant Ajax du poème, qui tous deux pour le moment, et faute de mieux, se disputent, à grands coups d'épée, la paisible possession de l'objet aimé. Mais, tandis qu'inattentifs à tout autre objet, les deux combattants assourdissent les échos de la forêt du bruit des coups qui tombent, dru comme grêle, sur leur épaise armure, la peu sensible Angélique, lasse d'attendre l'issue problématique d'un combat dont elle doit être le prix, l'œil au guet, la jambe tendue, le sein palpilant, se glisse en catimini derrière l'épais feuillage, et s'en va, chevauchant en toute hâte, sur le cheval de l'un d'eux, en quête de nouvelles aventures, aux risques de devenir la proie d'un troisième larron.

Qual pargoletta dama, o capriola,
Che, tralle frondi del nattio boschetto,

Alla madre veduta abbia la gola
Stringer del pardo e aprirle'l fianco o' l petto;
Di selva in selva del crudel s'invola,
E si paura treme e di sospetto,
Ad ogni sterpo che passando tocca
Esser si crede all'impia fera in bocca (1),

Com'o vet ina bichi o la joïna gazella,
Qu'ou travers le-z-armire (2), a vu, à dous pòs d'ella,
Lo loup, que de sa mòre a marpaillilos (3) flancs,
Et fa chira-lippia de sos mimbros singliants ;
Epouvantò, le court... din sa frayou mortala,
Le va, le va, le va ! la pou gli baille d'ala ;
Le follie que lo vint fuette, la moïndri souchi,
Tot gli simble lo loup ; de la bêti farouchi
Partot le vet la gueul'insiglientò, vai-z-ella,
Che, beïanta, s'intrure et fa craquò sos ous.
Son sang glaci se fige à la poura gazella ;
La mórt est din son cœur : Tot est crainti ous pourous.

Puis vient la ritournelle en sourdine, que le poète gouail-

(1) Telle au bord du chemin une biche craintive,
S'arrête, hésite et tremble avant de le passer ;
Elle voudrait cacher sa course fugitive,
Redoutant le chasseur qui la pourrait blesser;
Dans ses grands yeux scintille une larme captive,
Sur sa robe légère un frisson vient glisser;
L'épouvante en son cœur comme un foyer s'active,
L'effroi de l'inconnu l'empêche d'avancer....
M[lle] L. Siefert. *Rayons perdus*, préface.

(2) *Armire*, ermière, taillis, le bord d'un bois ; le mot suisse *armailli*, qui fait paître dans le bois, n'a pas d'autre origine. *Los armailli de Colombetta*... (Ranz des vaches).

(3) *Marpailli*, mâcher, déchirer, souiller.

leur place dans la bouche du sarrazin Sacripan, venu, comme un autre Sarpédon, de l'extrême Orient, attiré par les charmes de cette nouvelle Hélène :

Mentre colui che per suo amore
Venuto era dal capo d'Oriente,
Cosi s'afflige e duole,
E fa degli suoi occhi tepida fonte,
.................Altruï vede salire,
Salire sur l'arbor riserbato, e tutto
Essergli tolto il disiato frutto.

Mais tandi que çu raï, captivò par se chorme,
Obliant d'Orient lo sejor tant vantò,
Ploure et fa de sos is soudre ina font de lorme,
In autro monte à l'òbro, et sin rin respettò,
Mige à son bet lo frut causa de tant d'alorme...

L'heureux mortel, innocent triomphateur de ces héros mystifiés, c'est le pâtre Médor, qui, tandis que ceux-là cherchent à se pourfendre, et que l'autre conte sa peine aux rochers d'alentour, a vu, nouvel Endymion, poindre pour lui l'heure du berger. Et le poète de s'écrier avec une feinte bonhomie :

La verginella è simile à la rosa,
Ch'en bel giardino sulla nativa spina,
Mentre sola e sicura si riposa,
Ne grege ne pastor se le awicina.
L'aura soave e l'alba ruggiadosa,
L'acque, la terra al suo favor s'inchina,
Giovani vaghi e done inamorate
Amano aver ne e senni e tempi e ornate,

Ma non si tosto dal materno stello
Rimosa viene del ceppe verde,

Che quanto avea degli uomini e del cielo
Favor, grazia, bellezza, tutto perde.
La vergine che'l fior, di che piu zelo
Che de'begli occhi e della vita aver dè,
Lascia altrui corre, il pregio ch'avea innanti
Perde nel cor di tutti gli altri amanti.

Joïna filletta est parilli à la rousa,
Qu'in un jardïn su sa tigi epinousa
S'ure (1) sin crainti ous caresse dou [vint,
Fôrs que lo bague (2) in sciaize visìn.
L'ora (3) dou saï et l'auba (4) ro- [scousa,
L'aiga, la terra à l'invia gli fan fèta ;
Filles, garçons, galants, fenn'amo- [rousa
Van s'en parant o la gansi (5) o la [tèta.

Mais le n'est pò plutout su sa tigi [cullia,
Que tos los dons que le teniet dou [cier,
Gròci, fraïcheur et coroll'epulia (6),
In moïns de rin attenant le lo perd.
Parillimint filli que laisse pindre
Ce que le det mai que sos is villi,
Par n'avi su prudamint se defindre,
Perd tot l'écliat dont le poïet brilli.

Puis vient la moralité, à propos de la folie de Roland, qui éclate furieuse, implacable, atroce, à la vue des témoignages irrécusables de l'infidélité de sa belle.

Chi mette il piè su l'amorosa pania
Cerchi ritirarlo e non s'inveschi l'ale ;

(1) *S'ure, uri,* ouvrir; *u* prononcé *ou* a fait le français *ouvrir*.

(2) *Bague,* berger, maraudeur; d'où le français *baguenauder,* vaguer, vagabonder, s'amuser à des riens; autre exemple de la confusion du *v* et du *b*.

(3) *Aura,* en latin, le vent du soir, prononcé bref *l'ora*.

(4) *L'auba,* alba, l'aurore, qui dissipe les ténèbres en blanchissant l'horizon.

(5) *Ganci,* la boutonnière, jadis bordée d'un galon, en italien *gancio* d'où chapeau gancé, coiffure à large bord, relevé par un galon.

(6) *Epullia,* éclose, épanouie.

Che non è in somma amor, se non insania,
A giudicio dé savi universale.
E sebben com Orlando omen non smania
Suo furor mostra à qualch'altra seguale.
E quel è di pazzia segno piu espresso
Che per altrui voler perder se stesso?

Vari effeti son; ma la pazzia
E tutt'una pero che si fa uscire.
Gli è come una gran selva ove la via
Convien a forza a chi vi va fallire,
Chi sù, chi già, chi quà, chi la travia.
Per conchiudere, in somma, io vi vo dire,
A chi in amor s'inveschia, altri ogni pena,
Si convengono i ceppi e la catena.

Que fôr son pi su l'amorousa trapa
Det bien garò que son ala y arrapa.
Qu'est-aï l'amour, autro qu'ina [traïtrisi,
Ou jugimint dou mondo et de l'aï- [glisi?
Mais rin n'y fa; qu'accote gliou [parola?
La porta s'ure et tot s'y jitte en folla.
Demandò vaïre à çu pouro Rolland,
Dou fuet d'amour que va se consu- [mant.

Je sons tous d'inqui et vo diriòs qu'o [v'est
Coma que s'intrafiche in ina gran [forêt,
Onte van de tous lòs rote de tote sôrte
D'iqui, d'ilò, d'içò, de draite-z et de [tòrte.
O s'imbroille tant mai qu'o y va mai [corant;
Et par tot resumò, in somma, o faut [dire:
Segre l'amour, outant s'exposò ou [martyre,
Et mieux vaudrit ou cor avi chaîne [et carcan.

Ben si potria dire: frate tu vai
L'altrui mostrando, e non vedi il tuo fallo.
Io vi rispondo, che comprendo assai,

Or che di mente ho lucido intervallo ;
Ed ho gran cura (e spero farlo ormai)
Di riposarmi e d'uscir fuor di ballo;
Ma tosto far come vorrei non posso,
Che'l malo è penetrato infin all'osso.

Vo me diris : Te que t'in vai praïchant,
Te vets la buchi, et ne vets pò la pici (1)
Que din ton zi s'in va touj r craïssant
— Ne creïs pò qu'ò seie par malici ;
J'ou veio pro quand j'aï tot mon bon sins ;
J'aï lo parpou, et vo poïs m'in craïre,
De me tiri dou miai de celle gints ;
Mais lo michan (2) est de pochi-z-ou faire !

Un genre dans lequel les Italiens excellent, et dans lequel ils se complaisent, est, ce qu'ils nomment dans leur langue, des *concetti,* sorte de petites pièces pleines de finesse et de grâce, bien qu'empreintes d'une certaine afféterie, tenant le milieu, pour le genre, entre ce que nous appellerions le madrigal ou le bouquet à Chloris; et, dont tout le piquant consiste le plus souvent dans une opposition ou jeu de mots que ceux-là seuls comprennent, qui sont à même de les goûter dans l'original.

Dans la pièce que voici, par exemple, l'un de ces mille petits riens dans lesquels se complaît la muse élégante et facile de Guarini, le poète feint que l'Amour a été piqué par une abeille, et que, furieux et voulant s'en venger, il a fait tomber une goutte du venin de sa plaie sur la bouche

(1) *Buchi*, buchette, paille, fétu, par opposition à *pici*, pièce (de bois), une poutre, allusion à la parabole de l'évangile.

(2) *Le méchant*, le difficile, est de pouvoir le faire.

de sa maîtresse; de là, une allusion aux prétendues rigueurs de cette belle,

Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant d'autres lois
Que son caprice..... (1)

Punto da un ape a cui
Rubava il mele, il pargoletto Amore,
Quel rubato licore
Tutto pien d'ira e di vendetta, pose
Sulle tabre di rosa
Alla mia donna, e disse : in voi si serbe
Memoria non mai spenta
Delle soavi mie rapine acerbe;
E chi vi baccia senta
Del ape, ch'io provai dolce e crudele
L'ago nel cor e nella bocca il mele.

Piquò par in'avigli in gli prenant son mier,
L'amour si courrouci qu'o vo n'in faisiet gier (2)
Dou mò qu'a ressintiet volliant tiri vingeanci,
Fit chaïre (3) lo virion (4) su la laura marvillia (5)
De ma bella maïtressa, in gli disant : ma mia,
De mon mò dorindret (6) gorda la sovenanci ;
Et coma fa l'avigli et doceur et violenci,

(1) La Fontaine. Daphnis et Alcimadure.

(2) *Gier*, de l'italien *giacere* (*a* prononcé *è*) tomber, se pâmer de saisissement, de pitié.

(3) *Chaïre*, crâse de *cadere*, *a* prononcé *ai* et *c* aspiré *ch*.

(4) *Virion*, *virus*, venin.

(5) *Marvillia*, *lo marvillon*, vermeille, le vermillon.

(6) *Dorindret*, d'ores en avant.

In son cueur sïntira ina pointi de fer
Celu que cullira su ta bochi çu mier (1)!

Les Italiens, à l'instar des Grecs, leurs devanciers,

Al finger pronti, all'ingannar accorti (2),

sont maîtres passés, on le sait, dans cet art que pratiquait avec tant de succès le mendiant de Sterne, l'art de prendre les mouches avec du miel, et les hommes (et bien mieux encore les filles d'Eve) avec des louanges. C'est un gluau qui manque rarement son effet. Ceux auxquels il est tendu acceptent d'ailleurs si bonnement l'encens, que ce serait dommage de les priver d'une denrée qui coûte si peu, et rend au donateur tant de profit. Toutefois, il faut convenir que les courtisans, ceux surtout qui sont poètes, abusent parfois étrangement de la permission. Oyez plutôt : C'est à sa jeune souveraine, Marie de Médicis, la future reine de France, femme de Henri IV, que s'adresse en ces termes flatteurs, notre artiste en concetti :

Ogni cosa creata, vergina serenissima divina,
Alla vostra beltà s'inchina ;

(1) J'ai trouvé cette même pensée, avec quelques variantes, dans un romancero espagnol :

Hermosa deidad no llores,
De mi amor no tomes quejas,
Que es proprio de las abejas
Picar donde encontran flores.

De tos biaux is, ô divina marvilli,
Si mon amour a fi colò le pleurs,
Consola-te, toujor o vet l'avilli
Pindre son mier eus odorante fleurs.

(2) Habiles à dissimuler, flatteurs et traitres.

Ne pur il cielo ha stella
Ch'a par di voi sia bella ;
Ma di lumi maggiori anco il vincete,
L'Alba nel viso e'l Sol negli occhï avete !

Rin qu'a vo vair pa'utre, o raïna de biautò,
Polaï tot ce que fut in çu mondo creò ;
O ne se vet ou cier si brillante-z-etelle
Qu'ouprès de voutros is ne parussian moïns belle;
Ouprès de voutron teint lo jor est sins écliat ;
Venus mêma rindrit lez orme s'n combat.
Que pot faire lo jor et la nature intiri,
A que retrove in vo l'Aurora et la lumiri (1) ?

Dans les *concetti* suivants, le poète garde, ce me semble, plus de mesure ;

E l'uomo un picciol mondo,
Ma grande al'hor que con la donna unito

(1) Les poètes et les amoureux ont de tout temps aimé cette fiction, de l'objet de leur flamme éteignant par sa présence les feux de l'astre du jour. Je la retrouve chez un poète peu connu du 17e siècle, Malleville, célèbre dans le temps par son sonnet de la *Belle matineuse*, qui tint longtemps la corde dans les éphémérides du temps.

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphire, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'aurore déployait l'or de sa tresse blonde
Et semait de rubis le chemin du soleil ;
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde...

Quand la jeune Phillis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Che l'un per altro ha la natura ordito.
Ha l'uomo del mondo frale
Quando è'n lui caduco e di mortale;
Ma la donna si contien l'eterno;
Il volto è'l paradiso, e'l cor l'inferno.

L'hom' est à lu solet un mondo in miniatura,
Que s'accret dou momint qu'à 'a fenn'a s'unit,
Et qu'al est ce par qué la natura lo fit ;
Gordant par devers lu la caduca natura;
Mais la fenn'a reçu l'etarnitò dou cier,
Paradis par los is, et, par lo cueur, l'infer.

Le suivant roule tout entier sur une équivoque, le mot *Victoire* porté par la dame à qui sont adressés ces vers :

AD UNA DONNA CANTATRICE CHE SI CHIAMAVA VITTORIA

Cantava la mi donna
Che parea l'ussigniuolo, e l'ussigniuolo

Sacré flambleau du jour ne soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

Il n'est pas jusqu'à notre grand Malherbe, le sage, le grâve restaurateur du Parnasse français, qui n'ait, lui aussi, payé son tribut à cette épidémie de cour, quand il dit, par exemple, dans une ode dédiée au roi :

Que Mars s'est mis lui-même au trône de la France,
Et s'est fait notre roi sous les traits de Louis.

Mieux inspirés, et flatterie plus fine, sont les vers adressés par lui à cette même reine Marie, sous forme d'une prière au Destin :

Fais que jamais rien ne l'ennuie,
Que toute infortune la fuie,
Et qu'aux roses de sa beauté,
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
La grâce de la nouveauté !

Cantava che parea la donna mia.
Quand ei fu vinto e duolo
N'ebbe, e pianse, et poi tacque, e vole via;
Ed ella per sua gloria
Lieta, nel canto risonò : Vittoria.

Un jor ou boï ma bargiri chantòve
Si doux, qu'o me simblit intindre un rossignou.
Quand pussin, à son tor, lo rossignou pioulòve (1),
Je trovi que Victoire eiet lo chant plus doux.
Lu, se veiant vaincu, piquò de jalousia,
Demorit tot monet (2), pus, houtou, se quaisit (3);
Et prenant de depiet à avorri (4) la via,
A fit coma que ploure, et bien loïn s'involit.
Joiousa, Ella, sodain voglit chantó sa gloïri,. . .
Tos los échos dou boï redisiron, Victoïri !

Assez de concetti comme cela, aussi bien ma muse, en veine de produire, brûle d'aborder des conceptions de plus longue haleine, une épopée, que sais-je? quelque grave chant national, qui lui permette de marcher sur les traces des Macpherson et des Walter Scott. Qui n'a rêvé une fois dans la vie, alors surtout que la sève de la jeunesse débordait, et qu'un sang bouillant battait à coups précipités ses tempes, qui n'a rêvé ballades, poème épique?. . .

Déjà, depuis uue heure, j'entends, comme le chuchottement tentateur de Méphistophélès, résonner à mon oreille le chant si harmonieuscment cadencé des strophes du Tasse :

Canto l'arme pietoso e'l gran capitano
Che liberò il gran sepolcro di Cristo :

(1) *Pioulò*, onomotapée du cri de l'oiseau, *piou*, *piou*.
(2) *Monet*, *monitus*, *attonitus*, averti, repris, étonné.
(3) *Se quaisit*, *quiescit*, s'arrêta, se tût.
(4) *Avorri*, *abhorrere*, prendre à regret, détester.

Molto oprì con senno e con la manno;
Molto soffri nel glorioso acquisto...

Je chanto los combats et çu héros piou
Que delivrit dou Christ lo tombiau gloriou;
D'accôrd avoi son bras, son òma generousa
Gli fit tot sormontò par cela granda chousa.....

Ouf! je m'arrête. Dieu me garde, informe et lourde phalène,de venir ainsi, de gaité de cœur, brûler mes ailes aux divines splendeurs de ce flambeau sans égal. Comment notre pauvre patois, avec son grossier prosaïsme,parviendrait-il à rendre ces savantes périodes,si habilement cadencées, et dont le hythme musical rappelle involontairement à l'oreille caressée le fouillis brillant des notes de la musique italienne! A peine au plus, pourrais-je, en bien cherchant, trouver, d'ici, de là, quelque récit épisodique, mêlé comme intermède aux récits des grands coups d'épéede ses héros chrétiens et musulmans; le charmant épisode de Clorinde, par exemple, ou celui si délicieux de l'arrivée d'Armide au camp des Croisés, et le chant élyséen des amours de l'enchanteresse avec le palladin Renaud, ce sentimal Achille du poëme chrétien:

In lieto aspetto il bel jardin s'aperse,
Aque stagnante, mobili cristalli,
Fior varj e varie piantè, erbe diverse,
Apriche collinette, ombrosi valli,
Selve e spelunche in una vista offerte,
E quet ch'el bello e'l caro accresce a l'opre,
L'arte che tutto fa, nulla si scopre.

Un grand jardïn ous aspects los plus biaux,
Obros taillis et corbòs in barciaux,
De tous los lòz de-z-aigue mormorante,
In maints canors faisant jarmò le plante;

Belle proriè, cuerte de milla fleurs;
Vint folliaret, imbaumò de siinteurs;
Boïs à l'intor baillant gliou grande-z-ombre,
Combe, calline, avoi caverne sombre
Din gliou retraite invitant los dormeurs ;
Et pus surtot, ce qu'o y penn' à craïre,
L'ort de partot, sin qu'a se laïsse vaïre.

Charmants isiaux nichis din lo folliajo (1),
Impluiant l'air de chants melo lious,
Bon grò, magrò, vo font pinsò a l'ajo,
Ajo si doux dous plaisi amorous.
Quand ïn isiau a l'ecliatant plumajo,
Que de la fenna, etot dou rossignou,
Eiet la fòrma et lo charmant lingajo,
Ou palladin adresse çu parpou :

Ve'cella rousa, à sa tigi fixia
Modestamint, com'ina joïna filli,
Que moins se montre et mai simble gintilli ;
Lo vint l'intrure et le se montre a martia;
Pus, tota granda, écliatant de splindeurs,
De sa biautò le chorme tos los cueurs.
Venna deman , et cela fleur si jòlia,
Privò d'odeur, linguissanta, flitria,
Fara pidi à sos adorateurs .

(1) *Vezzosi augelli infra le verdi fronde*
Temprano a prova lascivette note,
Mormora l'aura e fa le foglie et l'onde
Garrir... vola fra gli altri un che le plume ha Sparte
Di color varj ed ha porporeo il rostro...
Tacquero gli altri ad ascoltarlo intenti
E fermaro i susurri in aria i venti.

Deh ! mira, egli canta, spuntar la rosa
Del verde suo, modesta, e verginella,

Cullions la fleur d'amour, avant que la villiessi
L'ait su tigi flitria ; arrimai la joïnessi
Ne dure guero mai :
Los òbros ou printian jarmont follie novelle ;
Mais l'homo qu'est si fòrt, mais le fenne si belle
Ne folliont qu'ina vai !

Cullions, cullions la rous'ou madïn de la via,
Tandi que l'est chargia de suòve-s-odeurs ;
Avant que lo serein dou saï l'aie flitria,
Amis, bevons, chantons, coronons no de fleurs !

Amons donc, amons donc, amis, la via mortale
Ne dure qu'ïn instant ;
Noutra carriri est corta et lo tian a de-z-ale,
Impleions çu moment !

Che mezzo aperta ancora, e mezzo ascosa
Quanto si mostra men, tanto è piu bella ;
Ecco poi, nudo il sen, già baldenzosa,
Dispiega ; ecco poi langue, e non par quella,
Quella non par, che desiato avanti,
Fa da mille donzelle et mille amanti.

Cosi trapassa al trapassar d'un giorno,
Della vita mortale il fior e'l verde ;
Ne perche faccia in dietro aprile ritorno,
Si rinfiera ella mai ne si rinverde.
Cogliam d'amor la rosa, amiamo or quando
Esser si puote riamato amando.

LAMARTINE : *Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive*
Hâtons-nous, jouissons;
Le temps n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons.

Et toute la suite de cette mélopée enchanteresse du Lac, qui semble l'hymne du Temps, chanté par les Chérubins sur leurs harpes d'or.......

Nous retrouvons cette assimilation de la rose et de la fragilité de la vie chez presque tous les poètes — CECIDIT UT FLOS....... — et si notre grand Lamartine s'est lui-même inspiré du Tasse, avant le Tasse, un poète, que le régulateur du Parnasse français, le trop sévère aristarque Boileau, nous a peint sous de si sombres couleurs, Ronsard, doit à cette idée l'une de ses plus fraîches et de ses plus heureuses inspirations. On y trouve un naturel et une grâce qui font défaut à plus d'un poète moderne, et ce m'est une véritable bonne fortune de l'offrir pour bouquet à mes lecteurs :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe empourprée,
Et son teint au vôtre pareil!

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Là, là, ses beautés laissé choir.
O vraiment marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous m'en croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté !

V

ESPAGNOL ET ROMAN

J'aurais dû, peut-être, avant de passer à l'italien, et pendant que nous avons encore, pour ainsi dire, dans l'oreille les derniers échos de la cantilène provençale, étudier le roman dans ses rapports avec l'espagnol, resté, avec le provençal ou gascon, l'idiome le plus nettement tranché et le plus véritablement roman des dialectes du *Miéjour*. Mais cela eût nécessité toute une étude à part, qui m'eût entraîné bien au delà des limites que je me suis tracées dans ce travail. Je me bornerai donc, suivant la méthode que j'ai adoptée, à en offrir brièvement à mon lecteur quelques exemples, qui lui en feront, j'ose le croire, tellement ressentir la similitude ou la consonnance, que celui auquel les deux dialectes ne seraient point familiers croirait à peine avoir changé d'idiome.

Qu'il ne s'y fie point trop cependant; car, pour peu qu'il voulût pénétrer plus avant, et renoncer à s'en tenir aux apparences, il ne tarderait pas à s'apercevoir que, bien que l'espagnol ait conservé, dans ses intonations et désinen-

ces, et jusque dans sa syntaxe elle-même, une évidente communauté d'origine avec les autres langues néo-latines ses congénères, il en diffère néanmoins au fond d'une maniere assez notable, par les racines de certains de ses verbes et substantifs, de provenance évidemment étrangère, arabe, basque, ou l'ancien ibère.

Ne voulant l'étudier ici que dans ses rapports avec notre roman ou patois, je laisse de côté tout ce qui a trait à cette origine étrangère, me bornant, pour le service de ma cause, à la citation de quelques exemples, que je ferai suivre, par ampliation, d'une série de mots ou locutions, se rapprochant plus ou moins près de notre idiome.

Voici tout d'abord, pour premier exemple, et comme pour servir d'introduction à la catholique Espagne, une cantilène à la Vierge, la *panagia* des Grecs, toute sainte et toute belle :

El marinero que la manda
Diziendo vien un cantar (1) *:*

« *May graciosa es la doncella,*
Como es bella y hermosa !

« *Diga tu, el marinero,*
Que su las naves vivas,
Se la nave, o la vela, o la estrella
Es tan bella ?

« *Diga tu, el caballéro*
Que las armas vestias,
Si el caballo, o las armas, o la guerra
Es tan bella ?

(1) Le marinier qui conduit la barque, vient disant une chanson : *Oh que gracieuse est la vierge, comme elle est belle et aimable !*

« *Diga tu, el pastorcito*
Que el ganadico guardas
Si el ganado o las valles, o la sierra
Es tan bella ?

Oh ! que la Viergi est graciousa,
Coma l'est bella et amitiousa !

Dites-ou, vos, bons marinis,
Que su le mers toujor vivis,
S'o y a vaissiau vell'o etella
Que sia may bella ?

Redites-ou, biaux cavallis,
Que de le-z-orme êtes vétis,
S'o y a cavalla, orma novella
Que sia may bella?

Dis-ou etot, pouro bargi,
Que los tropiaux fais champeï
S'o y a vallò, montagni, agnella
Que sia may bella ?

J'emprunte les citations qui vont suivre au Romancero du Cid, l'un des plus anciens monuments de la vieille langue espagnole ; mettant, en regard de l'espagnol, la traduction, aussi littérale que possible, en notre vieux patois. Bien qu'on ne puisse refuser au gascon, sous ce rapport, une primauté incontestable, il sera difficile, néanmoins, après cela, ce me semble, de refuser à notre langue un degré assez rapproché de parenté :

II.

Muy grandes huertas de Moros	De may (2) grand'tropc de moros
A Estramadura corrian,	In Estramadura corrian,
Captivan muchos cristianos,	Capturan forci chrétiens,
Acorro ninguno habian.	De pidi par oucun n'ayan.
A Rodriga de Vivar	A Rodrigo de Vivar
Los acorra lo pedian.	Los morcorôs (3) s'adressian.
Don Rodrigo como bueno (1)	Don Rodrigo,coma un bon (citoyen)
Sus gents luego apellida.	Se gents appelle attenant (4).
Amigos son y parientes	To sos amis, sos parents,
Todos los que le venian ;	Et cellos que vai lu venian.
En busca va de los moros	Par allò contra los moros
El iban por capitan,	I l'cïan par commandant.
Sobre si buona loriga	So sa bonna curaci,
Cabalga sobre Babieca;	Chivauchant su Babicca,
Placer es de ver cual iba.	Pluïsi o faisiet de lo vair.
Entre Atienza y san Esteban,	Intra Atienza et san Bòstian,
Que de Gormaz se decia ,	A Gormaz, com'o se dit,
Alcanzado habian los moros,	Ayan rincontrô los moros,
Lid campal habian ferida,	In bataill s'èquian feris,
Don Rodrigo los vencio,	Don Rodrigo lo vainquit,
Libra lo gente captiva ,	Delivrit tos los praisonis,
Siete liegas los séguia;	Sept lie durant porseguit
Tanto e matô de los moros	Los moros, dont tant a tuit,
Que contarse ne podian.	Que se comptò ne poyan.
A Vivar se habia tornado,	Pus à Vivar a s'intornit.
Con gran honra que adquira,	Fier de l'honneur qu'a s'acquérit.
De todos es muy loado,	De tos chòcuns bien loangi
Y del rey à maravilla.	Et dou ray a marvilla.

(1) Coma bueno (hombre), Excellent homme, bon citoyen.

(2) Majùs, de plus en plus.

(3) Morcoròs, *accora*, dit le texte espagnol, les écœurés, les affligés, le *cœurs brisés.*

(4) Attenant, *luégo*, incontinent, tout de suite.

III.

Ya sessalen de Valencia	Dija sortont de Valença,
Con el buen Cid castellano,	Avoï la bon Cid castillan,
Sus gentes bien ordonatas,	Se gints marchans in bon odro,
Las de a pie y las de à caballo,	Los uns de pi, d'autros à chivau,
Par contra ese rey moro	Par alló contra lo ray môro ,
Miramamolin llamado,	Miramamolin nommò,
Que venia Contra el Cid	Que veniet contra lo Cid
A le quitar lo ganado.	Par gli repindre lo butin (4).
Cincuenta mil caballeros	Cincanta milla cavalis
Trae el moro à su mandado.	Segon lo moro à sos commands (5).
Las haces muy ordenadas	Los dous camps bien ordonnôs
Ambas se habian juntado,	L'un l'autro s'équian jointòs (6),
Como los moros son muchos.	Coma los moros sont nombrous,
Y tan pocos los cristianos,	Et tant pous sont los chréticns,
Tienen los en gronde apriclo;	O los ticnt in grand dangi.
Mas el buen Cid ha llegado, (1)	Mais lo bon Cid est arrivò,
Armado de buenas armas,	Armò de se bonne-z-orme,
Y en Babieca cabalgado,	Su Babicrò chivauchant
A grandes voces diciendo:	Et à hanta voix disiant :
Dios ajuda y Santjago!	Dieu nos aïda et san Jôcque !
Firiendo van en los Moros,	Et tant an féru los Moros,
Firiendo van y matando.	Que tos ferus s'in van morant.
Grande favor habia el Cid	Grand plaisi preniet lo Cid
Verse bien encabalgado	A se vair si bien montô
En su caballo Babieca (2);	Su son bon chivau Rabican,
Y el brazo lleva bânnado (3)	Et a leve son bras bagnant,
De la sangre de los Moros	Dou sang de cellos Moros
Fasta l codo ensangrentado.	Jusqu'ou codo insinglientò;
Non fière mas de una vez	Sin feri mai que d'ina vai
Al moro que osa aguardar lo.	Lo moro qu'ouse l'avisò.

(1) *llegado*, gliégado. a marché, a fait des lieues.
(2) *Babiéca*, littéralement, bonne bête, bon-enfant, simple.
(3) *Bânado*, pour *bagnado*.
(4) Le texte, *gagnado*, ce qu'il a gagné son butin, son gain.
(5) Vieille coutume de saluer : à vos comands ; à son ordre.
(6) *S'équian rejoints*, rencontrés.

IV.

Cinco reges que ha vencido,
Moros de la moreria,
Al Cid llegan mensageros,
Al cuen dicen humiliados :
Buen Cid, a ti nos envian
Cinco reyes tos vassalos,
A te pagar lo tributo
Que quèdaron abligados.
Y por senal de amistad,
Te envian mas cien caballos,
Veinte blancos como armino,
Y veinte rucios rodados,
Treinta te envian morcillos,
Y otros tantos alazanos
Con todos los guarnimentos
De diferentes brocados.
Y mas à dona Jimena
Muchas joyas y tocados,
Y a vuesas dos fijas bellas,
Dos jacintos muy preciados;
Dos cofres de muchas sedas
Para vestir tus fidalgos.
El Cid les dijera : Amigos,
El mensage haheis errado;
Porque yo non soy senor,
Adonde esta el rey Fernando ·
Todo es suyo, nada (1) *es mio,*
Yo soy su menor vassalo.

Cïn rays qu'al a vaincus,
Tous moros de la moraria,
Ou Cid inveion messagis,
Ou-quun a diont humblamint :
Bon cid vai te nos inveion
Cin raïs tos vassiaux ,
Par te paï lo tribut
A qué se sont obligis.
Et in signo d'amiti
I t'inveion mai cent chivaux.
Vient que sont blancs coma l'armina,
Et vient gris pommelòs;
Treinta t'inveion que sont moros
Et outant d'autres alezans,
Avoi tos glious garnimints
Tot brodós differintamint.
De may à dona Chimena
Forci joyaux et toquets (2),
Et a à voutre duc fille belle
Due hyacinthe très-préciouses,
Dous cofros d'étoffa de seia (3)
Par n'in veti voutra livreia (4).
Lo Cid gliou dïsit : mos amis,
In messajo erró vos eis;
Par que je ne su lo Seigneur;
Adenc o v'est lo ray Fernand,
Tot est sino, et ren n'est mino;
Je su son serviteur indigno,

(1) *Nada*, d'ou vient le vieux mot roman *nanny*, rien, rien du tout.
« Un doux nenni avec un doux sourire... »

(2) Toquet, coiffure du temps.

(3) Seia, *sedas*, soies, soieries.

(4) La livrée (*les couleurs*) dans le principe était l'habillement des pages, *fijos*, ou *hijos d'algos*.

Aussi modeste que brave, comme on le voit, notre héros. Le roi, à qui on rapporte sa réponse, en est enchanté; mais pour ne pas être en reste avec lui, il lui confirme les présents offerts, et veut qu'il soit traité en roi :

Que, aunque yo es rey su senor,
Com'un rey esta sentado,
Y que cuanto yo poseo
El Cid me lo ha conquistado.

Mais le temps n'est pas venu pour Le Cid de jouir tranquillement du fruit de ses victoires, et de s'amollir dans les délices de Capoue. Pour un royaume de conquis, — ils n'étaient pas grands, alors, — vingt autres attendaient leur délivrance.

Afuera! afuera, Rodrigo!
El sobervico Castillano,
Accordarsete debria
De aquel buen tiempo posado
Que te armaron caballero
En el altar di Santiago;
Cuando el rey fue tis padrino,
Tu, Rodrigo, el afijado;...

Defours! Defours! Rodrigo!
Lo vanitou castillan,
Te soventò te duriòs
De çu bon tian passò
Qu'i t'armiron chevali,
Su l'autò do grand san Jòcque,
Quand lo ray fut ton parrain,
Et te, Rodrigo, lo filliou.

Ah! c'était le bon temps, le temps des luttes, des combats héroïques! non un temps de doute, d'écœurement et de décadence comme le nôtre. Tandis que, d'un côté, le fier baron, le rude gentilhomme, toujours armés et à cheval, accomplissant chaque jour nouveaux exploits, arrachaient bourg à bourg, ville à ville aux envahisseurs de la patrie, le laboureur, aujourd'hui colon et demain soldat, poussait d'une main sa charrue, caressant de l'autre sa bonne lame de Tolède.

En Burgos nació él valor,
Gloria y amparo de Espana.

Aquel que vitorias sugas
De eterna memoria estampa
En los dos polos su nombre,
Y el Cielo dà gloria al alma. (1)

En ce temps-là, vaillants et forts acquéraient l'estime générale. Une immonde canaille, toujours prête à fuir devant l'ennemi, ne leur jetait pas à la face, quand ils étaient malheureux, les mots de traîtres ou de lâches; ils allaient de l'avant, sans regarder derrière eux, méprisant la calomnie.

Non pudieron las traiciones
De muchos manchar su fama,
Que contra la infamia de aquellos
El Cielo se la limpiava (2).

Bien loin de songer à faire litière et à s'enrichir des malheurs de la patrie, ses fils respectueux et soumis savaient souffrir en silence, prêts, au besoin, à combattre et à mourir pour elle. Quel peuple! quel caractère! Quelle fermeté et quelle constance dans les revers! Durant huit grands siècles, il a lutté contre le Maure et a fini par le rejeter, vaincu, dans les sables brûlants d'où il était sorti. Invincible et indomptable dans ses revers, nous l'avons vu, de nos jours, lutter, sans se laisser abattre par la force et le nombre, contre le gigantesque conquérant qui tint un moment l'Europe étreinte dans ses serres.

Alarma! alarma! sonavan
Los pifanos y atambores;

(1) La valeur prit naissance à Burgos, ce glorieux rempart de l'Espagne. La mémoire éternelle de ses victoires sans nombre s'est étendue aux deux pôles, et le ciel est le séjour de gloire de l'âme de ses héros.

(2) Ce n'est pas qu'il manquât de traitres pour essayer d'entacher leur réputation, mais le ciel se chargeait de les laver de ces infamies.

Guerra! Fuego! Sangre! dizea
Sus espantosos clamores.... (1)
Es una fiera gente que la de Espana!
Que quanto à pechos non empresa toma
Los trimble el mar, la muerte los estrana;
Diga Numancia que je cuista à Roma!

En Espagne, mœurs, coutumes, monuments, tout est encore comme du temps des Maures. Le langage lui-même, tout en se perfectionnant lentement à l'instar des idiomes modernes, n'a pas sensiblement changé; à ce point que le langage en usage du temps du Cid est encore, à l'heure qu'il est, compris des habitants, de telle sorte que, si c'est chez les Bretons et les Gallois qu'il faut aller étudier les derniers vestiges du celte, c'est en Espagne, par contre, qu'il faut aller pour se faire une idée de notre vieux roman. (2) Un jour, Lopez de Vega, le poëte populaire, mû par un caprice d'artiste, s'amuse à écrire deux comédies dans le style des plus anciens monuments de la langue espagnole; il les donne au théâtre, et elles ne sont par moins admirées, pas moins applaudies, que si elles eussent été écrites dans la langue généralement parlée.

Le mot roman, *romanç*, est encore fréquemment employé par les Espagnols, pour désigner leur langue natio-

(1) Aux armes! aux armes! sonnaient les fifres et les tambours; guerre! feu et sang! disaient leurs épouvantables clameurs. C'est une fière nation, que cette nation espagnole! quand ils se mettent à entreprendre quelque chose, la mer tremble devant eux, la mort les fuit. Numance est là pour dire ce qu'elle coûta à Rome. (Et Saragosse?)

(2) En outre du *dj* et du *tch* communs à l'espagnol et à l'italien, certaines de nos localités ont encore conservée l'aspiration particulière du *j* ou *jota* espagnol. A Saint-Didier-sous-Riverie, par exemple: *Janetta*, *Bajord*, *La j'asserandire*, *Larojassi*, se prononcent *Haneita*, *Bahord*, *Hasserandire*, *Larahassi*.

nale. Ecrire en roman, *hablar romanç*, *romancear*, se prend également pour écrire en espagnol ou en langue vulgaire. Au XVII[e] siècle, c'était l'espagnol qui avait le privilége d'être le langage à la mode à la cour de France. Le cardinal de Richelieu, dans la conversation, quand il ne trouvait pas l'expression assez vive, assez énergique, employait volontiers le mot espagnol correspondant.

Le père Bouhours, dans son livre remarquable sur *L'art de bien penser*, subissant l'engouement du moment, cite volontiers des fragments de poètes espagnols, comme exemples de finesse et d'élégance. Testi, qui est l'Horace des Italiens, comme le Tasse en est le Virgile, voulant renchérir encore, va jusqu'à dire que, depuis que Lopez est mort, « Apollon ne chante plus sur sa lyre que des motets espagnols :

Ne piu de Greci accenti
O di Latini e teschi, il biondo Arcino
Tempra le corde dell'aurata cetra;
Sol d'Ispani concenti
Rimbomban Pindo e Cirra (1).
La facondia di Lope sol fu degna
Di mutar lingua all'Apollineo regno (2),
El temido de los moros,
Aquella gloria de Espana,
Et que nunca fué vencido,
El rayo de las batallas,

(1) J'imagine que le poëte a voulu désigner Cyra; la capitale des Cyclades, parmi les quelles se trouve Délos, consacrée jadis à Apollon.

(2) Ce n'est plus de chants Grecs ou Latins que le blond Archer fait résonner les cordes de sa lyre d'or. Seuls les accents espagnols font retentir les échos du Pinde et des Cyclades. Seule la douceur des chants de Lopez a pu faire changer de langue au royaume d'Apollon.

Le grand, le fort, l'invaincu, le bon Cid n'est plus. — *Quomodò cecidit vir potens?* — Cet homme qui taillait avec son épée des royaumes à son prince, ce héros qui décidait à lui seul du sort des batailles, il est là couché sur son lit de mort. Mais avant de passer de vie à trépas, il a tenu à prendre congé de tout ce qu'il aimait. Après s'être fait apporter ces bannières qui guidaient ses troupes à la victoire,

Bandieras antiguas y tristes
Da vitoria un tiempo amadas,

Il demande ses épées de combat. Dès qu'on les lui a apportées, il s'assied sur son lit, les prend dans ses mains, et leur adresse ces paroles :

Colada y Tisona mia ,
No colada, mas colada (1),
Por mil contrarias armeses,
Y por mil contrarias armas....

« Colade et toi ma Tizone, vaillantes épées de bonne trempe, mais mieux encore trempées du sang de vos ennemis, que ferez vous maintenant sans moi ? et à qui vous confier qui ne ternisse point votre honneur ?.. »

Puis il se fait amener son bon cheval Babieca. Comme l'Arabe à son coursier, il veut dire un dernier adieu à cet ami, compagnon fidèle de ses bons et de ses mauvais jours. Le cheval entre, plus docile, dit le texte, qu'un docile agneau ; ses yeux étonnés et grands ouverts se fixent sur son maître, mais en voyant l'air de souffrance répandu sur son visage, il semble deviner son malheur et baisse

(1) *Colada*, la bien trempée : *Tisona*, la flamboyante. Il y a ici un jeu de mots sur *Colada*, épée de bonne trempe, et *Colada*, trempée de sang des Mores.

tristement la tête. Alors le Cid : Voilà qu'il va falloir nous quitter, cher ami, combien ton maître va te faire faute, lui qui aurait tant voulu te récompenser! puisqu'il n'en peut être antrement, contente-toi, ami, de voir ton nom immortalisé par les exploits que nous avons accomplis...

Enfin, tous les soins que l'on peut donner aux choses de la terre étant accomplis, *el buen campéador quiere ordenar su alma*, le bon Cid campéador pense à mettre ordre aux choses de l'âme. Mais, en homme prévoyant et qui pense à tout, il a pris soin de dicter son testament. Donc en présence de quatre témoins assistés d'un notaire,

Y présente Alvar Fanez
Que es escribano (1) *de fama,*
Y con el cuatro testigos,
Asi comienza sus mandados :

Laque a nadie perdona,	Cella que nanni pardone,
A reyes ni a ricos homes	A rays ni à richos homos,
A mi fincando a Valencia	De me soffrant in Valenci
Liegó à mi puerta y lammòme ;	Liquette (2) a la pôrta et me sonne ;
Y fallandome dispuesto,	Et me trovant tot disposò
A su mandato conforme	Et à sos mendamints conformò,
Fago asi mi testamento :	Je foï ainsi mon testamint :
Et alma incomiendo a Dios	Je recommando mon òma à Dieu ;
Qui en su reino la coloque ;	Que in son regno a la colloque ;
Y el cuerpo fecho de tierra	Et par mon côrps fat de terra
Mando que à su centro torne,,,	Commando qu'à son cintro a torne
Mi alma quien l'a criò	Mon òmo à que l'a creò,
Es muy justo que la hayas.	O v'est mai justo qu'a l'aya.
A mi querida Jimena	A ma chira Chimèna
Mando que le sean dadas	Mando que gli seian donnè
Las mis tierras que gané	Le terre par me gònié

(1) *Scribano*, scribe, écrivain, garde-notes, notaire.

(2) *Liquetò*, loqueter, gratter à la porte, en agitant le loquet, pour se faire ouvrir.

Con mi valor y mi espada.	Par ma valeur et mon épeia.
A Mortin Pelaez le mando	A Martiu Pclaez je lego
El mi troton y dos lanzas,	Mon (chivau) trottou et due lancie,
Mi sayo con mi jubon,	Ma saya avoï mon jupon ;
Y juntamente mis calzas...	Y jugnant etot me chousse...
Item, mando que Babieca	Commando incore que Babieca
Despues de muerto le entieren,	In depu sa mort i l'intarran.
Non Coman Canes Caballo	O ne faut que los chïns migean
Que Carnes de Canes rompe...	Chivau q'à piatò (1) tant de chïns.
Item mando que no alquilen	Et recommando qu'i ne loïan
Planideras que me loren,	Gin de plourouse que me plouran.
Bastan las de mi Jimena	Bósta y ara de celle de Chimèna
Sin que otras lagrimas compre...	Sin qu'o y achite d'autre lorme...

Tout mort qu'il est, le Cid s'en va encore gagnant des batailles. Recouvert de ses armes, attaché sur Babieca, droit et vivant en apparence, on le met en tête de l'armée qui marche contre les Mores. Bubar et les autres rois ses alliés, pris à sa vue d'une irrésistible panique, fuient en toute hâte et sont moissonnés par le fer des compagnons du Cid, ou périssent dans les flots.

Ainsi vont-ils durant quelques jours, poursuivant le cours de leurs victoires :

El buen Cid era finado	Lo bon Cid èquie defini.
Cavallero va en Babieca	A chivau va su Babieca
Con los suyos a su lado,	Avoï los sinos à son lò.
Los que no saben su muerto	Cellos que ne seian sa mòrt
Por vivo lo avian juzgado.	Par vivant l'arrian jugi.
Cada vez que haven jornada	Choque vaï qu'i faisian (2) jornò
Quitavanlo del cavallo.	I lo quitòvon (3) d'à chivau.

(1) *Piatò*, fouler aux pieds, textuellement, il ne faut que les chiens mangent cheval qui a rompu les chairs à tant de chiens. Il y a ici un jeu de mots sur *carnes* et *canes*, intraduisible en français :

Quo carne carnis conditor,
Suspensus est patibulo.

Il est facile de voir par cet exemple combien l'espagnol est resté proche du latin ; c'est une réflexion que l'on ne peut s'empêcher de faire à chaque instant en parcourant ses prosateurs.

(2) Chaque fin de jour.

(3) I lo quitòvon, ils le descendaient de cheval.

Les victoires gagnées, les cérémonies des funérailles achevées, on veut descendre le corps dans sa tombe : mais dona Chimène s'y oppose ; le corps embaumé et toujours en apparence plein de vie, est déposé près de l'autel de Cardena tenant encore en main Tisonne sa bonne épée. Par un miracle dont Dieu se plut à honorer son serviteur, il resta ainsi dix années sans subir d'altération. La chronique rapporte à ce sujet plusieurs prodiges, entre autres celui d'un Juif, qui voulant prendre irrévérentieusement dans ses mains la barbe du héros, vit le bras du Cid se lever, brandir sur lui sa terrible épée, et tomba à demi-mort aux pieds du corps vénéré. Emu, transformé par cc miracle, le juif converti prit le froc et finit ses jours dans le monastère en fervent chrétien.

Le romancero du Cid, de même que nos vieilles ballades ou chansons, comme on le voit, est écrit en vers blancs, c'est-à-dire sans rime obligée, si ce n'est une certaine assonance, repétée tous les deux, trois ou quatre vers. Tantôt la répétion symétrique d'une consonance féminine :

Dia era de los reyes
*Dia era sennd*lado
Cuando duenas y doncellas,
*Al rey piden agui*naldo ;
Si no es Jimena Gomez,
Hija del conde Lozano,
Que, puesta delante el rey
*Desta manera ha ha*blado :
Rey que no hare justicia
No debiare de reinare,
Ni cabalgadar en caballo.....
Ni espuela de ora calzare,
Ni comer por en manteles (1),

(1) En patois, *manti*, une nappe.

Ni con la reina holgare,
Ni oïr miza en sagrado. (1)

Ou comme dans nos vieilles chansons, dans lesquelles la rime masculine est de rigueur, le reste étant *ad libitum* :

Saliero el cuerpo del Cid
Con gente muy esforzadá,
Ciento el cuerpo llevavan,
Saliera luego el recuage.
*Otros tantos lo gar*davan,
Tras el va dona Jimena
Con seisciéntos caballeros
Que para guarda le davan.
Callando van y tan paso
Que veinte no semejavan (2).

Ce n'est pas qu'ils ne connussent l'usage de la rime, mais ils la reservaient pour les morceaux d'apparat :

Con el Cuerpo que agoniza
Despidiendose del alma,

(1) Longtemps déjà avec les rois, longtemps on avait parlementé. Les duègnes et les demoiselles (d'honneur) s'efforçant d'obtenir quelques marques de libéralité (*aguinaldo*, don de quelques guinées). Si non Dona Chimène Gomez, la fille du comte Lozano, qui postée devant le roi, de cette manière a parlé : Roi qui ne rend justice, ne mérite pas de régner, ni parader sur un cheval, ni éperons d'or chausser, ni manger sur de la toile fine, ni avec la reine reposer, ni ouïr messe dans le saint lieu.

(2) On sortit le corps du Cid à l'aide de force gens. Cent hommes élevant le corps le placèrent sur le char funèbre ; cent autres montaient la garde autour du corps ; derrière marchait dona Chimène ; en avant marchaient six cents cavaliers, marquant le pas si doucement qu'ils semblaient à peine être vingt.

Ce rhythme me rappelle involontairement une vieille chanson satyrique,

Diciendo tales razones,
Que tierna lastima causan
El malagrado don Sancho
Asi le dice y abraza (1) :

Famoso rey, que ya la terra fria
Triunfa de tu valor y brazo fuerte,
De quien el mundo todo se temia,
Procurando rendido obedecerte ;

composée à propos du départ de l'un de ces *condottieri* qui se ruaient sur l'Italie, terre de promission, toujours enviée, et si souvent fatale à ses conquérants :

In modan par l'Italia,
Ran, tan plan, gara, gara, gara !
In modan par l'Italia,
Fifr'in têta, tambor battant,
Is eian par artillerie
Trais canons de far blanc.

Ran, tan plan, gara, gara, gara !
Ran, tan plan, gara de davan !

Los piquis, los mosquetairos,
Uron la morch' in avan ;
Tot darris los volontairos
Pêla-mêla los seguian.

In óno chargi de ròve
Suiviòve lo régiment ;
Veniet pus la cantiniri
In se lentibardanan.

Quand i furon su la montagni,
I disiron : Que lo mond'est grand !
Et quand i-z-in descendiron
Tot s'insovòve in coran.

I troviron le charrire
Tapissiè de matafans ; (A)
Ous branche de le maïre
Le bugne (B) brandigolian...

(1) Pendant que du corps agonisant, l'âme prend congé, le triste don Sanche le tenant embrassé et murmurant ces paroles entrecoupées qu'inspire la pitié, s'exprimait ainsi :

(A) Sorte de crêpes.

(B) Bugnes, échaudés, pâte frite dans du beurre, fort usités dans nos pays. Matefaims tapissant les murs, bugnes pendues aux arbres, l'Italie était, comme on voit, un vrai pays de Cocagne.

De qué te aprovecchò tu valentia,
Pues, por tu dura, y por tu avara suerte,
Vencido quedas en tierra dura,
Con muy estrânna y grave desventura? (1)

Miraras rey, que al fin era tu hermana,
La que su casa y tierra defendia,
Y le razon que el Cid, aunque liviana,
Le dijo para el fin desta perfia :
Agora que dara leda y ufana
Viendo muerto a quien tanto la ofendia,
Tendido en esta tierra fria y dura,
Con tan estrânna y grave desventura. (2)

(1) Ray si fameux que, so la terre fraïda,
T'in vai subi la dura loi dou sòrt,
Coma porrit te vegni ore iu aïda
Ta vaillantisi et çu bras rudo et fòrt,
Que corbiet tot desso ta man si raïda ?
Que fa la gloïri à celu que la mòrt
Retient couchi desso la terra dura,
In grand'angoïssi et grand'mesaventura?

(2) Ore te pos mesuró l'infortuna
Qu'eït ta suer ferua par trahison,
In defindant se terre et sa maïson ;
Et ce que disit lo Cid, quand par saiquna
Ligïri offensa, ell'éprovit çu sòrt :
A l'homo dut qu'a violentò la mòrt,
La mòrt viendra in terra fraïd'et dura,
In grand'angoïssi et grand'mesaventura.

C'est dans le même rhythme qu'exhale encore ses plaintes dona Chimène : beau morceau plein de sentiment, que je

ne puis m'empêcher de citer ici. C'est l'Andromaque espagnole en basquine et bas de soie :

Cuando llorosa y humilde
Le dice Jimena Gomez :

Rey de mi alma y desta terra Conde,
Per qué me dejas? Donde-vas? adonde?

Que si eres Marte en la guerra,
Eres Apolo cn la corte
Donde matas bellas damas
Come allà moros feroces,
Ante tus ojos se postran
Y de rodillas se ponen
Los reyes cristianos nobles :

Rey de mi alma y desta tierra conde,
Por qué me dejas? Donde vas? adonde?

Ya truecan todos las galas,
Por lucidos morriones;
Por arneses de Milan,
Los blandos pànnos de Londres; (1)

(1) Humble et en pleurs Chimène Gomez lui dit :

« Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me laisses-tu? où donc, où donc vas-tu?

« Que si tu es un Mars dans la guerre, tu es un Apollon à la cour, où tu blesses les belles dames comme tu fais là-bas les Maures féroces. Devant tes yeux se prosternent et se mettent à genoux les rois maures et les filles des nobles rois chrétiens.....

Voilà que vous changez vos habits de fête en brillants morions, les blanches toiles de Londres en harnais de Milan, les chaussures en grèves de fer, et en gantelets les gants parfumés; mais nous aussi nous changeons nos sentiments et nos cœurs.

Las calzas por duras grevas,
Por mallas guantes de flores ;
Mas nosotros trocaremos
Las almas y corazones.

Rey de mi alma y desta tierra conde,
Por qué me dejas? donde-vas? adonde ?

Viendo las duras querellas
De su querida consorte
No puede sufrir el Cid
Que no la cansuele y llore,
Enjugad, senora dice
Los ojos hasta que torne.
Ella mirando los suyos
Su pena publica à voces ;

Rey de mi alma y desta tierra conde,
Por qué me dejas? donde-vas? adonde (1) *?*

Ces productions, comme on le voit, tournaient facilement au madrigal; car les graves Espagnols, tout comme les Italiens légers et frivoles, ont aussi leurs concetti et madrigaux : ou plutôt, c'est chez eux, comme l'indique son nom, qu'est né le madrigal (2), importé de le cour galante des Abencerages, et transmis à toute l'Europe, sans avoir pour cela cessé de fleurir dans l'heureux pays des Sérenades, des Boléros et des Séguidilles : témoin cette

(1) Voyant les plaintes de son épouse chérie, le Cid ne peut s'empêcher de la consoler et de pleurer, Madame, dit-il, essuyez vos pleurs jusqu'à mon retour. Elle, regardant les siens, exhale sa peine en ces mots :

« Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me quittes-tu? où donc, où donc vas-tu ?

(2) *Madrid-gallò*, s'amuser à la mode de Madrid, amusement madrilène.

redondilla (1) de *Quévédo*, qui ne manque assurément ni de brio, ni d'humour :

Al infierno el Thraceo Orfeo
Su muger baxò (2) à buscar;
Que no pudo á pear lugar
Llevarse tan mal deseo (3)

Cantò, y al mayor tormento
Pusò suspension y espanto ;
Mas que lo dulce del canto
La novedad del intento.

El triste dio ofendido
De tan estranno (4) rigor,
La pena que hallo mayor,
Fue beluerla à su marido :

Y aunque su muger le diò,
Per pena de su peccado ;
Per premio de la cantado,
Perder la facilitò. (5)

(1) *Redondilla*, du verbe *redondear*, en notre roman, redondò, rebondir, rimes ou rhythme redoublé, stances, correspondant à notre rondeau (redondeau, d'où rondeau).

(2) Baxò ou vaxò, vaqna, s'en fut, Buscar, débusquer.

(3) Deséo, dessein, Eût-il pu en autre lieu venir à bout d'un pareil dessein ?

(4) *Estranno*, (prononcez *estragno*), le triste Dieu offensé d'une si étrange détermination. Les Italiens disent *straniero*, d'où nous avons fait, estrange, étrange, étranger.

(5) Ous infers lo chantro de Thraci
Aillit sa fenna debuchi ;
Qu'arrit pu en in autra placi
Concliure un parai marchi ?

A chantit, à cell'intrepraïsa
Cris et tormints tot se quaisit ;

Notre grand Corneille, qui doit tant aux Espagnols, a payé, lui aussi, son tribut à ce clinquant du jour, lorsqu'il ne craint pas, comme intermède à sa grave prosodie, d'exprimer en fades madrigaux les accents plaintifs de l'amoureux de Chimène, partagé entre son amour et les rudes conseils du devoir :

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène.

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui cause ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Bien mai betout de la supraïsa,
Que dou plaïsi qu'o ressientit.

Pluton inrageant de se vaire
Relanci jusqu'in son forni,
S'inquérit com'a porrit faire
Par vaïr pochi mieux l'in puni.

In punition de sa fredenna,
A gli baillit d'abôrd sa fenna;
Et, par prix d'avi chantò,
De la pédre facilitò.

Et ainsi de suite durant six grands couplets, où l'on suit avec peine le chantre des Horaces.

Mais c'est affaire aux Zoïles de profession de s'amuser à signaler les taches du soleil ; n'arrachons pas à l'aigle ses plumes pour en voiler notre nudité, et revenons au rôle qui nous sied mieux, celui d'humble prosateur. Rentrant donc dans mon sujet, dont je n'aurais pas dû sortir, je vais présentement énumérer les mots similaires de l'espagnol et de notre roman ou patois.

Ce sont d'abord les *noms de nombre*, si fréquemment usités dans le langage familier, qui se trouvent avoir entre eux la plus grande affiinité :

Un, *uno* ; dou, *duo* (douo) ; trai, *très* ; quatro, *quatro* ; cin, *cinco* ; siei, *seys* ; set, *siete* ; nou, *noueve* ; dis, *diez* ; onze, *unze* ; doze, *doze* ; trèze, *treze* ; quatôrze, *catorse* ; quinze, *quinze* ; Dis-y-set, *diez-y-siete* ; dis-y-nou, *diez-y noueve* ; *veïnte*, *veinte-y-uno*, *veinte-y-douo*, *treynta*, *quaranta*, *cincanta*, etc.

LES PRONOMS.

Yo, jo, *tu*, *el*, *ella*, nos, vos, sé, *si*, de sé, à se, *de si*, *a si*. (Que sera-t-o de me ? *Que sera de mi ?*) Me, me mêmo, *mi*, *mi mesmo* ; noutro, noutra, *nouerto*, *nouerta* ; voutro, *vouerto*, a ; lo qu'un, la qu'una, *quieno*, *quiena*. Lequel, laquelle.

PRÉPOSITIONS, ADVERBES.

De vaï, ina vaï, due vaï, tray vaï, *de vez*, *una vez*. *due vez*, *tres vez* ; des fois, une fois, deux fois ; prot, *pro* (1), assez, *assaz* (à prononcer *ai*), mai, de mai, tant mai, *mas* ; *demasiado*, *tambien*, davantage, de vrai, in verità, *de verras*, *in veritad*, vrai, en vérité. Vayqua, *veys aqui*, voici, voilà.

Selon, *segun*.

(1) Abréviation de *provecho*, profit (assez de).

Parqué, *parqué,* pourquoi,

Jamais, *jamas.*

Depus, in depus, *despues*, depuis.

O, *o'* ou ; onte: d'onte, *onde.* Dessus, *de suzo* ; sot, dessot, *soto*, dessous.

Arri, in arri, *arria, à ras*, arri de se, arri de-z-ellos, *a ras de se, a ras de ellos* ; arrière, en arrière, de son côté.

Qu'un noviau ? *Qu'ay de nuevo ?* quoi de nouveau ?

De travers, *travès.*

A l'aventura, *ventura*, au hazard, *à la guarda di Dios, a Dios y aventuros*, à la gorda de Dieu !

Haïlò, *helo*, hélas.

De cela maniri, *desta manera*

Certains temps des verbes :

LE FUTUR de l'auxiliaire *estar*, (ESTRE OU ÊTRE).

Je seraï	Yo sere
Te serai	Tu seras
A sera	Aquel sara (1)
No serons	Nos seremos
Vo seris	Vos sereys
I seran.	Ellos seran.

A L'OPTATIF.

Que je seia	Yo sea
Que te seie	Tu seas
Qu'a seie	Aquel sea
Que no scions	Nos seamos
Que vo seïs	Vos seys
Qu'i seian .	Aquellos sean.

LE PRÉSENT de l'auxiliaire AVOIR, *haver.*

J'aï	Yo he
T'òs	Tu has
Al ha	Aquel ha
Nos ons	Nos hemos
Vos eïs	Vos heys
Is han	Aquellos han.

(1) Le pronom *a*, du patois, est évidemment le contract de *aquel.*

L'imparfait du subjonctif, dont nous n'avons pu trouver l'équivalent dans le latin, a une origine commune avec l'espagnol :

J'amarïns	Yo amaria
T'amariòs	Tu amarias
Al amarit	El amaria
Nos amarions	Nos amariemos
Vos amariòs	Vos amariades
Is amarian.	Ellos amarian.

LE FUTUR ÉGALEMENT :

Je vaudraï	Yo valdré
Te vaudrais	Tu valdras
A vaudra	El valdra
No vaudrons	Nos valdremos
Vo vaudris	Vos valdreys
I vaudran.	Ellos valdrean.

Même analogie pour les verbes suivants :

Espedii, *espedir*, dépêcher, se défaire de quelqu'un, de quelques affaires.

Guettò, *agueytar*, guetter.

Affetô, *afeytar*, aiguiser, appointer.

Arpeï, *arpear*, arpenter, herser.

Essartó, *ensartar*, travailler (la vigne), d'enfilade.

Laborò, *laborear*, labourer.

Liò, *liar*, lier.

Plourò, *lliorar*, pleurer, o moille, *llioug*, il pleut.

Injaulò, *enjaular*, tromper, flatter.

Panò, essuyer, *panuelo*, mouchoir de poche.

Parò, apparó, *parar*, arrêter, se garantir, attraper.

Pelò, *pelar*, peler.

Pinò, *peynar*, peigner ; un pino, *peyne*, peigne.

Picotò, *picotear*, béqueter.

Pizi, *pisar*, fouler, battre avec une hie (la terre dont on fait des murs).

Può, *puodar*, tailler (la vigne). Prova, *provenna*, preuve, provin.

Quittò, *quitar*, quitter, ôter.

Rechinò, *rechinar*, crier, se débattre.

Robò, derobò, *robar*, ravir, dérober.

Piquó (se) *picarse*, se piquer, se passionner pour ou contre quelque chose.

Boccò, *aboccar*, baiser, embrasser.

Gaussò, *gozo*, joie, se rire de quelqu'un.

Môllò, *mollear*, mollir, se relâcher, cesser les poursuites, môlà me, lâche-moi.

Feri, feru, *Ferir*, frapper, blesser.

Agreï, *agradeur*, agréer, avoir pour agréable.

Batailli, *batallar*, combattre, anheler, avoir de la peine.

Brotò, *brotar*, bourgeonner.

Brisi, *brisar*, briser.

Abimò, *abismar*, gâter, détériorer.

Petassi, *apedazar*, raccommoder.

Affanò, *affanar*, gagner avec peine.

Savi, *saber* (*b* pour *v*), le latin *sapere*, savoir.

Vaïr, *ver*, voir.

Chaïre, *caer*, *cadere*, tomber.

Hòchi, *hachear*, hâcher, réduire en morceaux.

Ingeniò (s'), *ingeniar*, s'aviser de, imaginer.

Forci, *forza*, s'efforcer.

Je retrouve encore parmi les noms usuels :

Villajo, villord (lo) villetta (la), *villar*, *villorio*, *villoria*, bourg, hameau.

Grangi, granja, grangì, *granja*, *grangero*, ferme, métayer.

Tarrin, bien tarrin, *terrino*, un immeuble,

Renta, renti, *renta*, *rentero*, rente, rentier.
Jornò (la), *jornada*, une journée.
Viajo, *viage*, voyage.
Visajo, *visage*.
Risò, *risa*, *risada*, faire une risée.
Cavalla, *cavalla*, jument.
Polla, pollet, *polla*, *pollado*, poule, poulet.
Tortola, *tortolo*, tourterelle.
Torre, torriau, *toro*, un taureau.
Miron (lo), *miron*, le chat qui guette, *mira*.
Rat, rata, *rata*, un rat, une souris.
Sarvigna, *salvagina*, gibier, venaison.
Frutta, *fruta*, lo frutti, *frutero*, fruit, fruitier.
Noï (ina). de nuè, *nuez*, des noix. Noyella, *nochielo*, ivraie (racine, *nochielo*, noir).
La pitansi, *pitanza*, ration, salaire, nourriture.
Pan, man, patta, pansa, *pan*, *man*, *pata*, *pansa*, pain, main, patte (d'un animal), le ventre.
Gorda-migi, *guarda-mangiar*, mublo, *mueble*, meuble.
Planchi, *plancha*, lame mince de bois ou métal.
Lousa, lousò, *enlosar*, pierre mince et plate dont on fait des pavés et couvertes de murs.
Cipa, *cepo*; serpa, *zarpa*, un cep, une serpe.
Serra, scie, de *serrar*, scier.
Follieta, *fulleta*. un septier, mesure. Roquilli, *rosquilla*, idem.
Pala, palissada, *pala*, *palizada*, pêle, palissade.
Silli, *sileria*, lieu où l'on enferme les vases vinaires; le cellier, cuvier, d'où le français, cellérier, sommelier.
Vaissella, vaisselì, *vaxilla*, vaiselle; *vazar* (d'où bazar), étalage (en espagnol *b* et *v* se confondent).
Jupa, jupon, *jupon*; jaquetta, *jaqueta*; coïffi, *coffia*; mantilli, *mantilla*, jupe, jupon, jacquette, coiffe, mantelet.

Je borne ici ces citations, dont j'aurais pu indéfiniment accroître le nombre, si j'eusse voulu y comprendre une foule de noms d'origine commune avec l'italien. Mais, tel que je l'ai présenté, ce tableau, tout imparfait qu'il soit, suffira pour démontrer combien notre branche romane se rapproche de celle espagnole. Tout ce que j'ai emprunté à celle-ci, n'était à autre fin.

VI

ROMAN CATALAN

Impossible de s'occuper de l'espagnol, sans jeter un coup d'œil en passant sur le catalan, en possession, dès le XIIIe siècle, d'être la langue des *Juglars*, prédécesseurs et inspirateurs des *Trobars*, trouvères ou troubadours, qui ont donné le ton à l'Europe jusque vers le milieu du XVIe siècle.

Le catalan, nommé par les Valenciens et les regnicoles langue Lémosine ou Limousine, aurait été, s'il faut les en croire, commun et presque identique avec la Provence, le Languedoc et la Guienne : (2) nous allons voir si l'on ne

(1) Voir les précédentes livraisons.

(2) Le premier mai 1859, Barcelonne rétablissait en grande pompe les jeux floraux qui y avaient brillé de tant d'éclat jadis à la cour des comtes de Catalogne. Parmi les invités, figuraient au premier rang les félibres ou poètes Provençaux : « Venez parmi nous et chantez sans crainte, disait en s'adressant à eux, dans son discours d'ouverture, le Président don Francisco Permanyer : *Canteu sens por, trovadors provensals, canteu en Catala, y animeu vos de l'esperit de nostres pares.*

devrait point jusqu'à un certain point y rattacher le Lyonnais. Quoiqu'il en soit, il est hors de doute qu'il a contribué pour une large part à la formation de la poésie italienne. Pétrarque, l'un de ceux qui les premiers l'ont adoptée et en ont fait une langue littéraire, avait pu pendant son long séjour à Avignon l'étudier et le connaitre assez pour lui emprunter ses premiers essais poétiques. Avant lui, déjà Dante s'était exercé sur les *rimes* provençales. Admirateur passionné des troubadours, ses poésies fugitives, sa divïne comédie, en reflètent en maint endroit, le langage.

Qui peut dire si le Catalan ou Provençal, appartenant à une grande nationalité, n'eut réussi à faire pâlir l'étoile Italienne qui commençait à peine alors à blanchir à l'horizon. Que luï-a-t-il manqué, sinon un poète de la force de Mistral, pour que son parler *fino redouleto e musiquejado*, manié par une plume habile, devint une langue savante? Mais, distancé pas la langue italienne, qu'ont manié si bien et placé si haut dans l'estime des hommes, toute une pléiade de poètes éminents, véritables enchanteurs, s'exprimant dans un langage imagé, sonore et admirablement ciselé; rejeté, d'autre part, à l'arrière plan, comme langue nationale, par sa grande rivale, la langue d'oïl, il est resté malgré tout, j'en demande humblement pardon à la race vigoureuse et si bien trempée de ses Félibres, un patois; mais ün patois *jouineto, ardente, ounte flamejo l'amour dou terradou, e destinado à religar en garbo li tres grandi manado de la raço latino, Franço, Italio, Espagno* (1).

Cela dit, je reviens à mon sujet, et suivant le plan que j'ai adopté, afin de mettre mon lecteur a même de constater

(1) Une langue jeune, ardente, toute brulante de l'amour du pays natal, et destinée a relier en faisceau les trois grandes nations de la race latine, France, Italie, Espagne.

lui-même les similudes des deux dialectes, je mets en regard le Catalan avec notre roman ou patois.

EXTRAIT DES COUTUMES ET CHRONIQUES DE CATALOGNE.

Deuchen saber que nul homo pot planta arbres aprês son vehi, (1) *en camp. ne en vinya, n'en hort alber* (2) *ne salzer, ne ladoner* (3), *ne morer, ne algum arbre que puig ultra destre delt sino lung de son vehi e dins lo sen XII palms destre.*

Direndres a 16 *juliol entram en Perpinya, e totas les gents de la vila aguerent molt gran goig*(4) *de la nostra venguda, e prengueren possessio de tos llos locs* (5) *que volenterosos vengueren en nostra obediencia.*

Dijous a 22 *juliot, en la esglesia de Sanet Juan, après lo sermo, faem legir la unio des reynes y comtast nostres, et, apres que funchs lesta, nos la confermam e novellament lajuram, ela fe jurarm als consols de Perpinya e als Barons e Cavallers de Rossello, e aço fonch gran rafermament de consolacio à les gents.*

Un any après la preso de Valencia emtram en Monspellier, el divendres en e migjorein.

Cronica del Rey Pedro III.

O det savi que nul homo pot plantò òbro prés de son haya, in champ, ni in vîgna, ni jardin frutti, ni sauzo, ni plein-vent, ni mori, ni oucun òbro, que puissié autro ĉtre sinò loin de sa cliousura, o dou senti, à doze palme.

Divendro 16 joliet j'intrimo a Perpignan, e tote le gints de la villa eïront may grand'joie de noutra venua, et prenimo possession de tos los lieux que voliontéramint vegniront in noutra oubéissinça.

Dijou 22 joliet in l'églisi de St-Jean, après lo sermon, no fimo lire la (chorta d') union de noutros royaumos et comtòs, et in après que le fut lua, no la confirmimo et à novio la jurîmo et la fimo jurò ous Consuls de Perpignan et ous Barous et chevallis de Roussillon ; et o (hoc) fut grand renfort de consolation (solat) à le gin's.

în an après la preïsa de Valinça, j'intrimos a Montpellier, lo divindre tirant la miaijor...

(1) Vehi, haie, cloturè ; racine conservée dans le mot envahir, franchir la frontière.

(2) *Hortus arboreus*, jardin fruitier, verger.

(3) Ladoner, *Lado*, lò, côté plein-vent, étendant ses branches de toutcôté.

(4) *Goig*, joie ; conservé dans le mot *à gogo*, à cœur-joie.

(5) lloch, locus.

Com los usatges de Cathalunya sien stats ordenats en Lati, e perço las personnas legas han ignorantia de aquellos... la corte suplia que los dicts sien tornats de Lati en Romanç. Cronica de Murcia.

Coma le cotume et usajos de Catalogni han aïtò ordonnòs (redigis) in latïn, et parcèque le gints de loi sont ignorants de-z-ellos... la cort supléie que los dits sian tornòts de latïn ïn roman.

Ordenam e statuim que quiscum Sarrahi, franc que sie en Cathalunya, porta los cabells sercenats (1) *e tolts en redon o en cercle, pero que sie conegut entre les christians, e si alguns sarrahi aço no servara. pac per pena al senyor del lloch hon sera aquell sarrahi, sinchs sous ; e si pagar nols pot, o no vol, prena en la placa deu uçots* (2).

Ordonnons et statuons que tot Sarrazïn, franc qu'a séie in Catalogni, pôrte los cheveux ronds et relevòs in chignon o in cerclo, par qu'a seie reconnu d'intre los chrétiens, et si quouque Sarrazïn n'observe iquin, qu'a païèze par sa penna ou seigneur dou lieu onte sera çu sarrazïn, cïnq sous, et si a ne pot o ne lo vout, qu'o prenne in plóci dous liords.

Epitaphe d'une jeune fille, par el pastor (curé) de Valfogone.

En aquel sepulcre estret
Jau'na galan mignona,
Que el Pastor de Valfogona
Alcun temps feya anar dret.

In celu (3) sepulcro etret
S'ajass'na (4) genta mignona,
Que lo curò de Valfogona
Un tian faisiet alló dret (5).

Voici, pour terminer, un madrigal qui montrera à quel point de sentimentalisme s'élevait la cour galante des souverains de Catalogne. On y trouvera un certain degré de parenté avec les concettï italiens, ou bien avec le fameux

(1) Sercenats, *Circinnatus*, coupé en rond .
(2) as, assot, diminutif ; monnaie du temps, *as*, *assis*, (deux deniers.)
(3) Çu ; quelu, dans certaines localités.
(4) S'ajassi, être à jast, couché, accroupi.
(5) Dirigea, antithèse avec le mot Jau, *jacet*, *jacere*, être couché.

sonnet d'Alceste : *Belle Philis, on désespère, alors qu'on espère toujours.*

Non he pau, e non tinc quien guerrieg (1);
E vol sobre el ciel, e non move de terra;
E non estrech (2) *res* (3), *e tot lo mon abras* (4);
Oy (5) *ho de mi, e vult a altri gran bé*;
Si non es amor, donch aço que sera?

Tout cela est du pur roman, s'il en fut. J'en donne la traduction en patois aussi littéralement que possible ; au lecteur de juger la distance qui les sépare :

Et je n'aï gïn de pou, et gïn ne chercho guerra;
Je m'involo ou cier, et ne boujo de terra ;
Et je n'etreigno rin, et tot lo mond'imbrasso ;
Ous otros volo bien, et, solet, me tracasso :
Si o n'est de l'amour, qu'est-o donc qu'o sera ?

C'est ce madrigal, du reste, qui aurait eu le privilége d'inspirer à Pétrarque son sonnet : *S'amor non è.* Pour la rareté du fait je le transcris ici en entier, afin de montrer tout à la fois, et les origines catalanes de la poésie italienne, et mettre en regard la gravité et la sobriété d'expression espagnoles, avec la faconde et la manière italienne :

(1) Formation celtique, que l'on retrouve dans les mots gaéliques *Gregareg*, *Meg*, *Rashleig*, (noms propres dans Walter Scott,) *pilliabeg*, espèce de veste ou souquenille des highlands ; d'où le mot resté dans notre patois, de *pilli*, loques, guenille.

(2) Etreindre, serrer ; on dit encore *les étrets*, travail ou l'on serre les bœufs pour les ferrer.

(3) Origine du mot rien, *res*, une chose quelconque, un rien.

(4) Embrasser, prendre *à bras*-le-corps.

(5) Oy, *odi*, je hais, j'ai haine de moi, je me veus mal.

S'amor non è, dunque è quel ch'i' sento?
Ma s'egli è amor, per Dio, che cosa e quella?
Se buona, ond'è l'effeto aspro mortale?
Se ria, ond'è si dolce ogni tormento?

S'a mia voglia ardo, ond'è i'l pianto é'l lamento?
S'a mal mio grado, il lamentar che vale?
O viva morte? o dilettoso male!
Come puoi tanto in me, s'io nol consento?

E s'io'l consento, a gran torto mi doglio.
Fra si contrari venti, in frale barca,
Mi trovo in alto mar senza governo.

Si liève di saver, d'error si carca,
Ch'i' medesmo non so quel ch'io mi voglio;
E tremo a mezzo state, ardendo il verno. (1)

(1) Si ce n'est de l'amour, qu'est donc ce que je sens? mais si c'est là l'amour, pour Dieu! quelle est-donc cette chose? si bonne, pourquoi si apre et mortelle? Si mauvaise, pourquoi si doux tourment? Si, le voulant, je brûle, pourquoi pleurer et me lamenter? et si c'est contre mon gré, à quoi sert me lamenter! et si j'y consens, grand tort ai-je de me plaindre. Exposé à tous les vents, dans une frêle barque, je me trouve en pleine mer sans gouvernail. Si léger de savoir, si chargé d'erreurs, que je ne sais moi-même ce que je veux; je tremble en plein été, et je brûle l'hiver.

VII

LATIN ET ROMAN.

> Ipse semipaganus ad sacra vatûm
> carmen affero nostrum.
> Pers. Satyr, prologus.

Après avoir successivement exploré le champ des différentes branches romandes, issues comme la nôtre d'une souche commune, le latin, et avant de nous occuper plus spécialement de nos rapports avec celui-ci, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de jeter un dernier coup d'œil en arrière, afin de mieux saisir, s'il est possible, les nuances et les gradations par lesquelles a dû passer notre roman avant d'en venir au français.

C'est d'abord, en première ligne, la loi des contracts : on dirait vraiment qu'économes de temps et de paroles, nos ancêtres aient tenu à abréger l'expression de leurs pensées en écourtant les mots : de *facio*, je fais, ils ont fait, foï ; de *dico*, dio; *dicere*, dir ; essere, êtr; *presbyter*, prêtr, (1) *deus*

(1) Je supprime à dessein l'e muet placé à la fin des mots par pure euphonie, quand il n'est pas suffixe, pour indiquer le féminin.

(deous) a fait le monosyllabe Diou, et Dieu; *brachius*, bras; *manus*, man; *panis*, pan; *fames*, fam; *canis*, can; *campus* camp et champ; *pulsus*, pouls; *dulcis*, doux; *collum*, cou, etc.

Puis vient la différence dans le mode de phonation des diphthongues et des voyelles, suivant le génie des dialectes et des peuples, ainsi que le changement dans les désinences. Nous venons de voir en traitant du gascon que l'*o* dominait dans les dialectes du Midi, ce qui les fait désigner sous le nom générique de *langue d'o*. Par contre, les dialectes du Nord se distinguent par la prononciation dure de l'a et de l'i; le premier assez souvent changé en ê, et le second en aï; (1) ce qui leur a fait donner le nom de *langue d'oïl*, qu'il ne faudrait pas prononcer, comme nous le faisons, oïl, mais comme on prononce en Picardie, véritable berceau de la langue française, moi, toi, le roi, la loi, *moai, toai, le roai, la loai*. Ainsi se prononçait dans le principe la diphthongue affirmative, oui, *ouai*, dont la prononciation figurée se retrouve conservée dans l'interjection, *ouais* !

Quant au pronom précédant le verbe, ainsi qu'à l'article précédant le substantif, la différence n'est pas aussi grande qu'il semble au premier abord. C'est tout simplement une antéversion, où l'on fait figurer en tête ce que le latin place à la fin, *am o*, *am as*, *am at*, jamo, t'ame, al ame; *am amus*, *am atis*, *am ant*, nos amons, vos amòs, is amont. Même changement pour le substantif, *hom o*, *hom inis*, *hom ini*, lo ou l'hom, de lo on de l'hom, à lo ou à l'hom,

(1) Les Celtes retiendraient-ils cette prononciation de leur origine arienne? ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on le retrouve également chez les Grecs auxquels on assigne la même origine ainsi : *Gaidouropnikitis*. *Megaspileôn*, en grec moderne, étaient prononcés par les anciens Hellènes, *gaidouropnêkêtês*, *Megaspélaion*.

hom ines, *hom inoum*, *hom inibous*, hom les ou les homs, de los ou dous homs, à los, ous homs.

La langue Moldo-Valaque ou Roumaine nous offre l'exemple d'une transition à ce transfert du signe de déclinaison : chez elle l'article est distinct, bien qu'encore accollé à la fin, *om ul*, l'homme; *reu'l*, (patois, lo rieu) le ruisseau ; *floare a*, la fleur. De là à l'antéposition de l'article il n'y a pour ainsi dire qu'un pas. Pour les verbes c'est déjà chose faite, *io cant*, *io cerce*, je chante, je cherche. Même chose pour le basque, que l'ont croit importé de la haute Asie: *guison a*, l'homme, *emacume a*, la femme, *ur garbi a*, eau claire la (1).

(1) Nul doute que la langue basque, parlée par un peuple qui, à un moment donné, a eu son importance, n'ait influé puissamment sur celles des nations voisines. Construction grammaticale à part, on retrouve dans les désinences des substantifs et adjectifs de nos dialectes romans, de nombreuses analogies avec le basque. M'appesantir sur ce sujet, serait sortir du cadre que je me suis tracé ; je ne puis toutefois me refuser à en offrir à mon lecteur quelques exemples : *Guiz*, *guizon*, *guizon a*, en Celte gars, gas, garçon, gascon, gal, gaël, gaëlli (galli), l'homme, le jeune homme, *vir*; *acume a*. la femme ; (nostras jacume, jacumet, jacumetta, la femme de Jacques, Jacqueline). L'*ès*, si commun dans l'espagnol et le gascon, se retrouve à tout bout de champ dans le basque, *ezarez*, *cuminez* etc.

A ou *ac*, marquant le féminin, reparaît dans une foule de locutions gasconnes marquant des noms de femme ou de ferme, *Martignac*, *Buzensac*, La Martine, la Buzence. Prononcé è, il a fait le breton *èc*, *Laënnec*, *Kerkaradec*, *Mériadec*.

Le génitif pluriel basque en *arenc*, se retrouve dans les locations bretonnes, *Martinnenq*. *Buzarencq*, des Martines, des Buzences.

Du basque *ur*, eau, on a fait uriner, répandre de l'eau ; *cer*, *cer u*, a fait cier, le ciel ; culliar, quelir, cullir ; de *escu*, main on a fait le mot français, escu, et écu, escuyer, écuyer, porteur d'écu, petit bouclier qui se tenait à la main. *Ogui*, pain, gratifié du *v* euphonique, a fait vogue, fête, réjouissance publique; dans laquelle figure comme principal le

Il est possible que ces changements dans la syntaxe donnent à la phrase moins d'harmonie et de grâce; l'absence de l'accusatif et de l'ablatif dans les langues néo-latines ne rendant plus possible les inversions ; mais, en revanche, si la phrase y perd de son ampleur ou de son euphémisme, on ne saurait disconvenir qu'elle y gagne parfois en simplicité et en clarté, tout ce qu'elle y laisse sous le rapport de la grâce et du débit. Et en quoi, s'il vous plait, nos grands prosateurs et nos éminents poëtes se montrent-ils inférieurs aux anciens ? si ce n'est que ceux-ci ont eu l'heureuse chance d'arriver les premiers.

Il est facile en étudiant le français dans son origine, de se convaincre que ce n'est qu'avec peine et à grand renfort de temps, qu'il est parvenu à s'émanciper et à se constituer comme langue à part. Semblable au jeune oiseau qui essaie timidement ses ailes avant de se lancer

repas pantagruélique obligé de toute fête à la campagne. *Garbi*, clair, limpide, a fait l'italien *garbo*, joli, que l'on retrouve dans les noms propres français, Garbit, Garbet; *Burr u*, la tête, au figuré velu, hérissé, a fait le mot patois *borru*, en français bourru, un homme d'humeur maussade, difficile; *Bada*, *basta*, *abbastanzza*, italien, a son analogue dans le basque, *bada*, *badate*, cela se peut, il suffit.

Le pronom roman *a* ou *aquel*, *a fa*, *a dit*, a son origine dans le basque *a*, *ac*, celui-ci, celle-là, eux, *ceux ac*, ceux-ci ; cin, icin, iquin. *Ceni*, *ceignec*, *cesequin*, çu, celu, lequel, laquelle.

Le zezaiement particulier à certains dialectes n'aurait-il point aussi une origine basque ? Toujours est-il qu'on l'y retrouve avec une similitude assez remarquable, *Midzi*, *in midzant*, manger, en mangeant; en basque Jatzen enjatzen; a midzira, *jateratzen*, i midziran, *arteritzeran* ; on vaitzu? *Zabit zera* ? Où vas-tu ?

Il en est de même de certaines désinences particulières aux langues méridonales en *ada*, *tocada*, *asticada*, *baricada*; en basque *aricada*, *asticada* et en patois jaqueria, taquinaria, parlaria, dandinaria, busanquinaria; en basque *eroqueria*, *itzentziqueria*, *sinqestsqueria*. *danzaria*, *llenteria*.

dans l'espace, on voit que les premiers auteurs qui ont essayé de le balbutier, n'abandonnaient le latin qu'à regret, et, comme les Hébreux à leur sortie d'Egypte, lui empruntaient sans façon tout ce qui était à leur convenance, rhythme, quantité, césure, et le reste; tentative plus hardie qu'heureuse, et qui heureusement n'eut pas longtemps cours au Parnasse.

Phosphore redde diem; cur gaudia nostra moraris ?
Cæsare venturo, phosphore redde diem.
Aube rebaille le jour; pourquoi notre aise retiens-tu ?
Cesar doit revenir : Aube rebaille le jour (1).

Le latin, si grave, comme plus tard les Italiens leurs concetti et les Espagnols leurs madrigaux, a eu aussi ses jeux de mots, délices des grammairiens et scoliastes du moyen âge; témoins ces deux épitaphes :

Uxores ego tres vario sum tempore nactus :
Cum juvenis, tum vir, factus et indè senex.
Propter opus prima est solidis mihi juncta sub annis,
Altera propter opes, tertia propter opem.

Je défie qu'on rende en français l'opposition de ces trois mots *opus*, *opes*, *opem*. Le patois, plus proche parent du latin, pourrait peut-être en approcher davantage:

Jean traï fenne s'est procurò;
La parmiri équic poura,
A l'a praï par son oura; (2)
La seconda, par tésourò.
La darriri, quand, appouri,
A voglit se bettre à l'ouri (3).

(1) Le français doit être scandé comme le latin.
(2) Pour son travail, oura, *opus*, au pluriel *opoura* ou opera.
(3) Il l'a prise, vieux et appauvri, pour se mettre à l'abri du besoin.

Quisquis ades, qui morte caedes
Tu respice, plora ;
Sum quid eris, modicum cineris ;
Pro me, miser, ora.

Qui que te seia
Que de mort cheia,
Sus que serai :
Cïndre et pou d'oura ;
Avis'et ploura ;
Preia par me quand mai.

ÉCHO

Dic an dives ero, carmina si scripsero ? — Serò.
Que seraï-jo à tos is in t'inveian mos vers? — mò vair (1)

Semicaper Faunus cur ita clamat ? — amat
Que fa Fauno cornu quand dinqu'a brame ? — al ame.

Laissons là bien vite cette poésie de céramique (2), bonne tout au plus à amuser les oisifs, et abordons le côté sérieux de la question. Mais avec qui m'entreprendre pour trouver ce modèle qui puisse servir de thème, ou plutôt de prétexte à l'exhibition de ma Muse. Virgile ? Ovide? l'harmonie enchanteresse de l'un, la souplesse protéiforme de l'autre ne semblent-elles pas faites pour décourager à jamais tout imitateur ? Peut-être serais-je plus heureux avec Horace ? le genre plus simple et plus varié de l'aimable poëte, sa philosophie pratique, se prêteraient mieux, ce me semble, au terre-à-terre de mon vol alourdi. J'aime à croire

(1) Mò ou de mò-vair, qui fait mal à voir, désagréable.

(2) A la campagne, les Palissy de faience qui ornent le dressoir sont en général illustrés de devises galantes ou morales, genre du sieur Pybrac ou de Gentil-Bernard.

toutefois que le lecteur ne me fera pas l'injure de me supposer la fatuité de prétendre égaler, même de loin, les grâces du modèle. Heureux tout au plus m'estimerais-je de pouvoir faire dire de ces grossiers essais, ce qu'a dit d'une traduction d'une bien autre portée que la mienne (1), un poéte si semblable lui-même par plus d'un côté à l'ami de Mécène:

> L'Horace que ton art déguise,
> Garde encor l'esprit d'autrefois ;
> Qu'on le serve en *us*, en patois,
> Le vin d'Albe toujours nous grise. (2)

Le poëte épicurien ne se pique pas, on le sait, d'un lourd bagage scientifique; quatre ou cinq idées tout au plus, auxquelles il revient sans cesse, mais qu'il sait varier avec un art infini: le repos, la paix, la quiétude et le contentement d'esprit, une douce et agréable médiocrité, vivre et jouir au jour le jour, sans souci du lendemain. Que si, à cela, les dieux ont ajouté l'amitié d'un grand homme, le sourire et le doux parler de Lalagé, qu'a le ciel de plus à donner aux mortels ?

> *Integer vitæ scœlerisque purus...* (3)
> *Pone me pigris ubi nulla campis*
> *Arbor æstivâ recreatur aurâ ;*
> *Quod latus mundi nebulæ malusque*
> *Jupiter urget ;*
>
> *Pone sub curru nimis propinqui*
> *Solis, in terrâ domibus negatâ,*
> *Dulce ridentem Lalagen amabo,*
> *Dulce loquentem.*

(1) Traduction d'Horace par J. Janin. Édition elzévirienne. Paris, Hachette, 1861.

(2) Soulary, Éphémères, XCVI.

(3) Hor. L I. od. 22.

Qu'o me plaçaise ous champs que lo solaï dévore,
So lo pôlo gliaci, qu'inseveliet la net ;
Din celos champs ingrats onte o fat toujor fret ;
Que je seiais'agi, corbò, tot joïn'incore ;

Que je sciaiza pouro, o comblô de richessa ;
Dins ina pour'etrobla o lo palais dous rais ;
Que ma via se passaise in joie o in tristessa ;
Que mos is seian uerts, o sarròs par jamais ;

Que mon corps seie libro, o rivò à la chaina;
Que je seiaiz'in terra, in l'abimo, ous ciers ;
O plongi chi Pluton ou fin fond dous enfers ;

Que mon nom seie illustro, o qu'a survive à peina,
J'amaraï Lalagé, dou doux parlò la raïna,
Et son riro si doux qne m'inspire mos vers.

Voilà l'amour à vingt ans, échauffé par l'ardent soleil d'Italie, et que ne saurait consumer ni éteindre, ni les ardeurs brûlantes du Tropique, ni les glaces éternelles du pôle ; témoin le poète Ovide exhalant ses plaintes amoureuses jusque dans les plaines inhospitalières de la froide Scythie. — Mais avec le huitième lustre, la chevelure jadis luxuriante, aux éclaircies mal dissimulées sous les couronnes de roses, a laissé entrevoir sur les tempes la terrible patte d'oie, signe d'une précoce vieillesse. Demain, peut-être, *proh horror !* on sera podagre ; on repense à Lydie, Lydie aux amours faciles, toujours si tendre et si passionément aimée :

DONEC GRATUS ERAM... Od. 9, L. III.

HORACI

Outant qu'à mos amours t'òs vicu favóròbla,
Et que de me trahi je ne t'aï cru capòbla,
Je t'aï amò, Lydi, com'o ne se pot mai.

LYDI

Tant que, brûlant d'ardeur, te me troviòs amòbla,
Et qu'à me Pholoë n'êquie pò preferòbla,
J'arîns volu, Flaci, ne te quittò jamaì.

HORACI

Ore, j'amo Chloë, Chloë l'inchanteressa,
Que fa si bien chantò la lyra so son daï;
Si lo sôrt ou voliet, par ma jolia maitressa
Je baillïrins ma via, plus fortunò qu'un raï.

LYDI

Me, dou blond Calaïs je partajo la flòma,
J'amo mirò mos is din l'òzur de sos is :
Je baillïrins due vaï et ma via et mon òma
Par muri din los bras de mon biau Calaïs.

HORACI

Et si, par régôgni, ma Lydi, ta tindressa,
Renonçant à l'amour de ma blonda maitressa,
Je revegnîns à te cema lez autre vaï ?

LYDI

Bien que par la biautò al importe la pici,
Que te scia ligi et borrò de malici,
Je volo vivre avoï te, avoï te je morraï.

Après l'amour, la joie des festins, les ris, les jeux, *nunc est bibendum, io Bacche!*

O NATA MECUM CONSULE MANLIO! (1)

O te qu'esse venua in çu mondo quand me,
Dou tian de Manlius, ò bottilli, ma mia,

(1) Hor. Od. 21, III.

Remedo soverain par la melancolia,
Qu'o seie tristo o gai, rin ne pot, coma te,
No procurò lo soïn (1) o ramimo la via.
Te rinds richo lo pouro, et celu que te bet,
De ta rogi liqueur inlumine son bec (2),
Ne craint ni los tyrans que font tremblò la terra,
Ni lo besoin que fa ous malherous la guerra.
Al est riche, al a tot ; tot iço gli sorrit :
Ou rustro, à l'ennocint (3) te bòille de l'esprit,
Obliant de liardò, si a voliet te craïre,
Te garaitriòs l'avòro avido de te baïre.
Ta sêva no rind bons, aducit lo miehant,
Fa d'un loup ïn agneau, ïn humblo dou puissant.
Si, de vaï, te te plais ou miaï de lez alorme,
A ta douci chaleur la biautò rind lez orme ;
Lo pourou devient fòrt et bròve lo dangi ;
T'inspire la gaïtò, la joie à l'affligi.
Diont-aï pò qu'autrevaï lo grand Caton lu-mêmo
Ou Cecubo toujor n'a pò dit anathêmo ?
Viens donc ; mais in passant sonna (4) lo dieu d'amor,
Et sa mòre, et le gròce, et jusqu'au point dou jor
No chantarons, berons, fêtarons la folia,
Qu'avoi te vient charmò et imbelli la via.

L'heure est venue de la sagesse; adieu Chloë, Néère, Phydile, Glycère, Tyndaris, inconstantes filles de la vanité et du hasard! Voici venir la bonne Cynare qui soigne le poète devenu obèse, quelque peu chassieux, et de plus goutteux. *Primùm vivere, dein philosophari.* Revenu de toutes les séductions, las des plaisirs faciles et mensongers, l'Epicurien rassis n'aspire plus qu'à abriter la dernière

(1) Soin, *somnus*, sommeil.
(2) Prononcez bet, le pourtour des lèvres, la figure.
(3) Ennocint, *non nocens*, un insensé, inconscient du mal.
(4) Sonna, appelle.

phase de sa vie sous son modeste toit rustique : *ô rus, quandò ego te aspiciam ?* Dans sa ferveur nouvelle pour la vie des champs, il lui semble qu'il n'a jamais désiré autre chose :

Hoc erat in votis (Sat. II, 6.), *modus agri non ita magnus. Hortus ubi...*

Ce que j'eïns soatô, un sopçon de campagne,
Ni trop grand, ni petit, un vrai champ d'amateur ;
Lo jardïn tot ouprès, la font ous abaragne (1),
Un chivau par allò à travers le montagne (2)
Avoï un petit boïs par gotò la fraïcheur ;

Los dieux m'ou ant bailli, et quoque pou'incore,
Avoï moderation o faut s'in rejoï ;
Gròci gliou sia rindua, choque jor, à tot ore !
Qu'is accotan ma voix que par te los implore ;
Je ne demando rin que lo tian d'in joï.

Si j'aï su evitò de me pindre in la serra
Dou vicio, que porsuit lo mortel orguillou ;
Si je n'aï, prai d'invia, ous autros fa la guerra,
O quouque bon procès par gliou ravi gliou terra,
Et joïndre gliou domaino ou quòro (3) de mon cliou (4) ;

Si, ligi de dési, contint de ma fortuna,
Je ne t'aï demandò et la vachi et lo viau (5) ;
Si je n'aï porségu d'ina voix importuna
Los dieux, par reculò de ma pròria la buna (6),
Protégi me, Marcure, ingraissa mon tropiau.

(1) Abaragne, le bord d'un arbre, d'un bois, d'un champ.
(2) Ceci est de la fantaisie du traducteur.
(3) Lo *quòro*, le bout du fond, le côté du quarré, *quadratus*.
(4) *Clivu*, clos, clôture, closerie.
(5) Proverbe, demander la vache avec le veau.
(6) *Buna*, borne, d'où le français but (atteindre le).

Depu tantout vuet ans qa'intre tous je l'honoro,
Si de ma piétò j'aï meritò lo prix,
O n'est pò par çu don qu'a tos autòs je coro;
Par ingraissi mos bous si de vaï je t'imploro,
N'ingraissa que mon còrps, eporgni mon esprit...

Quand j'aï pu regògni mos monts de la Sabina,
Et que, loin de tòt brut, retiri din mon fòrt,
Je repreno lo cors de cella via divina,
Je ne voï pò par me importunò lo sòrt.
Rin ne m'inquiète plus, ni lo vint que bataille,
Ni le cloche tintant lo gliò dous funeraille;
Libro de tot soci et de gloïri et d'honneur,
Que faire alors de mieux, que chantò mon bonheur?

Mais qu'o y a changimint quand je me trov'in villa!
Comm'i san que de vaï j'aï port à te faveurs,
Que te praïte a mos vuets in'orilli facilla,
Je me vei'accabló par los solliciteurs.
L'un me tire diqui, l'autro me tire illò :
— Horaci, epargnime emmi voutre satyre »
— Horaci, faide me la gròci de me lire. »
De celos importuns, me, je su d'abord lò.

Je me dio a port me : O ma chira campagni!
Oh! quand te revarraï-jo, ò ma bella montagni!
Quand sarra-t-o enfin que, libro de tot soïn,
Je porraï vivre in paix et deurmi tot mon soin, (1)
Fulliétant à lusi mos amis los vieux livros,
Rejitó de ma via çu rêvo de gins ivros;
Bevant, migeant, faisant la nuqu'à Phytagor
Et m'impiffrant de fève assaisonè ou lord.

O NOCTES CŒNŒQUE DEUM !

O néts digne dous dieux, onte, sin nulla géne,
Consumant ce que j'aï culli din lo domaine,

(1) Soïn, *somnus*, sommeil.

Migeant sin se coïti (1) et à sa set bevant,
Avoï quoique-z-amis je m'invons devisant ;
Non pò su los honneurs, non pò su le richesse ;
Incor moïns si Mondor a Phryné s'interesse,
Mais ce que vaut mieux par no, lo vicio, o la vartu.
Enfin quand j'ons migi à bochi que vous-tu,
Cervinus, lo conteur, s'accode su la tròbla,
Commande qu'o se quaise (2), et no conte ina fòbla.
Chòcun par l'accolò arraite son caquet,
Et lo vaïqua que conte à son aisi son fait :
Un jor lo rat dous champs, praï d'ïn imeur civila.
Accullit din son trou un grou (3) rat de la villa.
Par traitò de son mieux sa villi connussinci
Lo pouro ciet recors à tola sa sciensi ;
Et par gli agrió et mieux gli faire fêta
Al arit tot betò din sa maison in quêta :
Accuchant davan lu et l'avenn'et lo blò,
Et tòchant vainamint, d'un menu variò,
Lord, noï, pome, perus, figue et raisin confit,
De son hôto blòsò evilli l'appetit.
Par lu, contint de pou, migeant vaille que vaille,
A viquiet de noyelle (4) o d'autre menusaille
Din la pòilli siblè (5) ; resarvant lo bon grau
Par monsu lo grou rat, avarti ou pan blanc.
Quand vaiqua lo Monsu, la dinetta finia,
Qu'intrepind mon lordiau su sa chetiva via :
— Dieu n'a pò, pour'efant, créò los rats exprès
Par vivre avoï los ours pardus din le forets ;
Le ville, par los rats, sont de migliou demore ;
O y mige à sa fam, et quinos mets incore !
A que siert tant d'eporgni et d'avi tant soci ?

(1) Sans se presser, *haud coactus*.
(2) *Quiescere*, s'arrêter de parler.
(3) un grou, *faire son grou*, riche, puissant.
(4) Ivraie, mauvais grain.
(5) Oubliées.

O no faut pus ni moins grands et petits muri.
La via n'est pò si longi, o n'in faut pedre gotta.
Ça detòla ! avoi me te vai te bettre in rota
Sitout dit, sitout fat, et los vaïqua corant
Vai la villa tous dous. Is attindont portant
Qu'o sciaize un pou nel par passò la muraïlli.
Tirant vai la miai-nct, is uront la bataïlli
Din la sòl'à-migi d'ina granda maïson,
Ont'o veie partot de vivr'in profusion.
Los vòlets qu'eiant tord la villi fa la fèta
N'eiant pò de la tròble inlevò la desserta.
Sin gêna, lo Monsu gottòve à tos los plats,
Disant que los miglious equiant fats par los rats.
Mon lordiau migiet tot sin se faire de bila,
Convenant qu'après tot o viquiet mieux in villa
Qu'in campagni, onte o vit su son maigro butin.
A penn'a-z-ou disiet, quand vaïqua que sodain
La pòrt'à dous battants s'ure et donne l'intranci
A dous chïns que de tot se font ina pidanci,
Et boliversont tot avoï un grand fracòs.
O falliet vair mos rats codre de tos los lòs,
Su los bancs, so la tròbla, et jusque din la lieta.
O n'èquie plus question par-z-ellos de la fêta...
Quand çu brut fut passò, accassi din un coïn :
« Fròre, dit lo paysan, je n'amo pò çu soïn,
Ne deurmi que d'un zi, jamais se nets intire,
Et ne savi jamais quina corta revire...
Adieu, je tòrn'ous champs ; j'am'incor mieux mon trou,
Onte o pot vivre en paix et deurmi tot son saoul. »

VIII

GRÆCO-ROMAN.

Vers l'an 500 avant l'ère chrétienne, une colonie grecque, venue de la Phocide, prenait terre sur la côte méridionale de la Gaule, et y fondait, ou transformait au vent de la civilisation orientale, une ville, qui changeait ou modifiait son nom en celui de Massilie (1). Puis, remontant le Rhône, un nouvel essaim, parti de la colonie ou de la mère-patrie, s'arrêtait au confluent de la Saône et du Rhône; et là, en contact, d'une part avec la nationalité celtique, de l'autre avec des trafiquants Germains, Ibères et Étrusques, y fondait un comptoir, où venaient, à certaines époques de l'année, dresser leurs tentes, les représentants des 24 nations, qui devaient plus tard élever un temple à Auguste au milieu des lagunes d'Aisnay, berceau primitif de la splendide ville, qui, sous le nom de Lugdunum, devait plus tard couvrir de ses maisons éta-

(1) Massilia ou Massalia, du celte *mas*, maison, hameau, et, par extension, ville; et du génitif grec *alios*, de mer, ville maritime, le grand port.

gées les deux collines et les rives des deux beaux fleuves qui en baignent le pied.

Apportant dans les plis de leur manteau les arts et l'industrie d'un pays déjà avancé en civilisation, les nouveaux venus s'exprimaient dans une langue riche, sonore et souverainement harmonieuse. Mais, contrairement à ce qui se passa plus tard à l'époque de la conquête et de la domination romaine, ils ne purent, perdus qu'ils étaient dans la foule, dominer assez le peuple, avec lequel ils tenaient à conserver de bons rapports, pour lui imposer leurs mœurs et leur langage. Ce furent eux, au contraire, qui, par les alliances qu'ils contractèrent avec les indigènes, durent se fondre peu à peu avec les propriétaires du sol, et se plier à leur langage et à leurs coutumes. A peine quelques mots, se rapportant en grande partie aux arts ou à l'industrie, ou indiquant des objets ou idées nouveaux aux yeux de ce peuple tout primitif, ont-ils surnagé dans le pêle-mêle qui a absorbé la langue des arrivants dans celle des peuples autochtones. Voilà ce qui nous explique comment nous rencontrons un si petit nombre de locutions grecques dans la langue qui s'est transmise jusqu'à nous, et sur laquelle le latin, dérivé lui-même du grec, devait exercer plus tard une bien plus grande influence. Laissant donc de côté tous les noms grecs, — et ils sont nombreux, — que nous pouvons avoir reçus par la voie des latins, je ne relaterai ici que ceux qui ont retenu directement dans le roman la forme grecque, et dont les similaires sont presque méconnaissables, ou tout au moins fort altérés dans le latin. N'ayant point ici à m'occuper de comparer le génie des deux langues, grecque et romane, ma tâche sera bien simplifiée; elle se bornera à mettre en regard du mot patois le mot hellénique correspondant, ou celui qui en est évidemment la racine.

NOMS ROMANS TIRÉS DU GREC.

Acolyto, *acolytes*, compagnon, se prend ironiquement pour dire une doublure de mauvais sujet.

Acotò, *acouô*, écouter.

Adret, dret, *déré*, haut, adroit ; *adros*, fort, habile, puissant.

Aima, aimo, *aima*, sang, la vie, souffle, esprit (*ausmos*), òma, l'âme ; — omo, l'homme, qui a une âme ; ou *ômos*, dur, cruel, perfide; étymologie, hélas ! trop justifiée.

Agassi, *agazein*, irriter.

Agniau, *agnos*, agneau.

Agraffò, *agra*, *aphè*, enlever une proie, saisir.

Annò, *ênos*, l'année.

Appatò, *apatein*, aplati, abattu, surpris.

Aròro, *aroô* (charrue), labourer, laborò.

Arosò, *orosos*, rosée (répandre la), arroser.

Arrapò, *arpaxô*, prendre, ravir.

Arrhò, *arà*, vœux, promesses, arrher.

Assensò, *census* ou *kensos*, ferme, métairie, affermer.

Atterò, *aterizô*, méprisé.

Bagni (se), *balanein*, se baigner.

Bailli, *baltein*, donner.

Bambanna, *bambaeinos*, qui bégaie, bredouillon, homme de rien.

Basanna, tablier de peau, *basanos*, épreuve, fatigue (qui subit).

Batelou, *batalos*, bateleur, charlatan.

Batiau, *botos*, qui a le fond creux, bateau.

Boï, *boô*, un bois.

Borru, *boros*, touffe, chevelure inculte.

Borsa, *bursa*, de peau (bourse).

Boù, *bòus*, un bœuf ; taurio, *tauros*, un taureau.

Blitò, *bliton*, mauvais grain (séparer le blé du).

Borba, imborbò, *borboros*, bourbier, boue, embourbé.

Borg, borgia, *burgos*, bourg, hameau.

Brut, *bruki*, bruit.

Brisi, *brisein*, briser.

Broc, *brocos*, vase vinaire.

Buia, buò, *buô*, remplir, empiler le linge dans le cuvier, bui. *Buò*, la buée ou vapeur.

Buna, *bounos*, tertre, pieu désignant la terminaison d'un champ,

Broutò, *bruttô*, manger à l'instar des brutes.

Cacò, *kakon*, mauvais (qui sent).

Canna, canord, *canna*, roseaux (qui se cache dans les).

Capa, *cappa*, manteau, pardessus.

Charogni, *charoneia*, odeur de chair gâtée.

Chat, en Picardie, lo cat, *cattès*. Chïn chin, ou lo kien, *kunos*, chien.

Cliou, cliò, *cleiô*, clore, enfermer, serrer à clef.

Colò, *culiô*, glisser, rouler en bas.

Comba, *kumbos*, creux, vallon.

Çomore, *koumaré*, (italien, *coumare*), une fée, marraine.

Copò, *copteïn*, couper.

Corda, *cordè*, boyau, corde.

Chamba, *campè*, jambe.

Chaminò, *caminos*, fourneau, cheminée.

Chipotò, *chilopotein*, boire ou parler, murmurer du bout des lèvres ; s'amuser à vétiller pour des riens.

Colica, *colicos*, ventre (mal de).

Cort, cortiau, cortu, *kortus*, courtau.

Cremalliri, *kreman*, suspendre (chaîne à), crémaillière.

Dedin, *endôn*, dedans ; davan, *enantè*, devant.

Dinò, *deisneïn*, diner.

Démon, *daimon*, esprit (mauvais), le diable.
Dord, dardò, *dardis*, dard, aiguillon.

Ebaubi, *baubios*, endormi, indolent.
Ebetò, *èbè*. jeunesse, comme tombé en enfance.
Echalli, echilla, *scalis*, fourche, échelle, escalier.
Ecrazò, *crazô*, craquer, écraser.
Epais, *opos*, suc épaissi d'une plante.
Ergotoù, *eirgô*, qui se défend, raisonneur.
Estenuò, *stenô*, qui gémit, exténué.
Esquiletto, *skelettos*, qui n'a que la peau sur les os.
Essaimò, *smênos*, essaim, essaimer.
Essu, *siccos*, sec, desséché.
Escroquou, *skerckodes*, voleur, fripon.

Fagot, *fakellos*, fardeau, faquin, porteur de fardeaux, homme de rien.
Fallot, *phalos*, clair (qui fait voir).
Faraud, *pharos*, robe (qui a une belle), vaniteux.
Farasse, *pharatrum*, débris, guenilles.
Fiola, *phialus*, petit vase de verre ou d'argile; fioulet, petit sifflet en terre ou en bois.
Floccò, *phlocais*, nœud, tissu, décorer quelqu'un ou un cheval d'un nœud de ruban, dans les vogues, mariages.
Fluma, *phlegma*, phlegme, pituite.
Fricot, *phrugò*, frire, rôtir; fricotò, faire bonne chère.
Fromajo, *phormos ago*, je mets en formes ou paniers, (faisselles).
Frappò, *phrapizô*, frapper.

Galop, galopò, *kalpè*.
Gari, guérir, *ghéros*, vieillard, qui a l'expérience.
Gliò, *claiô*, pleurer, le glas des morts.
Gniocho, *gnaphos*, tenèbres (qui a l'esprit dans les), imbécile.

Gongonò, *gongozô*, gronder, murmurer.
Gorgosson, même étymologie, renvois, aigreurs.
Gora, *korax*, corbeaux (bête bonne pour les).
Grabot, *kribatos*, ce qui sort du crible, criblûres.
Grappò, agrappò, *gripos*, filet (prendre comme dans un).
Greia, *graô*, je grave, craie, crayon.
Guerdon, *kerdos*, récompense.

Haina, *ainos*, terrible (par ses effets), haine.
Hardi, *cardia*, cœur (qui a du).
Harnachi, *àrnachis*, peau de mouton (harnais de).
Hérou, *ouros*, bon vent (qui a) en poupe.
Hullo, *elaium*, huile.

Imbrassi, *en brachia* (*tenere*).
Intannò, *en tamnèin*, couper.
Inviron, *enguô*, *in gyro* (*tenere*), v pour g.
Jappò, *iappô*, mordre (en aboyant).
Impilò, *pilein*, mettre en tas.
Impiffrò (s'), *pyphoremenos*, qui se gorge de viande.
Inclinò, *klinein*, qui penche.
Inchassi, *in charax*, bâton, échalas, échasses.
Iqui, *ekei*, ici.
Is, los is, *illos* (inversion), les yeux.

Lampò, *laptein*, laper, boire avec avidité, excès.
Lata, *elate*, sapin (gaule de).
Liambanna, *lambanô*, prendre ; pillard, vagabond.
Lichi, *leichein*, manger goulument.
Lisso, *lissos*, lisse, poli.
Lord, lordiau, *lordos*, pesant, courbé, maladroit.
Loup-garou, *lukou-agriou* ou *gariou*, qui court les bois.

Mège, médecin, *magos*, mage, devin, savant.

Meia, plongeon, amas de gerbes de blé ; de *meia*, grand-mère, comme qui dirait la nourrice du genre humain.

Macliat, *maclos*, sans pudeur, qui montre tout, enfant. Borsat, même étymologie.

Manta, mantilli, mantiau, *madua*, *emation*, manteau.

Marmailli, *mormachis*, fourmis, tas d'enfants comme les fourmis.

Malado, *malacos*, mou, efféminé, souffrant.

Menu, *minutos*, petit, minute, fraction de temps.

Mìchi, *micou*, petit pain.

Miôla, *muellos*, la moelle.

Momeries, *momos*, moqueur, railleries.

Moniau, *monios*, solitaire (*passer solitarius in tecto*), moineau.

Moquor, *mocos*, moqueur.

Muò, *amoô*, passager, une averse qui passe vite.

Nan, nana, *nanos*, un nain. Petit, *paidi*, *paidi mon*, mon petit. Nanbot, *nepous*, qui n'a pas de pieds.

Niais, *nizein*, enfant, même étymologie.

Omeletta, *omalos*, plat, qui est aplati.

Ono, *onos*, âne.

Orguillou, *orguè*, colère, *superbus*, orgueilleux.

Otò, *othecô*, ôter.

Osò, *auseïn*, oser.

Ousi, *oisos*, saule. Ambri, *imbros*, humidité (qui aime l'), osier.

Papa, *pappos* (vocatif *pappa*), papa.

Palet, *palè*, lutte, (au jeu de).

Parci, *peirò*, percer.

Paressi, *paresis*, paresse.

Pays, paysan, *païs*, enfant (du pays).

Pila (forò ina), *pilos*, chapeau ; donner un renfoncement.

Pitanci, *pittaca*, étiquette, portion désignée par une étiquette pour les esclaves.

Piroglioriou, *lorios*, *chlorion*, herbe verte (couleur d'), le loriot.

Pella, *pèlos*, noir, sale, malpropre.

Placord, *plax*, *placos*, tablette, lieu à serrer le linge.

Pot, *potes*. Prix, *praix*.

Pouro, *poros*, pauvre, mendiant.

Puta, putain, *puthô*, pourriture, femme malsaine.

Quelliri, *cochliarion*, cueiller ; racine, *cochlar*, coquille ; les coquilles servaient dans le principe de cuillers.

Quiffa, *kiphên*, gronder (qui n'est bon qu'à se faire).

Remedo, *medo*, conseil. Médecin, donneur de conseils.

Renò, *rin*, nez, crier en nazillant comme le porc, grogner.

Rieu, *reô*, je coule, ruisseau.

Rotò, *rothos*, bruit, gargouillement, roter.

Saligot, *alisgô*, je souille, homme malpropre.

Sachi, insachi, *sakezein*, prendre, fourrer dans le sac.

Seï, seitre, *zéo* et *zuô*, faucher, raser, scier.

Sò, salò, sel, saler, *salos*, mer (extrait de la).

Tambor, *tambos*, horreur (qui inspire l').

Tapis, *tapès*. — Tomba, *tombos*, tombe, tombeau.

Tarabelò (être tot) ou tribollò, *thrasis*, hardi, entreprenant, et *boulè*, esprit, esprit inquiet, remuant.

Tassò, *tassô*, entasser.

Taupò, *thôps*, qui flatte, tromper, abuser quelqu'un.

Taxò, *taxein*, taxer.

Tilli, *tillô*, diviser, braquer le chanvre.

Tina, *tin*, amas, vaisseau où l'on entasse le raisin.

Trapa, *trapéza*, trappe, piége.

Traipi, *trespous*, trépied.

Trou, *trupa*.
Tuò, *tuein*, tuer.
Tussi, *tussó*, faire du bruit, tousser.

Vêpre, *espera*, soir, aller à l'espère, à l'affût, le soir.
Vesta, *esthos*, (*v* euphonique), habit.
Via, *bios* (v pour b), la vie.
Vilain, *blennos*, (*v* pour *b*)*sordidus*, laid, repoussant.

ORIGINE GRECQUE DE QUELQUES SOBRIQUETS DEVENUS NOMS PROPRES.

Barre, Barret, Barrot, *baros*, lourd, gros, ennuyeux,
Bays, Bayon, *baios*, bas, petit.
Bachelet, Bachelus, *bakelos*, simple, ingénu.
Blache, Blachère, Blachette, *blax*, *blachos*, faible, abattu, flasque, *flaccus*, Flassy, Flassieux.
Blaizo, *blaisos*, cagneux.
Bocquin, *pogon* (*b* pour *v*), bouc (barbe de).
Briant, *brian*, fort, courageux.
Brissot, *brissos*, hérisson, mal peigné.
Brouchoud, Brochard, *broukos*, sauterelle.

Cador, *kados*, baril, gros, rond, comme un baril.
Callot, Callet, *kalos*, beau, bien fait.
Carre, Cara, Caret, *kara*, noir, brun.
Caire, *kairos*, trame, tisserand.
Chipi, *kupè*, cave, troglodyte, tonnelier.
Chirat, *kirros*, roux, couleur de feu.
Chorrin, Charrin, *charis*, doux, gracieux.
Collet, Collot, *koloios*, un geai.
Colrat, *kolerai*, brebis (gardeur de), berger.
Comballot, *kobulos*, fin, flatteur.
Côte, Cottet, *kottè*, la tête; — crâne, *kranion*, tête (qui a bonne), hardi.

Cristin, *cristos*, bon.
Cusset, *kussos*, *podex*.

Dory, *doru*, daim, cheval.
Dry, *drimus*, aigrefin, sage.

Fay, *phaios*, brun, noireau.

Galland, *kallon*, beau (qui fait le), dameret.
Geurjo, George, Gorguet, *gorgos*, vif, ardent, actif.
Gregorio, *grégorios*, vigilant.

Joban, Jobord, *zoberos*, agile.

Labre, Labry, *labros*, gourmand.
Lamy, Lamure, Laumet, *lamuros*, joli, douceret.
Laure, Laurent, *lauros*, grand, svelte.

Mallet, Mallon, *mallon*, fort, nombreux, en famille.
Mandrin, *mandra*, étable, berger, coureur, maraudeur.
Maur, Maurin, Maurice, *morussó*, noir, sombre, brun.
Melet, *mélos*, noir, brun.
Mesnard, Mesnet, Maïnaud, *menó*, qui demeure, le maître ou l'enfant du logis.
Mêra, Meyran, *meiras*, jeune homme, naïf, enfantin.
Minet, Minçu, Mincieux, *minutos*, petit, mince, élancé.
Mocquord, *mocos*, plaisant, moqueur.
Monet, Mouin, *monos*, moine, solitaire.

Penet; *penès*, indigent, souffreteux, *peinard*.
Perras, *pera*, besace (porteur de), quêteur, mendiant.
Perrot, *peros*, boiteux, estropié.
Philly, Fillion, *philis*, flûte, grand, élancé.
Pinet, Pinay, *pinos*, crasseux, malpropre.
Potton, *poton*, qui boit.
Prebet, *prepein* (*b* pour *v*), propre, net.

Quine, Quinet, Quiquine, *kikinos*, frisé.

Rambaud, Rimbaud, *rcmbô*, voyageur, pélerin.

Thollet, Tholly, Thollot, *thollos*, crotté, malpropre.
Thomas, *thomasos*, admirable.

Je clos ici cette étude dont la prolixité deviendrait à la longue fastidieuse pour le lecteur. En attendant que la folle du logis m'entraîne dans de nouveaux écarts,

> Si vous supplie, ô vous, censeurs cruels,
> Auteurs en *us* dont il n'est rien de tels,
> Et toi, cité fameuse et de haut prix,
> Ne me vouloir contemner par mépris (1).

(1) Clément Marot, Épitre à Lyon.

IX

NOSTRAS

Extremum hunc Arethusa mihi concede laborem.
Virg. Eclog.

Je rouvre la parenthèse fermée dans le chapitre précédent, pour insérer, en forme d'appendice, diverses pièces, imitations libres ou inspirations directes, qui n'ont pu trouver place sous les titres précédents. Veuille le lecteur me continuer son indulgence pour ces essais risqués de poésie rustique, destinés à servir de spécimen comme terme de comparaison entre les dialectes du Nord et ceux du Midi, ou, selon toute probabilité, à s'en aller dormir, avec le reste, sur les rayons poudreux d'un amateur de curiosités littéraires, jusqu'à ce que quelque antiquaire futur, en travail de reconstruction de notre langue, vieillie, démodée (1), et — qui sait ? il s'est vu tant de choses ! — passée, elle aussi, à l'état de langue morte, vienne l'éveiller de son long sommeil de mort. En attendant que, suscité par quelque bonne fée, paraisse ce prince charmant, essayons si, comme la goutte d'eau de l'Océan, qui a attendu des mois et des années d'apparaître à la surface, il ne nous serait point possible de faire à notre patois, ne fût-ce que pour un moment, une petite place au soleil.

(1) Le grec, si harmonieux et si parfait, le latin, si souple, si grave et si varié, n'existeraient peut-être plus à cette heure, sans le culte que leur ont voué les savants. Qui eût osé prédire à notre France, si fière de sa gloire militaire, que l'obscur descendant d'un roitelet vandale, tranchant

A LA VILLE DE LYON

Adieu Cité de grand valeur,
Et citoyens que j'aime bien.
Dieu vous doint la fortune et l'heur!
(Clément Marot)

A Vauclusa cachi, lo chantr'amò de Laura
In sos vers a chantò le biautè d'Avignon.
A mon tor, désarteur dou timplo d'Epidaura,
Je ven'iqui chantò te splindeurs, mon Lyon.

Par vegni, après lu, joï mon petit rollo,
Je n'aï ni frequentò d'Hipocrène la font,
Ni menò triomphant mon chor ou Capitolo,
La palma d'ina man et lo lauri ou front.

Je n'aï par tot sotien de ma timida Musa,
De ma temeritò je ne saï d'autr'excusa,
Que par ta villi lingua in'ardinta passion.

Seï me indulginta, ô ma villa chiria,
Et de le charitè(1) te qu'esse la patria,
A l'un de tos efants fais l'armouna d'un nom !

avec elle de l'Attila, s'en viendrait un jour peser du poids de sa lourde épée dans la balance de ses destinées ? — *Sic voluere fata.* — Ainsi l'a voulu le destin, qui ne peut souffrir qu'un peuple s'endorme dans la mollesse et l'indifférence. On ne tient en ce monde le premier rang qu'à la condition de se maintenir toujours en tête du progrès. S'arrêter, quand les autres avancent, c'est reculer.

(1) En grec *Charitès*, les Grâces. Lyon, célèbre par ses nombreuses fondations charitables, a mérité d'être appelée la ville des aumônes.

II

DU MÊME A LA MÊME

Dulces moriens reminiscitur Argos.

Lyon, quand, illòmont (1), de la Collina Sainti
Je te veio à mos pis com'un côrps parpenant (2),
Que s'agite à brisi los nonds de la contrainti
Onte lo tiènt rivò ton biau fluvo écumant;

Et la Saôna que court se pêdre à sa rincontra,
Mìcliant se-z-aigue jaune à son flot transparent;
Pus s'y pardant si bien qu'o n'in pot vaïre montra,
Je me repôrt'ou tian que j'êquïns joïn'efant.

A donc que me montrant tot de loïn sa mamella,
D'ina man me guidant, noutra mòre adorò,
Me tindïet soriant la douci picorò.

Te, te n'esse à mon cueur ni moins chira o moins bella,
Oh! piussie-tu toujor, à tos instincts fidella,
Armouniri (3), piousa et bona demorò!

(1) *Illòmont*, là-haut.

(2) *Parpenant*, anhelant, palpitant.

(3) *Armouniri. eleemosinaria*, aumônière, charitable.

III

LAUDABUNT ALII CLARAM RHODON

(Hor. Od. VI, L. 1.)

D'autros celebraront de Rhoda (1) le marville,
Thèbe avoï se cint pôrte et Delpha (2) sin parille,
L'una chira a Bòcchus, l'autr'amò d'Apollon,
Ephèsa, Mitylèna et lo charmant vallon
De la fraichi Tempé. D'autr',exerçant gliou verva
A chantò din glious vers la villa de Minerva,
Dou lauri d'Apollon coronaront gliou front.
Qu'ïn autro celebraïse in sa villa Junon,
Argò, Lacédémona et la richì Mycèna...
Me, ni Sporta rigida et patient'à la penna,
Ni la gròssa Lòrissa et sos champs imbaumòs,
Ne me tenont ou cueur coma mos champs amòs,
Lo Rhôno que tot près roule se cliòre-z-onde,
Lo russiau que s'accole à mon prò qu'a feconde,
Et, din mon frais Tibur, los òbros dou varzi,
Dont l'aiga gazoìllant bagne in corant lo pi.

(1) Rhodes, célèbre par son port, son commerce, ses fêtes du soleil et ses écoles d'éloquence.

(2) Delphes, renommée par ses oracles, qu'y rendaient, par l'organe de la Pythie, les prêtres d'Apollon. Thèbes, pour avoir donné naissance à Bacchus.

IV

A L'AUTEUR DES SONNETS HUMORISTIQUES, LE POÈTE LYONNAIS, JOSÉPHIN SOULARY.

—

Imitation du sonnet de Pétrarque, *la gola e'l sonno e l'oziose piume.*

Lo cotillon, la gueula et le doillette plume
Ant dou mondo arrimai (1) bòni tote vartus.
La probitò, l'honneur sont de villie cotume,
Et le fenne ou contrat fan de fameux partus.

Que vout de l'Helicon ore affrontò la cìma?
Qu'ame ceindre à son front d'Apollon lo lauri?
O n'est plus que par l'ôr que le gints ant d'estima,
Et Pegòso forbu se marfond à l'ouri (2).

Raïson de mai, ami, par que lez òme fôrte
Ne desartaïsan pò lo sinti d'Helicon :
Ous esprits coma te le Muse sont accôrte,

Et dou timplo t'urant tote grande le pôrte,
Noutra Sapho, Luisa, (3), Horaci, Anacreon
Te tindont din gliou man lo lauri d'Apollon.

(1) *Arrimai*, à présent.

(2) Et Pégase à l'abri, (sous la remise) se morfond.

(3) Louise Labbé, dite la belle cordière, la Sapho lyonnaise ; qui revit aujourd'hui dans la personne de l'une de ses homonymes, M[lle] Louisa Siefert, dont les poésies, (Rayons perdus, les Stoïques) ont été reçues du public avec une faveur marquée.

V

ARCADES AMBO

A la croïsia (1) d'un boï un Fauno, una Bacchanta
Agitóvont tous dous ina question, savi,
Lo qun est lo milliou par noutra gloïri, avi
Dous biaux sonnets lo don, o, de l'un dous quaranta

Lo gênie indomptò, tot coma don solai
Ecliatant in splindeurs la flòma devoranta,
In faisciau reunia et frappant un mirai,
Se repique sodain in gerb'etincelanta.

— Laprada ? dit la Fauno, — et nò, disiet l'amanta,
V'est mon poët'amò, Josephin Soulary,
Çu nom que fa vibrò los échos de la Saône.

— Mon Victor (2) a charmò los échos de Paris.
Vai Lyon, tot se pèse o se mesure à l'auna (3).
— Mais la Bacchanta, saoul'a ri.

(1) La croisia, le carrefour.

(2) Victor de la Prade, Joséphin Soulary, deux noms également chers aux Lyonnais. Le premier connu psr ses poèmes de Psyché et de Pernette ' qui lui ont ouvert les portes de l'Académie. Le second, dont le talent s'affirmant tous les jours, lui permettra bientôt d'inscrire au frontispice de ses œuvres l'*exegi monumentum* du poète son modèle.

(3) Allusion au distique de Collin d'Harleville, lançant sa flèche de Parthe contre la ville coupable du crime de lèse-auteur en sa personne.

VI

A FEU LE SÉNATEUR VAÏSSE

Suis le lion qui ne mord point.(1)

Que d'autros, par carcul, flagôrnant la puissanci,
Et d'in glious vers mènteurs loïaisant tot ce qu'est grand.
Me, j'incinso los môrts ; j'amo tiri vingeanci
D'ïn oubli que me va pesant.

Quand je sonjo à ce qu'êquie ou tian de ma joïnessi,
Din los brouillors néi, mon Lyon d'autrevaï, (2)
Son pavè de cailloux, de se ruets l'etraïtessi
Onte o faisie si naï.

Je me demando vaïr à quìna fée propici
Al a din sa détress'adressò tos sos vuets,
Par que de l'Empereur et de l'Imperatrici
Seian faite le ruets.

(1) Allusion aux *armes parlantes* de la ville, un lion au repos, avec cette devise :

Suis le lion qui ne mord point,
Si non quand l'ennemi me poinct.

(2) Lyon, délaissé jadis par les touristes, conspué par le commis-voyageur ; aujourd'hui, grâce à son intelligente restauration et à sa position merveilleure au pied de deux collines pittoresques, baignées par deux beaux fleuves qui viennent s'y donner la main, Lyon, est sans contredit. n'en déplaise à messieurs les rieurs, l'une des plus belles villes de France... et peut-être de l'Europe. A qui le doit-elle ? Sachons être justes une fois en notre vie, et n'en voulons pas au soleil pour quelques taches que l'on remarque à sa surface

Rejitant loïn de se le traditions pourouse
Qu'ous novelle-z-idè barròvont lo chamin,
In homo s'est trovò que de le grande chouse
Eie reçu l'instinct.

Bravant los routínis, d'ìna man corajousa,
Al a saisi la raiglia et tìri lo niviau ;
Et la villa qu'hier s'equie couchia hontousa,
Lo madin s'est vu'à noviau.

Fontane, grands bassins, ous aigue jaillissante,
Quais, plòce, lorge ruets, squarre, bolevords,
Jardïns de fleurs paròs, maïsons ébloïssante
S'etòlont tote ports.

Mais que dira jamais la splindeur sìn parilli
De sa création, lo parc de Têta d'Or ?
Veritòblo jardïn d'Armida, ìna marvilli,
Par la vill'un tresor !

Par me, quand je reveio ou bôrd de *sa reviri* (1),
Vuv'incor de celu que le deviet portò,

(1) La rivière. ou le lac, dérivé du Rhône, création magnifique, qui, tout en embellissant un paysage déjà si beau par lui-même, est venue ajouter les plaisirs nautiques aux charmes de la villégiature. Iles ombreuses et coquettes, anses tantôt retirées et solitaires, tantôt largement ouvertes et inondées de lumière, sillonnées par des couples amoureux de cygnes ou d'innombrables bandes de canards ; de toutes parts vue enchanteresse, que borne seulement, au levant, la cîme neigeuse des Alpes, dominée par l'altier Mont Blanc, que teintent de rose et de feu les derniers rayons du soleil couchant ; et, à l'ouest, par les collines disparaissant sous les maisons étagées de la Croix-Rousse et de Fourvière, que couronne comme un phare lumineux la coupole et la statue dorée de la vierge immaculée, symbole de la Providence protectrice de la Cité ; tout. dans ce séjour enchanteur, semble vraiment combiné « pour lo plaisir des yeux. »

La bòsa (1) dou trophée élevò à sa gloïri,
Je sus to transportò.

N'est-o pò tian d'abôrd que, faticò de brure,
L'ardinta passion commïncie à se quaisi (2)?
Et com'a çu flambeau, qu'ore a quittò de lure,
Tant de haïn'attisi ?

Que venne enfin par lu l'hora de la justici !
Seï-lu plus cliémint, Lyon « *qui ne mords point* »
Et, par provò à tous que t'esse sïn malici,
Montra-no *ce que doins !* (3)

(1) Au milieu du rond-point de la plus grande des îles, reliée au continent par un pont couvert, l'étranger s'arrête intrigué devant la base d'un monument de grand style, auquel manque le couronnement. Si vous êtes appelé à satisfaire sa curiosité, vous pourriez lui répondre : Un jour l'édilité lyonnaise, dans un de ces accès de reconnaissance rares dans la vie des peuples, conçut le projet d'ériger en ce lieu une statue à celui dont la persévérante initiative avait transformé leur ville et créé à ses portes cet Eden. Mais, devenu, par le fait d'une révolution inattendue, l'arbitre de ses destinées, le peuple, celui du moins qui s'intitule tel, a relégué sa statue aux gémonies ; et le piédestal isolé est resté seul debout dans ce lieu solitaire, comme un avis à l'adresse de ceux qui ont encore la bonté de s'intéresser aux ébaudissements de ce peuple et de se faire une joie de ses joies. L'aimable populaire que vous savez, celui qui demandait l'élargissement de Barrabas et le crucifiement de Jésus, bannissait le juste Aristide, et, versant à même la ciguë à Phocion et Socrate, condamnait à l'amende et à la prison le vainqueur de Marathon, coupable comme eux de n'avoir pas pris la vertu pour un vain nom.

(2) Quaisi, *quiescere*, s'appaiser.

(3) *Doins*, vieux mot, pour donner ; montre-nous ce que tu donnes (à ceux qui t'ont servi.)

VI

DIVITIAS ALIUS FULVO SIBI CONGERAT AURO

(Tibull.eleg. 1.)

Qu'ïn autro, grand in terra et revondu din l'ôr,
Sacrifiaise tot par grussi son trésôr ;
Que celu que se plait ous hasords de la guerra
Ame intindre sonnò la trompetta garriera,
Et pòsse se nets blanche a la gorda d'un camp;
Par me, ma pouretò me livre à la paressa,
Et je n'invio pò ous autros gliou richessa,
Parvu que j'eia chi me un bon quarti de pan.

J'amo tailli, sennò laitue, ròve, haricot;
A culli in gliou tian la païre, l'abricot.
Contint d'avi ou bot ïna mincia recôrta,
Je ne demando pò que ma maïsson seï fôrta.
Tot m'agréïe, je saï de pou me contintò,
Soffri la saï, la fam, indurò la fatica;
Parvu que, lòs dou brut, dou vint, de la pratica,
Je retrova, lo saï, mon liet accotumò.

Mais quand, l'hiver passò, un doux vint follieret
A fa fondre la naï, que tot est guilleret,
Qu'o fa bon, de son liet, accotò la timpeta !
Et, tandi qu'ou defour los vints fan gliou fareta (1)
De sienti sa Suzon, miai-nua, dechavelò,
Se rivigliant ou brut que fiert la maisonnetta,
Et trimblinta de pou d'être laissia soletta,
M'intruri sos dous bras par être consolò !

(1) Faire ses farettes, s'en donner à cœur-joie.

Çu bonheur me suffit ; qu'aille ou loïn s'inrichi
Celu qu'avido d'ôr, court su mer lo charchi !
Que ne craint ni lo vint, ni la ploïvi, ni l'onda,
Et tot lo trimblamint de la machina ronda !
Par me, contint dou pou que j'aï su amassò,
Etindu so ïn òbro o su l'erba toffua,
O mêmo, si o faut, dessu la terra nua,
Je deurmo sin soci dou présent, dou passò.

Al arrit, ma Lydi, un cueur ciarclò de fer,
Celu qu'amò de te, ne s'in sintirit fier,
Que poïant près de te passò gaiment sa via,
S'enairait bataïlli in Gaula, in Cilicia,
Avido de butin com'in affreux sondor.
Par me, contint de vivre ouprès de mon amanta,
Si in murant ma man presse sa man trimblanta,
Je ne demand' ou cier un plus preciou trésor.

Que l'amour, ma Lydi, unissie noutros cueurs!
Jugnons los din lo tian par de chaïne de fleurs !
Amons-no, amons-no, vore que la joïnessi
Nos in fa ina loi ; arrimai la villiessi
Trop tout viendra par no clioure lo tian d'amò.
Et vos que vo plaïsi ou miai de lez alorme,
Corri, corri lleien ! me j'etancho le lorme,
Et n'aï, ni saï de l'ôr, ni soci d'indurò.

VII

O FORTUNATOS!

Loïn dou brut de la villa et de los champs dou mutro (1),
Trot'erous milla vaïs, s'i seian-z-ou connutre,
Los habitants dous champs !
Z-ellos que tos los ans, pressinti par l'aròre (2)
La terr'implut de dons, com ina bona mòre
Qu'imbosse (3) sos efants.

Lo laborou n'a pò de grous (4) din sa familli ;
Mais, plus rich'arrimai (5) que lo rai de Lybia,
Tot revondu (6) din l'ôr,
A pot deurmi in paix sin crandre la timpêta:
Los orajos din aut trapòssont su sa têta,
Sin boligò (7) son sôrt,

Al est patient à l'oura et, chi se, la joïnessi
A la crainti de Dieu, sa chéri la villiessi,
De pou se contintò.
O vet que la justici avoï lo mond'in guerra,
Relancia de partot, et lòssa de la terra,
Est venua s'abritó.

(1) Les champs du meurtre, la bataille

(2) Aròre (*arare*, labourer), la charrue à labourer, araire : pressinti, *prœscindere*, fendre (la terre),

(3) Embosser, combler, remplir comme avec un entonnoir, *embossou*.

(4) Les gros, les puissants.

(5) Après tout.

(6) Revondu, *recondere*, enterré, caché.

(7) Boligò, changer, bouleverser

Par me, que sus dou lò dous omos débonairos,
Que le nou sœurs, le Muse, accotant ma préiri,
Me décurant (1) los Ciers;
M'expliquant doù solaï la corsa reguliri,
Lo decors de la luna, or' migia, (2) ore intiri,
Et lo flux de le mers !

Mais si, loin de pochi compindre la Natura,
Mon cueur d'un sang fijì ressient trop la fraïchura
Par pochi tant savi,
O mos champs tant amòs ! ô ma poura reviri !
Voutr'horizon bornò vaut la natur'intiri.
Adieu gloïri, plaïsi !

J'airai, je gotarai voutre doceurs segrette ;
Et te que je prefero ous cotiaux dou Taygete,
O mont de Sant-Andri (3) !
Onte vont tous los ans noutre joïne fumelle,
Ou tian de la maïsson, amassò de-z-urelle,
Et gotò su ton cri,

Oh ! que m'arraïtara desso te vote sombre !
Et ne porrai-jo enfin, abritò so tez ombre
Un jor me reposò !
Quand sera-t-o que, lòs d'être toujor in rota,
Je porrai m'indeurmi tot com'ina marmota,
Et vivre sin pinsò ?

(1) Décuri, *decludere*, ouvrir, montrer.

(2) *Migia*, mangée. Le peuple, comme les Chinois encore aujourd'hui, s'imagine que la lune est mangée par un renard ou dragon, *lunæ labores*.

(3) Haute montagne où tous les ans, vers l'été, la jeunesse féminine (*le fumelle*, expression naïve et crue du patois peu bégueule) se rend pour ramasser des zurelle (raisin d'ours, airelle), et goûter, diner sur son cri, *criterium*, sommet.

Herou celu que pot nos expliquò le cause
Que font rouló çu mondo, et lez étrange chouse
Que se pòssont ló-mont ;
Qu'accotant sin trimbló le fóble dou Tenóro,
Se rit dou sórt aveuglo et dou destin bizóro
Que le Porque no font !

Plus hérou qu'intretient in se los gots champêtros,
Que prefère sos champs et l'ombra dous vieux hêtros
A la porpra dous raïs !
A regorde in pidi los honneurs, la richessa ;
A n'ame frequentò la cor ni la noblessa,
Contint de sos paraïs.

Sa vigni, se maïssons et sos fins sont se rinte,
L'aveuglia saï de l'ôr jamais ne lo torminte
Par l'alló quaire ou loïn ;
A vit vai chi se in paix sin redotó la guerra ;
Et lo brut dou canon que fa trimblò la terra
N'interrumpt pó son soïn.

Parvu qu'ïn son grani lo blò noviau s'intósse,
Qu'al ceiaisse prot frutta, et que tot bien se pòsse,
A ne regrette rin.
O v'est d'inqu', i nos dïont, que la jornò passóve
Ou tian de l'ajo d'or ; adonc rin ne manquóve;
Oh ! qu'a revenne un brin !

X

FABLES

Afin de rendre cette étude complète dans tous les genres, je continue la série par quelques apologues imités de notre grand fabuliste ; pensant que le style familier propre à ce genre de composition littéraire, siéra mieux à notre rustique langage.

I

TOT SOFFRI DAVAN QUE MURI (1)

Ina villi sin dints, tota remissillia (2)
Noz crochu, jambe torse et minton recorbó,
De mò-vaïre, bossua ; gignant à choque pó,
Se disiet in portant sa lorda fresillia (3):

Creò de poure gints par le faire soffri,
Équie-t-o travailli que vallissie la païna?
Ne vaudrit-o pó mieux cint milla vai muri,
Que de se carcinò (4) et vivre dinqu'in jaïna?

O mört, que finiai tot, espoir dous poure gints.
Si quouque vaï l'accote icein que t'implore,
O mört, viens t'in corant par figni mos tormints !

Et la mört qu'est toujor à codre par chamins
Se coïte (5), se creïan que le seiaize à quòre (6)
— Aïdi-me, gli dit-illi, à me chargi le reins.

(1) Tout souffrir plutôt que mourir.

(2) Ridée, de l'ilalien *migliato*, plissé.

(3) Fagot de bois mort. Du latin *fressus* brisé.

(4) Se calciner.

(5) Se presser. Du latin *coïtus*, *coercitus*, pressé.

(6) A bout. — Quore, *quadratus*. Le côté, le bout d'un quarré.

Que Mecèna (1), de vrai, eît raîson d'ou dire!
Qu'o seiaize bossu, cul de jatta, gottoux,
Lo corps implu d'imeurs et los is garguilloux,
La môrt sera par nos ina condition pire.

II

TRAVAR EST D'OR (2)

Un richo meteï, à sos darris moments,
Mandit près de lu sos efants,
Et, par los intrigó, gliou tenit çu lingajo :
— Gardò-vo, mos efants, de vindre l'éritajo
Qu'an amassò voutros parints,
Un tresôr est cachi dedins.
Je ne souriüs, par me, vos indicó la plòci ;
Charchi bien de partot, ne faide nulla gróci
Ou moindro coïn, betó tot sin dessu dessot,
Et minó tot lo fonds de l'un a l'autro bot.
Lo pòre môrt, chòcun de se bettò à l'oura.
La terra reviria par mai d'ina manoura,
La ploïvi, lo solaï et lo fumi aïdant,
Gliou produsit lo droblo avant la fïn de l'an.
Is uront fôrci bló ; de trésor pó la morqua.
Mais, tot bien compinsó, i firont la remorqua,
Que ce que gliou disiet lo pòre, çu tresôr,
O v'êquie lo travar, bien mai preciou que l'ôr.

(1) *Debilem facito manu— debilem pede coxcâ,—tuber adstrue gibernum, lubricosque dentes, —vita dum superest, benè est.*

(3) Le travail vaut de l'or. *Times is money.*

III

O SE FAUT INTRAIDO, V'EST LA LOI DE NATURA

Dous charetis s'èquian ou bord d'ina fondriri,
L'un contra l'autro allant, tos los dous rincontrós,
Suant, n'in poïant mai, omos, chivaux, tous lòs,
Renonçant à tiri los chors de gliour orniri,

Après s'être tous dous de grous mots ablagi, (1)
Préferant de muri que de demandò gròci,
Et pòs un ne voglian à l'autro faire plòci,
Se prennont ou collet tot préts à s'egorgi.

A la fin o lo vit impugni gliou tavella (2),
Et d'un bras vigoret s'in bailli de plus bella.
Lo plus sajo dous dous se ravise tot net,

Detèle sos chivaux, fa à l'autro l'applet (3)
Decotte sa charetta et pus pòsse après ella.
— O no faut d'inqui tous repassò la ficella.

IV

QU'OBLIGE LOS AUTROS, S'OBLIGE

In çu mond'o nos faut l'un l'autre secorri ;
Si l'un de nos vient à muri
V'est su l'autr', après tot, que sa chorgi va chaire.

(1) Accablé.
(2) La bille de la voiture.
(3) Attelle ses chevaux en tête de la voiture de l'autre.

In òno accompagnóve un chivau móplaisant (1),
Que lo long dou chamin s'enaillet champeiant, (2)
Se creiant de n'avi rin de milliou à faire;
N'eiant à portó tot à net
Outra chousa que son applet.

Lo pour'òno, bótó à n'in chaïre malado,
— I l'eiant chargi tot gliou saoul —
Eie biau suppléi son fringant camarado
De gli in pindre quouque pou ;
Lo chivau repondiet par ina petarada :
— Vraiment al eie bein outra chous'in l'esprit —
Tant et mai qu'à la fin lo pour'òn'in murit.
Son compagnon paït plus tord son algarada ;
L'óno môrt, o faillit que lo michan chiviau
Portit sa chorgi'avoï sa piau.

V

L'UNION FA LA FORCI

Un villiord, s'enallant onte nos aïrons tous,
Fit vegni sos efants et, intr'autros parpous,
Voglïant glíou demontró ce que vaut la concôrda :
— Vo veïs çu fagot liò par ina côrda,
Je foï mon ereti celu, gliou disit-ai,
Que, sin lo délió, lo rompra par lo miai. —
I s'essaïront tous, chòcun à sa maniri ;
Is y pardiront tous gliou penna tot'intiri.
Quand a los veït lòs, lo père — un bon apôtro !
Detache lo lien et déprind lo faisciau.

(1) Peu complaisant.
(2) Broutant.

Pussin, prenant à port l'un et l'autro paissiau (1),
Su son janon pléi los rompt l'un après l'autro.
— Ce que je foï iqui, gliou dit-ai, vo fa vaïre
Eu'o y a tot à gògni de demorò unis.
Par ainsi, mos efants, si vo vogli m'in craïre,
Sotegni-vo tretous; seï toujor amis.

VI

QU'O FAUT SAVI SE CONTENTO

Quid fit, Mœcenes, ut nemo quam sibi sortem
Contentus vivat, laudet diversa sequentes?
Hor. Od. I, L. I.

L'óno d'un jardini, maliciousa pecora,
Se pligniet de modó tos los jors trop madin.
— O y a biau, disiet-aï, s'evigli à l'aurora,
Mon maîtro n'in sa gró, tant al est òpr'ou gain,
O me faudra alló et de Rom'à Viterbe,
Par portó ou marchi quouque michante-z-erbe,
Et menó son avena o la côrs'ou molin.
Parquè lo sort m'a-t-ai fa depindro d'un maitro?
Vaille-t-ai tant d'argint par d'inqu'in pindre soin? —
La Fortuna l'accote et, sin lo pindre in traitro,
Lo plóce celia vaï chi un maitro tònneur.
Lu, de se plaindre mai, et de la puianteur,
Et dou paids de le piaux — n'est-o po gran fortuna
Qu'un pari changimint? Lo Sôrt me n'in baille una,
Dit l'óno, quand j'êquïns à mon parmi licou
J'attrapóve in allant quouque follie de chou;
Tandis qu'avoï celu, quand j'aï cru de bien faire,

(1) Paissiau, échallas.

Par tot remarciamint a prind un nerf de bou —
Et maugriant son sôrt à se rebette à braire.
Lo Sôrt par n'avi paix, gli baille in autra plóci.
Novelle plainte, enfin lo Sôrt demande gròci :
— Cel'óno me tiendrit têta coma dix raïs.
O gli faudra, ma fion ! faire ina plòce exprès.
A d'autros ! je n'aï pro, l'ami, de te requête.

Le chouse d'iceïn sont tote dinqui faite :
De noutron sôrt jamais o ne nos vet contint.
Que lo Sôrt generou no traïte lorgimint,
Que de nos agreï à se fasse ina fêta,
No no plaindrons incore et gli romprons la têta.

VII

QUE VOUT TROT AVI N'A RIN

Un chïn dressò coma o s'in vet pou,
Chin de bona maïson et droblamint sitiou (1),
S'en allòve, trottant de la bella maniri,
Portó din un pani ou maitro son goutó (2).
O gli fallièt passó in rota ina reviri,
Onte d'un bôrd à l'autro ina planchi jitò,
Faisiet oura de pont. Tot in la passant, vaiqua
Que mon chïn intrevet, se miraïtant din l'aiga
L'imógi d'un pani nettamint imitò.
— Oh ! oh ! se disit-ai, ne seriet-o pò perta
Que je manquaïs'iqui cell'occasion offerta
De faire in me coïtant un bon petit repòs,
Et pochi sin debors tot mon saoul me repaitre ?

(1) Sitiou, *scitiens*, savant.
(2) Goutò, *gustare*, diner.

Mais de trot imbrassi la tintation no perd,
A lòchit in plongeant lo dinò de son maitre,
Distraction qu'al eït, et que gli coutit chier.
Cor a ne trovìt rin din la reviri sombra,
Et pardit son butin par codre après son ombra.

VIII

S'IMPLÉI A TIAN (1)

Un jor que, porsegua in chassi et faticò,
La liura (2) se cachòve ou trou d'ina tortua (3),
— Pour'efant, disit la mòtrua,
Te n'esse, o me parait, pó si deliberò (4)
Qu'is ou diont. Si je voglîns, par me,
D'iqui à çu but que te ve
Je me farïns fôrt d'arrivó
La parmiri, et je vons ou gagi avoi te.
La liur'in fa iua risò.
Mais, coma l'insistiet, le modont tote due.
La liura s'en aillet broutant,
Sin se pressò, tant ell'equie creiant,
D'avi de tian de mai par arrivò parmiri.
La tortua êquie près dou bot de la carriri,
Quand la liura, se ravisant,
Voglit la regògní. Mais o n'êquie plus tian.
La tortua fit joï et l'avant et l'arri,
Et magrò sos effôrts elle arrivit davan.
Iquin no montre sin replica,

(1) Travailler à temps.
(2) Le lièvre.
(3) Tortua, mal bâtie, la tortue.
(4) Décidée, agile.

Qu'o ne no suffit pò d'avi de la rubrica (1);
Et que celu que vout arrivò assez tout,
Det allò de son resto et modò à parpou (2).

IX

A CHOCUN SON METI, LE VACHE SERAN BIEN GARDÈ

Lòs de toujor marrò sins avi paix ni trêva,
Un jòr los membros se fóchant,
Contra gliour estomat se betiron in grêva,
Gli refusant net l'alìment.
— O ne sera pò dit que par ïn paressoux,
Que vondrit bellamint bien vivre et ne rin faire,
Je seions din la jaïna et je barreions tous
Par mantegni son ordinaire
A Monsu que sin no ne sourit falre un pós,
Et n'est bon qu'à deurmi intre quatro repós.
Nò, nò, chòcun son tor, plus de soïns, plus de jaïna,
La libartò par tous ! crevons tous noutra chaïna !
Laïssons su son grabat muri cel'avachi (4)
Sitout dit, sitout fat, le mans sin plus attindre,
Par un commun accôrd refusiront de pindre,
Lo cueur de fonctionnò, le jambe de marchi.
Chòcun dit ou Monsu d'allò lu mêmo in quêta,
Si a voliet trovò quouque chous'à torchi (3).
Que pòs un ne voliet se rindre à sa requêta.
I ne tardiront pó a n'avi repintinci.
Tot chéït in langueur, n'eïant plus de pidanci.
Lo cueur n'inveiant plus de sang din los vaissiaux,
Chòque mimbro pardit sos esprits animaux ;

(1) Finesse, habileté.

(2) Partir à propos.

(3) *Avachi*, vachard, paresseux.

(4) *Torchi*, manger goulûment.

Et la môrt s'apprêtòve a los pindre l'un l'autro,
Quand, par tot conjurò, la fan se fit apôtro.
I se rendiront vito, ayant tartous comprai
Que l'estomai n'in poiet mai,
Que din cela maliri i n'êquian pò bon jujo,
Et que l'oure importove à tota la maïson.

Mecèna, qu'ou a dit, eït cint vai raison,
Quand, in simblòblo còs tot lo popl'in grabujo
Su lo mont Aventin eie prai son refujo :
Poure gints que gignis (1) et refusòs l'impou,
Vo faide coma-z-ell's et n'eïs de repou
Que quand, bieu rassuròs par lez orme gardienne,
Vo pod'in paix migi lo frut do voutre penne,

X

BON ACCOMODAMINT VAUT MIEUX QUE BON PROCÈS

Dous efants in chamïn troviront ina noï,
Gran disput'intra z'ell's a celu que l'arrit,
Et que solet la migirit.
Tant et mai qu'à la fïn, d'una communa voï,
Par tarminò lo differint,
I prennont par arbitro un jujo que passòve.
Quand a se fut inquit dou procès qu'a jujòve,
Al intrure la noï, prind l'aminda et tínd
Le due cruse (2) ous efants par se curò le dints..
— La caus'est intindua, gliou dit-aï, je la mijo —
Eiant dinqu'inlevò la causa dou litijo,
A los bette hors de cour, tos depinds compinsòs,
Et los laisse monets (3) avoï un pi de nóz.

(1) Gigni, geindre, *gemere*, se plaindre, regimber.

(2) Les deux coquilles.

(3) Tout sots.

Processous, que toujor menaci de porsuita,
Voutron intêtamint fa bulli la marmita
Dou procureur, qu'attind voutros petits procès
Com'uranir'attind le mouche in sos filets.

XI

MIEUX VAUT CHOUMIR'A SE QUE PALAIS CHI LOS AUTROS

La gott'et l'uranir'(1) ou tian jòdis uniè,
Se quittiront in brouilli, et le vaïqua placiè,
L'una chì un paysan tot mariò de frais,
L'autra tindant se telle ous sòlle d'un palais.
Tote due, n'eiant pò chusi la bonna plóci,
N'uront guèr'ou Destin à n'in rendre de gròci.
A quouque tian d'iquin le bêtie se reviront,
Renuiront la pachi (2) insian, et se disiront
Et lo bien et lo mó de gliou novella via.
— Je me sus, dit la gotta, affrusament placia.
Mon homo mode ous champs, barròte (3) tot lo jor,
Labore, find lo boï o fromoje (4) sa cor.
Je n'aï pò un moment de repou. — L'uraniri
Se plignit à son tort de la bella maniri :
— Me, sœur, je su à quòro (3) et je n'in poio mai.
O me faut tos los jors construre à noviaux frais.
J'ai biau urdi me telle, ina maudite ingeanci
De fumelle, s'in va panoussi et coïvo in man (6)

(1) La goutte et l'araignée.
(2) Renoncèrent le traité.
(3) Remuer du matin au soir.
(4) Enlève le fumier.
(5) Je suis à bout.
(6) Torchon ou balai à la main.

Détrure mon travar dou jor ou lindeman.
Par ce qu'o v'est de pochi trompò gliou vigilanci,
O n'y faut pò songi — Essayons, dit la gotta,
de changi de logis — et le vayqua in rota.
Le reussiront mieux tote due cella vaï :
L'uraniri ous champs file sa tell'in paix ;
Et la gotta fixia ou pi d'un grou chanoïno,
S'ingraisse à vua de nòz (1) et ronfle com'un moïno.
Gotta bien tracassia est gotta mò portó :
Mieux vaut bien barreï (2) et gardò sa santò.

EPILOGUE

Je finiaiss', o v'est tian ; j'ai lòssò ta patiensa,
Lecteur, si t'òs digni me segre jusqu'ou bot,
Laissi me de ton cueur imploró l'indulgensa,
Afin que ton esprit m'in gordaïse un degot (3).

Pusqu'o faut qu'icéien tote chouse finiaissant
Qu'o no faut tous modó et faire plòce à d'autres,
Avant de se quittò et dire à vos commands,
Je voï te defilò iqui me patenôtres :

« Que bien de vaï par te los rosis reflurissant !
Et vos, que par modèlo eut praïse Lo Correjo,
Que le Gròce, gliou mòre, amor tindr'et constant,

Et los ris et los juets, amòbl'et doux cortejo,
Vos consarvant d'Hébé lo charmant privilejo,
Fassant de voutra via ïn étarnel printian ! »

(1) A vue de nez, à vue d'œil.
(2) Se fatiguer.
(3) Une goutte.

TABLE

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

17

DEUXIÈME PARTIE

IX

NOSTRAS

X

FABLES

FIN DE LA TABLE.